

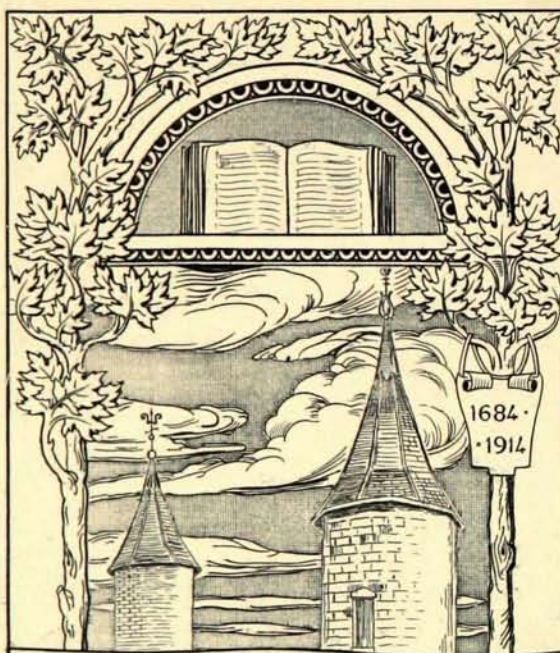
VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DES
ETATS-UNIS ET AU CANADA



INSTITUT FRANÇAIS DE WASHINGTON · HISTORICAL DOCUMENTS

VOYAGE
DANS
L'INTÉRIEUR
DES
ETATS-UNIS
ET AU
CANADA

S917
C67/v0



BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTRÉAL

S 917
C 671 v^o

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DES ETATS-UNIS
ET AU CANADA



Daulouz Pinz.

Appartient au Comte Paul de Leusse.

LE COMTE DE COLBERT-MAULEVRIER

1758-1820

HISTORICAL DOCUMENTS
INSTITUT FRANÇAIS DE WASHINGTON

CAHIER VIII

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DES ETATS-UNIS ET AU CANADA

PAR
LE COMTE DE COLBERT MAULEVRIER

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR GILBERT CHINARD



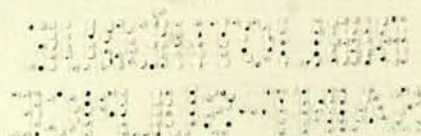
BALTIMORE
THE JOHNS HOPKINS PRESS

1935

LONDON: HUMPHREY MILFORD

OXFORD UNIVERSITY PRESS

PARIS: LIBRAIRIE E. DROZ



PRINTED IN THE UNITED STATES OF AMERICA
BY J. H. FURST COMPANY, BALTIMORE, MARYLAND

INTRODUCTION

Le récit de voyage que nous publions ici ne pourra manquer de retenir l'attention des historiens américains aussi bien que des historiens français de l'émigration. L'auteur, le comte de Colbert de Maulevrier, après avoir combattu sur la flotte de l'amiral de Grasse pour l'Indépendance américaine, comme beaucoup de ses compagnons d'armes revint aux Etats-Unis après que la Révolution l'eut forcé à quitter son pays. Il est à regretter qu'il n'ait pas tenu un journal de son séjour à Philadelphie; mais il nous a laissé au moins de précieux carnets dans lesquels, au jour le jour, il a consigné ses impressions au cours des deux voyages qu'il fit en Pensylvanie, dans l'Etat de New-York et au Canada dans la seconde partie de l'année 1798. Voyageant seul, en touriste et en artiste, plus qu'en observateur politique, s'arrêtant quand il rencontrait un site pittoresque, une ville accueillante, des hôtes aimables, couchant tantôt dans des auberges, tantôt dans des fermes isolées et recevant l'hospitalité la plus généreuse des Américains auxquels il avait été recommandé, il nous a laissé un tableau singulièrement vivant de la vie américaine de cet arrière-pays mal connu des étrangers qui s'ouvrait à la civilisation à la fin du dix-huitième siècle. Non moins que le texte, les croquis et les aquarelles qui accompagnent le journal constituent un important témoignage. Nous devons la communication de ces documents au descendant de l'auteur, M. le comte Paul de Leusse qui non seulement a bien voulu les placer à la disposition de l'Institut Français de Washington, mais encore a fourni à l'éditeur les indications les plus utiles sur la vie et la carrière de son ancêtre. Nous tenons à lui en exprimer ici toute notre reconnaissance.

I

COLBERT DE MAULEVRIER

Edouard-Charles-Victorien Colbert, comte de Maulevrier, fils de René-Edouard Colbert Marquis de Maulevrier et de Charlotte de Manneville-Beuzeville, naquit à Paris le 24 décembre 1758. Admis

comme élève à l'Ecole royale du Havre le 7 avril 1774, moins d'un mois après il commençait le dur apprentissage de la mer à bord du lougre l'*Espiègle*, puis de la corvette l'*Hirondelle*. Le premier juillet 1775, il était nommé Garde de la marine et était transféré sur une frégate l'*Atlante*, puis sur un vaisseau de ligne, le *Séduisant*. Le 1^{er} août 1777 le jeune officier promu enseigne de vaisseau passait sur la *Flèche* et partait pour une croisière dans le Levant; le 20 septembre 1779 seulement, ayant terminé son apprentissage, il recevait son premier commandement, l'*Epervier*, un cutter, affecté au rude service de la Manche. La guerre d'Amérique allait bientôt lui fournir l'occasion si ardemment souhaitée par tout jeune officier de participer activement à des opérations navales. Le 22 février 1780, il prend le commandement de la *Guêpe* dans l'escadre de l'amiral de Ternay, puis quand son bâtiment est perdu au cours d'un orage devant le Cap Charles, il est chargé de la corvette l'*Ariel*. Le 7 juin 1781 il est affecté à l'escadre de l'amiral de Grasse sur le *Conquérant* et au mois d'octobre de la même année reçoit le commandement du cutter le *Serpent* en même temps qu'il est promu lieutenant de vaisseau. La prise de Yorktown à laquelle il participa ne marqua pas la fin de ses campagnes américaines: ses états de services nous apprennent qu'il passa les deux années suivantes comme commandant de la corvette l'*Active* croisant dans le "Golphe" et sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre. Après cette rude campagne, il avait droit à quelque repos et reste à terre de juin 1783 à mai 1784; mais la mer le rappelle de nouveau au mois de mai 1784, il repart, pour Riga cette fois, à bord de la gabare la *Pintade*. L'année suivante nous le retrouvons à l'escadre de la Manche, puis dans la Méditerranée où il est affecté à l'escadre d'évolution. Le début de la Révolution le trouve commandant du *Vanneau*, et le certificat contresigné du comte d'Hector, "lieutenant général des armées navales et commandant de la marine" constate qu'au premier juillet 1790, il comptait déjà 15 années de services, dont 60 mois 3 jours de navigation en temps de paix et 43 mois 2 jours de navigation en temps de guerre, soit plus de 8 ans passés sur



Be it known that *Le Chevalier Colbert de Maubourguet, Lieutenant de Vaisseau,*
is a Member of the Society of the *Cincinnati*, instituted by the Officers of the American Army, at the request of its Association, as well
to commemorate the great Event which gave Independence to *North America*, as for the laudable Purpose of inculcating the Duty
of laying down in Peace Arms assumed for public Defence, and of uniting in Acts of brotherly Affection and Bonds of perpetual Friendship
the Members constituting the same.

IN TESTIMONY whereof *The President of the said Society*, have hereunto set my Hand at the City of *New York*
in the State of *New York* this *Seventeenth*
Year of our Lord *One Thousand Seven Hundred and Ninety* Day of *August*
Year of the Independence of the United States and in the *Fifteenth*
By order.

Secretary.

Washington President.

l'océan. Le jeune lieutenant de vaisseau — il n'avait que trente-deux ans — était loin, on le voit, d'être un marin de salon et avait vaillamment conquis ses grades. La part qu'il avait prise à la guerre d'Amérique lui vaut d'être admis dans l'ordre des Cincinnati, le 7 août 1790. Le 31 décembre de la même année il était nommé chevalier de Saint-Louis, et promu capitaine de vaisseau le 1^{er} janvier 1792.

Quel que fût son amour pour le métier qu'il avait choisi, ses traditions de famille et ses convictions personnelles étaient trop fortes pour qu'il pût accepter de servir le nouveau régime. L'année 1791 avait été passée à terre. En 1792 il émigre, rejoint à Malmédy le corps des Officiers de la marine royale, et fait la campagne des Princes. En 1794 il est lieutenant puis capitaine dans le régiment du comte d'Hector, son ancien chef, prend part à l'expédition de Quiberon en juin 1795, puis en septembre rejoint le comte d'Artois à l'île d'Yeu, et, de là, se rend en Vendée auprès de son ancien garde-chasse Stofflet, devenu général dans l'armée royaliste. De sa participation à la guerre de Vendée nous ne savons presque rien sinon la brève mention consignée sur ses états de service qu'il resta aux côtés de Stofflet jusqu'à sa mort et dans la Vendée jusqu'à sa pacification en juin 1796.

La cause de la royauté semblait perdue et tout espoir devait être abandonné. Colbert de Maulevrier aurait pu rejoindre ses compagnons d'émigration à Londres, en Hollande ou en Allemagne. Il était trop jeune encore, trop épris de la vie active et des grands espaces pour se résigner à l'existence étroite que menaient tant d'émigrés. Il connaissait mal l'Amérique pour laquelle il avait combattu, mais pour lui comme pour tant d'autres, les Etats-Unis conservaient une sorte d'attraction magique et pour la seconde fois, il traversa l'Atlantique.

II

LE VOYAGE EN AMÉRIQUE

Il est difficile de préciser la date exacte de son arrivée aux Etats-Unis. Une de ses notes de voyage datée du 16 décembre 1798 indique cependant qu'il était débarqué à New-York, venant de Nantes deux ans et demi auparavant. On peut donc, sans trop de hardiesse, dater du milieu de 1796 son débarquement dans le nouveau monde. Sur la première partie de son séjour nous ne savons presque rien. Il semble s'être fixé à Philadelphie où il dut fréquenter la boutique de Moreau de Saint-Méry, et ces cercles si curieux et si pittoresques où l'on discutait et complotait tout en attendant avec anxiété les nouvelles d'Europe et surtout de la France. Il ne semble pas cependant que Colbert de Maulevrier ait eu beaucoup de goût pour les conspirations. Les quelques notes éparses dans son journal qui nous renseignent sur son attitude permettent de croire au contraire qu'il se tint en dehors des querelles politiques. Ses convictions restaient inébranlables, mais il était homme de trop bonne compagnie pour faire grise mine même à un républicain convaincu comme le Dr Priestley.

Tout en faisant de Philadelphie son quartier général il était de tempérament trop actif pour rester enfermé dans une ville. Une note de ses carnets indique que dès 1797 il avait fait un voyage à Bethlehem près d'Easton dans l'Etat de Pensylvanie. Au cours de l'année 1798, il entreprit deux voyages plus considérables, en fait de véritable expédition, si l'on songe aux difficultés de la route.

Quelles raisons le poussèrent à quitter Philadelphie au milieu de juillet 1798, c'est ce qui ne peut être déterminé avec précision. Peut-être ne faut-il y voir que le désir d'échapper l'accablante chaleur de l'été, de revoir quelques amis qui l'avaient invité à leur rendre visite et aussi d'excursionner d'amasser des souvenirs et de faire des croquis. Quoiqu'il en soit, il partit de Philadelphie le 17 juillet, à cheval et tel qu'il s'est peint lui-même au début de son manuscrit, avec un mince

bagage, ses tablettes, sa boîte à couleurs et peut-être un chien pour toute escorte.

Son itinéraire est facile à reconstituer. Il suivit d'abord la rive du Schuylkill s'arrêtant à la Trappe chez un camarade d'enfance, M. de Montulé, qui associé à l'un de ses cousins, avait construit une petite maison et ouvert un petit magasin, convaincu qu'il était " qu'il est plus honorable de vivre bien en travaillant que d'être à la charge aux autres en restant dans l'oisiveté." Après avoir passé 3 jours chez ces courageux émigrés, notre voyageur gagna Pottstown et de là Reading à 54 miles, où il arriva le samedi soir, 20 septembre. Il en repartit le lundi seulement traversant Womelsdorf et Myerstown pour aller coucher à Lebanon. Le 23 au soir il était à Harrisburg où il passa deux jours sans pouvoir se servir des lettres d'introduction qui lui avaient été remises par M. Sibert, mais profitant de ses loisirs pour faire des croquis. Le 27 il repartit d'Harrisburg suivant toujours la Susquehanna et en approchant de l'embouchure de la Juniata se souvint fort à propos que près de là habitait une charmante Miss Jessy MacNorton qu'il avait rencontrée l'hiver précédent à Philadelphie. C'est ici que se place l'épisode le plus amusant et le plus vivement enlevé du voyage. Si Jessy n'avait pas moins d'attraction à la Juniata qu'à Philadelphie, cette famille étrange, l'éloquence irlandaise du père de la " Dulcinée," l'excellente Madame MacNorton qui " malgré ses 48 ans, ses quinze enfants et son bonnet couleur de rose " n'en était pas moins une fort bonne femme, déconcertèrent un peu le voyageur. Après cette halte sentimentale, le comte Colbert se remit en route le lundi 29 au matin et suivant le sentier qui longe la rive gauche du fleuve, passa la nuit dans une mauvaise grange, faillit acheter deux parcelles de terrain à Halifax et arriva le lendemain à Sunbury. Il devait y rester jusqu'à la fin de la semaine. Assez mal accueilli d'abord dans ce pays où les Français étaient suspects de Jacobinisme, il fut bientôt reçu avec l'hospitalité la plus généreuse dès qu'il put démontrer qu'il n'était ni " Mr. Talleyrand," ni son " cousin," ni " un espion," et toute l'affaire finit à l'auberge où il paya à son accusateur " une pinte

du meilleur Madère que l'on pût trouver." Ainsi admis dans les bonnes grâces des magistrats locaux, il profita de son séjour à Sunbury pour aller voir le fameux Dr. Priestley qui s'était établi quatre ans auparavant à Northumberland, sur la rive droite du fleuve. Bien qu'il ne partageât en rien les opinions du savant physicien, il s'entendit parfaitement avec lui: le vieux républicain et le jeune émigré évitèrent de parler de politique et se séparèrent fort bons amis.

Ce séjour de près d'une semaine à Sunbury est marqué d'une pierre blanche dans le journal du voyageur. Chez Priestley il avait trouvé des gens cultivés et sachant causer, comme Thomas Cooper et le Dr. Ross; il avait rencontré deux charmantes Anglaises qui l'accompagnaient dans ses excursions autour de la ville, les sites pittoresques abondaient. Il lui fallut cependant s'arracher à cette Capoue américaine et le dimanche, 5 août, il se remettait en route pour Carlisle. S'étant égaré et s'apercevant qu'il n'était qu'à peu de distance de l'habitation de sa chère Jessy, il ne put résister au plaisir de la surprendre, et ce fut le père de la jeune fille qui le conduisit à Carlisle où il passa trois jours, reçu à merveille et trouvant enfin une auberge où "l'on est réellement très bien." Le 10 au matin il se remit en route pour se rendre à York visitant au passage une grotte naturelle, admirant les fermes cultivées avec soin par les colons d'origine allemande. Il en repartit le 12 au matin, traversa la Susquehanna à Wrights ferry, où se trouve aujourd'hui un pont; il arriva à Lancaster où il passa trois jours, pendant lesquels il eut l'occasion de visiter la fonderie de fer de M. Coleman. Il rejoignit la grand route ou "turnpike" à Downingtown où il coucha et en repartit le 17 pour arriver le même jour à Philadelphie.

Il était resté exactement un mois absent et avait tenu un compte exact de ses dépenses sur une feuille de son carnet. Son excursion sur les bords de la Susquehanna lui avait coûté un total cinquante-deux dollars trois quarts.

Son second voyage devait le mener plus loin. Aucune indication dans le journal ne permet de deviner pour quelles raisons il fut entrepris.

Une des raisons immédiates put être le désir d'échapper à l'épidémie de fièvre jaune qui, comme tous les ans, ravageait la ville. Peut-être désirait-il également étudier sur place les possibilités de s'établir dans l'intérieur et avait-il été chargé par ses compagnons d'exil de faire une sorte d'enquête sur les ressources qu'offrait le pays.

Quelques brèves indications démontrent qu'il était en rapport avec Robert Morris qui, engagé depuis plusieurs années dans des spéculations de terrains, voyait sa fortune chanceler. Peut-être enfin n'avait-il d'autre objet que de pousser droit devant lui, de parcourir ce pays nouveau sur lequel les rumeurs les plus contradictoires circulaient dans le monde de l'émigration, de revoir quelques-unes des personnes qu'il avait connues à Philadelphie, et surtout probablement de faire collection de vues, de paysages et de souvenirs.

Il repartit de Philadelphie le 8 septembre, par Burlington et Trenton. Son intention était alors de se diriger vers le Niagara en passant par la Genesee et de revenir par Oswego, Albany et New-York. En cours de route, il devait modifier considérablement son itinéraire et, sans trop de se soucier d'arriver à une date fixe, à faire des crochets et des détours quand l'occasion s'en présentait. Il avait quelque raison de s'arrêter à Trenton où les membres du gouvernement s'étaient réfugiés pour échapper à l'épidémie de fièvre jaune pendant que John Adams passait l'été à Quincy. Il obtint de Pickering, "secrétaire au département des affaires étrangères" un passeport et des lettres de recommandation et, quittant Trenton le 17 septembre, fit un premier détour pour assister à Flemington à des manœuvres de cavalerie et à la revue du régiment de dragons du New-Jersey. Le soir il s'arrêtait à Pottstown et arrivait dans la matinée du lendemain à Easton où il fut retenu par la pluie. Le mercredi 19 traversant le Windgap et voyageant à travers un pays montueux et pierreux il se dirige vers Wilkes-Barre où il arrive le 20 septembre au soir. Il traverse alors la Susquehanna, suivant le fleuve comme le fait encore aujourd'hui la meilleure route.

Ici dans le livret qui contient le manuscrit se trouve une lacune

évidente et des feuillets semblent avoir été arrachés. La première date donnée dans le livret suivant commençant par ces mots " Le 29 je suis parti avec M. de B," indique une lacune de près d'une semaine. Quelques feuillets séparés heureusement retrouvés permettent cependant de remplir cette lacune. La route que suivait Colbert de Maulevrier le menait directement à Standing Stone et à Towanda et passait près de cette curieuse colonie d'*Azilum* établie en 1793 avec le concours de Robert Morris, par des réfugiés royalistes au nombre duquel se trouvaient le vicomte Louis de Noailles, Antoine Omer Talon et Dupetit-Thouars.¹ L'établissement était loin d'être prospère et déjà les colons commençaient à se disperser. Or le manuscrit contient quatre feuilles détachées où se trouve une description détaillée d'*Azilum*, ou French Town, qui sans aucun doute doit se placer ici. Si nous ajoutons que Colbert de Maulevrier indique qu'il avait passé six jours avec ses compatriotes, aucun doute ne saurait subsister.

Il reprit son voyage le 29, traversant le "creek de Tawantee," sans doute Towanda, où il rencontra un autre Français réfugié, M. Brévost, "ancien secrétaire de la Société Philanthropique de Paris" et repassa la Susquehanna pour prendre la route de Tioga traversant une plaine bien cultivée jusqu'à Newton. A ce moment, il quitte l'Etat de Pensylvanie, entre dans l'Etat de New-York sans vouloir s'arrêter à Painted Post et arrive le lundi, 1^{er} octobre, à Bath, où il est reçu en l'absence du Capitaine Williamson, pour qui il avait une lettre de Pickering, par Mme Williamson. Pour occuper ses loisirs, en attendant son hôte, il fait quelques aquarelles et se décida à partir le 3 au matin pour le Niagara, en prenant la route de la Genesee river.

A partir de ce moment il pénètre dans un pays presque désert, rencontrant à peine de loin en loin une habitation isolée. Il lui faudra comme l'avait fait Chateaubriand, qui traversa la même région quelques années auparavant, et comme tous les voyageurs, coucher dans les bois roulé dans sa couverture. Il ne croit par avoir besoin de guide

¹ Voir notes 22 et 23.

cependant et encore moins de guide indien. Après s'être arrêté pour la nuit dans un petit village de quatre ou cinq fermes appelé Jérusalem, il quitte ses hôtes le 4 au matin, rencontrant sur sa route des fermes occupées par les sectateurs de Gemima, the Universal Friend, "une femme assez folle ou assez impudente pour se dire un nouveau Jésus-Christ." A Hoptown Mill qui appartenait au Colonel Williamson, il prend la route qui longe le lac Seneca et arrive enfin à Geneva à l'extrémité nord du lac où il est agréablement surpris de rencontrer pour auberge une très belle maison de trois étages, fort proprement tenue.

Le 5 au matin, départ pour Canandaigua; il arrive vers 3 heures, s'étonnant fort dans une ville à peine établie, de trouver un collège, une Court house et au moins une rue bordée de jolies maisons. Là encore il rencontre sur sa route des maisons appartenant au Capitaine Williamson, véritable marquis de Carabas, et couche le 6 au soir dans un de ses moulins établis sur la Genesee river, dans une situation stratégique par où passait une grande partie du commerce entre l'Upper Canada et York. Il ne manque pas de visiter les chutes de la rivière et d'en faire un dessin dès le lendemain matin. Il poursuit dans l'après-midi une mauvaise piste, traverse la rivière à Hereford dont il repart le 9, après déjeuner, trouvant à sa grande surprise une route bien tracée et assistant après souper à une fête champêtre où apparaissent "neuf ladies" dans leurs plus beaux atours. Le 10 au matin muni de provisions abondantes il s'enfonce dans les bois "et souvent surtout dans la boue" qui arrive jusqu'aux sangles de son cheval, distinguait à peine le sentier mal tracé dans la forêt primitive. A 6 heures il rencontre par bonheur un agent de Robert Morris, M. Hoops, pour qui il avait une lettre, couche avec lui dans sa hutte et, le lendemain 11 octobre, "par le plus beau temps du monde" et sur une fort belle route, arrive à Buffalo creek où il n'y avait alors que "sept à huit maisons," mais par contre près de cent dix Indiens établis à peu de distance.

Dès le lendemain matin, accompagné de son hôte, M. Ellicot, agent

d'une compagnie hollandaise qui avait acheté des terrains à Robert Morris, il visite le village indien de Tannawanty et traverse le fleuve pour aller faire viser son passeport par le commandant de Fort Erié. Dans l'après-midi il arrive à Chippewa où il est fort bien reçu par le commandant du petit fort, et au soleil couchant a sa première vue de la cataracte qu'il aborde par conséquent de la rive canadienne.

Il ne lui fallut pas moins de deux jours pour visiter la cataracte "sous tous les différents aspects" qu'il peut découvrir et pour en prendre des vues. Les jours suivants furent employés à préparer son voyage au Canada, à passer et repasser la rivière, à contempler les rapides et le whirlpool ou tourbillon. Le 25 au soir il s'embarque sur la goëlette *Le Simcoe* à destination de Kingston où il arrive le 27 à midi. Repartant de Kingston le 29 par un brouillard épais à travers des rapides et les "sauts," il fait l'expérience d'un genre de navigation qu'il ne connaissait guère et le 31 arrive à Montréal.

Il devait y rester dix jours étudiant la ville en détail et, ayant obtenu la permission de visiter Québec, s'embarque de nouveau le 10 novembre au matin dans un étrange bateau aux voiles et aux cordages pourris, dont l'équipage n'était composé que de trois personnes dont un vieillard et un enfant. Il dut "par nécessité" plus que par goût travailler comme un matelot dans la tempête de neige et débarque, le 12, à Batiscan pour se rendre par terre à Québec. La mauvaise saison déjà avancée ne lui permet de faire aucune excursion. Dans ce milieu si récemment et encore entièrement français où l'on refusait à croire à la réalité de la Révolution, il se serait attardé avec bonheur. Il lui fallait cependant retourner à Philadelphie et il n'avait que trop différé son retour et la partie du voyage qui lui restait à accomplir allait être la plus pénible. Dans un pays tout entier sous la neige et sous la glace il ne pouvait songer à partir seul et à l'aventure. Il lui fallut d'abord revenir péniblement à Montréal le 27 novembre. Il en repartit en carriole, c'est-à-dire en traîneau le 5 décembre, le 7 arrivait à St. John, au poste de douane américain, quittant le Canada non sans émotion,

car en moins de deux mois il avait reçu " plus d'honnêteté et de marques de bienveillance et même d'amitié " qu'en près de trois ans en Amérique.

Le 8, il repartit de St. John, le 9 arrivait à Burlington, et traversait le village de Vergennes dans l'après-midi. Le 11 il atteignait Skeenborough à l'extrémité méridionale du Lac Champlain. Le 12 il couchait à Stillwater, évoquant les souvenirs de la bataille de Saratoga. Le 13 il atteignait l'Hudson river, descendait par Troy jusqu'à Albany où il trouvait la diligence qui devait le ramener à New-York, non sans s'arrêter à Tarrytown " lieu fameux par l'arrestation du malheureux Major André." Le 16 décembre, il arrivait à New-York où il devait passer un mois pour arriver à Philadelphie le 14 janvier 1799, quatre mois et huit jours après en être parti pour Niagara.

Que rapportait-il de son voyage? D'abord les petits carnets où il avait consigné ses impressions au jour le jour, avec la minutie et l'exactitude d'un marin qui tient son journal de bord, et une collection importante de dessins et d'aquarelles qui constituent des documents de première importance pour l'histoire pittoresque des Etats-Unis. N'ayant d'autre prétention que de reproduire la réalité telle qu'il la voyait, de noter l'emplacement de chaque arbre et de chaque maison, l'ancien capitaine de vaisseau, qui sans aucun doute avait appris à dessiner à l'école de la marine, nous a laissé ainsi des indications précieuses sur l'apparence de plusieurs petites villes du Nord des Etats-Unis à la fin du dix-huitième siècle. A ce titre seul il aurait valu la peine de publier ces croquis simples et sans embellissements artistiques qui ont une exactitude et une fidélité que l'on ne saurait se trouver dans les gravures du temps où l'influence romantique se fait trop souvent sentir. Ils ne sont d'ailleurs point sans mérite; l'artiste a su saisir un peu du charme et du pittoresque qui subsistent encore aujourd'hui dans de petites villes de Pensylvanie comme Lancaster, Carlisle, Easton, et quelque chose de la grandeur tourmentée de certains paysages de la Susquehanna.

D'autre part, le récit lui-même ne peut manquer de retenir l'attention. N'écrivant que pour lui-même, sans thèse à défendre et sans souci de style, Colbert de Maulevrier, dans sa relation comme dans ses croquis, a tout d'abord le mérite de la sincérité et de la simplicité. Son ouvrage, si mince et si dépourvu de prétention qu'il soit, permet d'opérer des recoupements utiles et contient des renseignements de premier ordre sur l'état du pays qui continuait alors la "frontière" des Etats-Unis. Grâce à notre voyageur on pourra vérifier bien des indications déjà connues par des ouvrages comme, le *Voyage dans la Haute Pensylvanie et dans l'Etat de New York, par un membre de la Nation Onéida*, Paris, an IX, 1801, de St John Crèvecoeur. Le *Voyage dans l'intérieur des Etats-Unis . . . pendant l'été de 1791*, par Ferdinand M. Bayard, Paris, an VI, le *Voyage dans la Haute Pensylvanie, fait en 1794, 1795 et 1796* par La Rochefoucauld-Liancourt, Paris, an IX, et le *Voyage au Canada, dans les années 1795, 1796 et 1797*, par Isaac Weld, dont la traduction parut à Paris, l'an XI de la république. C'est avec ces deux derniers ouvrages surtout que la comparaison s'impose car Colbert de Maulevrier a suivi à quelques détours près le même itinéraire que le duc dont il ne partageait guère les sentiments libéraux, et le voyageur anglais. Comme eux, il est évidemment préoccupé par le problème que se posaient alors tant d'émigrants: le peuplement, la colonisation, la mise en valeur des terrains presque sans limites qui s'étendaient à l'ouest des Alleghanys. Comme eux encore il a suivi cette première vague d'assaut de l'expansion américaine qui, partant de l'Atlantique devait atteindre d'abord les lacs Erié et Ontario et la vallée de l'Ohio. Il a rencontré sur sa route ces pionniers qui, sur la foi de marchands de terrains peu scrupuleux, s'enfonçaient dans le désert, tremblant à la pensée des dangers qui les attendaient et n'en continuant pas moins leur route. Il a visité les fermes prospères des Allemands de Pensylvanie, les établissements des grands propriétaires qui tentaient de se tailler des domaines féodaux dans une région pratiquement inoccupée. Il a pu voir comment déjà à ces conditions primitives s'alliaient un

certain goût du luxe, et comment les femmes amenaient avec elles dans les fermes les plus reculées un peu de vraie civilisation et de raffinement. Il s'est arrêté dans des villages, alors simples haltes dans la solitude et qui devaient devenir des villes prospères deux générations plus tard. Témoin d'une époque qui à distance nous paraît avoir certaines qualités épiques et où les hommes épris d'aventures se lancaient à la conquête d'un continent, il a conservé tout son sang-froid et son réalisme de Français.

Malgré l'émigration en effet, et ce n'est pas là le moindre charme du manuscrit, le comte Colbert était resté Français de son temps, c'est-à-dire avant tout sociable. Il s'est attaché à visiter sur sa route ceux de ses compatriotes qui avaient décidé de chercher la fortune dans les solitudes américains. Il a été un des derniers visiteurs de la colonie d'Azilum; il a retrouvé des Français isolés, maîtres de danse, comme le M. Violet de Chateaubriand, aubergistes, ou propriétaires de ces "general stores" si typiques de l'Amérique des pionniers où venaient s'approvisionner les colons à vingt lieues à la ronde. Il les a vus encore et avec émotion au Canada, dans ce pays que nul Français ne pouvait visiter sans regret et sans tristesse. Quels qu'aient été les motifs qui l'aient poussé à entreprendre son voyage, on peut affirmer que ce n'est pas le désir de se réfugier dans la solitude américaine. Il n'a pour les Indiens nulle admiration romantique et les voit tels qu'ils étaient alors auprès des établissements des blancs, avec les vices de la civilisation et menant une existence précaire et dénuée de beauté. Aux huttes des sauvages il préfère les demeures des civilisés, et il évite les occasions de coucher sous "la tente du voyageur." Il va de village en village, de maison en maison, de ferme en ferme, prenant son parti des mauvaises auberges, mais recherchant les bonnes, ravi de rencontrer des habitations confortables, des hôtes aimables et des hôtes charmantes. S'il consent à trouver quelque beauté aux Indiennes qu'il rencontre près du Niagara, il est loin d'éprouver pour elles l'enthousiasme plein de littérature que Chateaubriand avait cru devoir leur témoigner. Jeune et le cœur libre,

il admire surtout ces Américaines qui font la lessive avec toute la grâce de Nausicaa, jouent du piano, chantent, et se parent de leurs plus beaux atours dans des fermes isolées. Pour l'une d'elle au moins, il semble avoir éprouvé un "sentiment" comme on disait alors, sentiment qui le rendit presque mélancolique au moins pour quelques instants. S'il n'éprouva aucun désespoir romantique à se séparer de la "lovely Jessy," il emporta au moins avec lui le souvenir d'une idylle rompue aussitôt qu'ébauchée, et son départ soudain a tout la grâce d'une estampe du dix-huitième siècle.

Bien qu'il s'analyse peu, il n'est pas moins sensible aux beautés naturelles. C'est avec son crayon et sa boîte à couleurs qu'il cherche à reproduire les paysages qu'il rencontre, mais à plusieurs reprises, et en particulier au Niagara, il fut violemment secoué et la notation dans laquelle il indique que les rapides offrent peut-être un spectacle plus saisissant que la cataracte elle-même ne manque pas de justesse. Il a rêvé du haut de la citadelle de Québec, sur le champ de bataille de Saratoga; il s'est ému à Tarrytown sur le sort du major André, tout en admirant le panorama de l'Hudson. Traversant un pays peu peuplé, mais où les accidents naturels, pour imposants qu'ils soient, sont fort éloignés les uns des autres, il n'a éprouvé point l'ivresse dithyrambique de Chateaubriand en entrant dans la forêt solitaire et n'a point noté sur sa route ces arbres géants qui remplissaient d'admiration l'auteur d'*Atala*.

A cet égard encore son récit mérite d'être consulté. Six ans à peine après Chateaubriand, il a visité en touriste le pays que le jeune chevalier de Combourg avait traversé pour aller au Niagara. Sa description pour confirmer dans l'ensemble le récit de Chateaubriand, comme on pourra le voir par les notes, n'en donne pas moins l'impression que le récit des *Mémoires d'Outre-Tombe*, comme celui du *Voyage en Amérique*, tout en étant exact dans les grandes lignes, a fortement exagéré les périls et les difficultés de la route. Le voyage au Niagara, même à cette date, constituait une excursion courante et presque de règle. Négociants,

spéculateurs en terrains, colons dans des voitures primitives, riches planteurs parcouraient les routes mal établies, les pistes rocailleuses ou marécageuses qui donnaient accès dans un territoire à la population clairsemée, mais qui en aucune façon ne méritait le nom de désert. Il n'est point inutile parfois de comparer la réalité à la poésie, tout en reconnaissant les droits du poète.

III

LA VIE EN FRANCE

La fin du manuscrit indique qu'après son retour du Canada, le comte Colbert dut revenir à New-York au début de l'année 1799. Dès cette date il se préoccupait d'obtenir sa radiation de la liste des émigrés et l'autorisation de revenir en France. Le douze floréal an VII (2 mai 1799), il se présenta devant Cherville, au Consulat de France à New-York pour certifier de son plus vif désir de rentrer dans sa patrie et lui offrir ses services " maintenant qu'elle a un gouvernement stable et fondé sur la justice." La fin de sa vie est dépourvue d'incidents. Il épousa, le 10 juin 1803, Charlotte-Pauline-Christine de Montboissier Beaufort Canillac, petite-fille par sa mère du grand magistrat et du grand honnête homme que fut Lamoignon de Malesherbes. De son mariage, il eut trois filles, Charlotte (1804-1833) qui épousa le Comte de Brancas, Léontine (1808-1877) qui épousa le Marquis de Rochebousseau, et Pauline (1811-1863) qui épousa le Comte de Leusse. Sous l'Empire il se tint à l'écart de la vie politique et se consacra à ses affaires de famille; mais au premier retour des Bourbons, il reprit du service et fut nommé Capitaine de la Compagnie des Gardes du pavillon amiral. Le 22 août 1815, le Comte de Colbert était élu député par le département d'Eure-et-Loir. En 1816, il fut promu commandeur de Saint-Louis, et contre-amiral; rien n'indique qu'il ait repris du service à ce moment, bien que son âge lui eût permis de le faire. Il mourut

quatre ans après et fut inhumé au cimetière du Père-Lachaise où la simple inscription suivante fut gravée sur son mausolée:

Ci-git
Edouard Charles Victurnien
de COLBERT
Contre-Amiral des armées navales
du Roi de France
Epoux de Charlotte-Pauline
Christine de Montboissier.
Il naquit le 24 décembre 1758
et mourut le 2 février 1820
Il fut fidèle à Dieu, à l'Honneur
et à son Roi.
Honnêtes gens, priez pour lui.

GILBERT CHINARD.

Johns Hopkins University,
Baltimore, Mars 1935.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	v
I. VOYAGE SUR LES BORDS DE LA SUSQUEHANNA	1
II. VOYAGE AU NIAGARA ET AU CANADA	25
NOTES	73
INDEX	83

ILLUSTRATIONS

I.	Portrait du Comte de Colbert-Maulevrier . . .	Frontispice
II.	Diplôme de la Société des Cincinnati	vi
III.	"Frontispice pour le début du manuscrit"	1
IV.	"Philadelphie vu de l'Upper Ferry"	2
V.	"Upper Ferry Tavern"	4
VI.	"Halifax sur la Susquehanna"	10
VII.	"Northumberland et Sunbury"	12
VIII.	"Vue de la Susquehanna prise de derrière l'auberge du Ferry"	14
IX.	"Carlisle"	16
X.	"Vue du pont et de la ville d'York"	18
XI.	"Passage d'York sur la Susquehanna"	20
XII.	"Lancastre"	22
XIII.	Carte du Voyage sur les bords de la Susquehanna . .	24
XIV.	"Easton au confluent de la Delaware"	28
XV.	"Bath dans la Genesee. Etablissement du Colonel Williamson"	36
XVI.	"Maison du Colonel Williamson"	38
XVII.	"Les Chutes du Niagara prises de derrière" . . .	52
XVIII.	"Vue d'une parti de Montréal, prise de chez M. MacGuill"	58
XIX.	"Chutes de la Rivière Mohawck, à 6 miles d'Albany"	70
XX.	Carte du Voyage au Niagara	72

JOURNAL D'UN VOYAGE FAIT EN AMÉRIQUE
EN 1798

PAR

Monsieur le Comte de COLBERT-MAULEVRIER
Lieutenant de Vaisseau



" FRONTISPICE POUR LE DÉBUT DU MANUSCRIT "

I

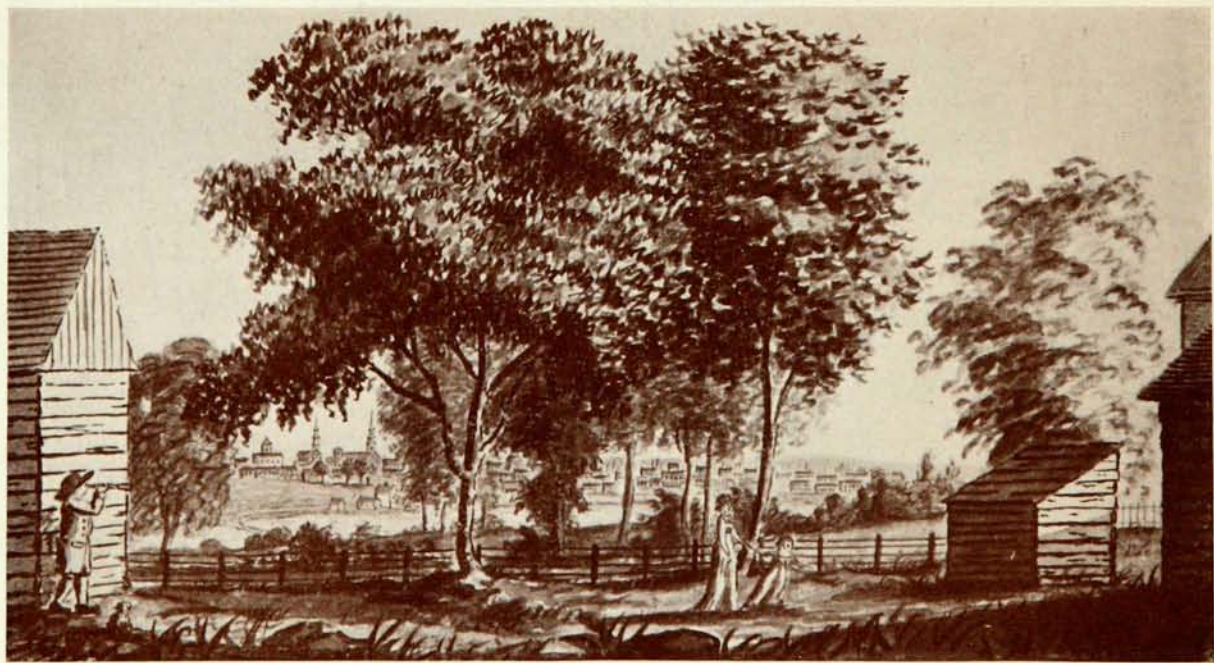
VOYAGE SUR LES BORDS DE LA SUSQUEHANNA

Le 17 juillet je suis parti de Philadelphie pour faire un voyage dans l'intérieur de la Pensylvanie et sur les bords de la Susquehanna. J'ai suivi la ridge road le long des bords du Skuikill. Cette route offre dans plusieurs endroits des sites agréables et des points de vue très pittoresques;¹ à 19 miles de Philadelphie on trouve l'habitation du Colonel Potter, qui est dans une fort belle situation, dominant une étendue de pays très considérable et bien cultivé. Jusqu'au 22ème mile le terrain s'élève graduellement et à la pierre du 22ème mile on trouve une église, à l'entrée d'un petit bois d'où, en regardant vers le sud, on a une très belle vue. A peine a-t'on fait un quart de mile que la scène change et offre à vos yeux, et presque sous vos pieds, un pays coupé parsemé d'habitations et de petits villages, se terminant par un horizon borné à plus de 30 miles par de petites montagnes que l'éloignement teint d'une nuance bleuâtre. Après avoir descendu pendant 4 miles, je me trouvai au bord du Perkiomen creek sur lequel on bâtissait un pont de pierre. L'été il n'y a pas un pied d'eau, mais l'hiver c'est un torrent qui souvent interrompt la communication de Reading avec Philad. Un mile plus loin, je traversai le bourg de la Trape, situé dans une petite plaine; il y a trois tavernes dont une surtout, à l'enseigne d'un [illisible] m'a paru bien tenue. Le Général Mulenberg y a la principale maison;² après vient le juge de paix Mr Swine [Swain]. Toutes les maisons un peu grandes sont à la Trape comme dans tout le pays qu'on traverse dès qu'on est à 5 miles de Philad. bâties en pierre, peu ou point en brique. A 3 heures, je suis arrivé de l'autre côté de la Trape, chez M. Sibert qui ainsi que son cousin M. de Montulé, ancien camarade de mon enfance, ont bien voulu me recevoir avec amitié et, pendant deux jours que j'ai passés avec eux m'ont, par le charme de leur société, fait oublier que j'étais à 1200 lieues et proscrit de mon pays. Cela me

convainc encore plus que dans quelques pays que ce soit, si on pouvait réunir quelques amis, on oublierait bientôt les champs qui nous virent naître, surtout en ayant dans ce nouveau domicile une propriété quelconque. M. Sibert a une petite terre de 20 a. suffisante pour entretenir deux vaches et deux chevaux, une petite maison en pierre qui, arrangée par M. de Montulé sera bientôt une très jolie retraite.³ Convaincus qu'il faut être occupés pour ne pas périr d'ennui, à la campagne surtout, et qu'il est plus honorable de vivre bien en travaillant que d'être à charge aux autres en restant dans l'oisiveté, M. de M. et son aimable cousin tiennent un "store," et j'ai vu avec plaisir qu'il y venait beaucoup de customers. Ne pouvant rester plus longtemps avec eux, *le* 20 à 9 h. 1/2 je les ai quittés en leur souhaitant bonheur et chalands. J'ai suivi la route de Pottstown qui n'offre rien de bien varié. Elle traverse un pays assez coupé qui descendant toujours jusqu'à un mile de la ville vous y conduit, après avoir passé une petite plaine coupée par un Crik sur le bord duquel est Potsgrove.

De Potsgrove à Reading le chemin suit la Skuikill à un demi mile de distance, mais comme il est encaissé on la voit peu, excepté entre le 41 et 42^{me} mile, où on trouve une grange superbe en pierre ayant au moins 60 pieds sur 40 pieds et bâtie dans le plus joli endroit que j'ai rencontré sur les rives du Skuikill qui, à cet endroit, borde le chemin et forme un coude qui met à même de le voir, serpentant dans une vallée terminée par des collines qui, s'élevant graduellement, terminent l'horizon d'une manière très pittoresque, qui m'ont rappelé les montagnes qui sont sur les bords du Rhin, vis-à-vis Bonn. La route de Potsgrove à Reading est agréable; tous les 1/4 de miles on trouve des auberges ou des plantations qui toutes plus ou moins offrent l'air de l'aisance. Ce pays ainsi que celui depuis Norristown est en général peuplé d'allemands.

A 7 heures du soir je suis arrivé à Reading, le bruit des tambours m'a annoncé que la milice s'y exerçait.⁴ Un peu fatigué de la route et du temps, qui dans l'après-midi avait été assez chaud, j'ai soupé

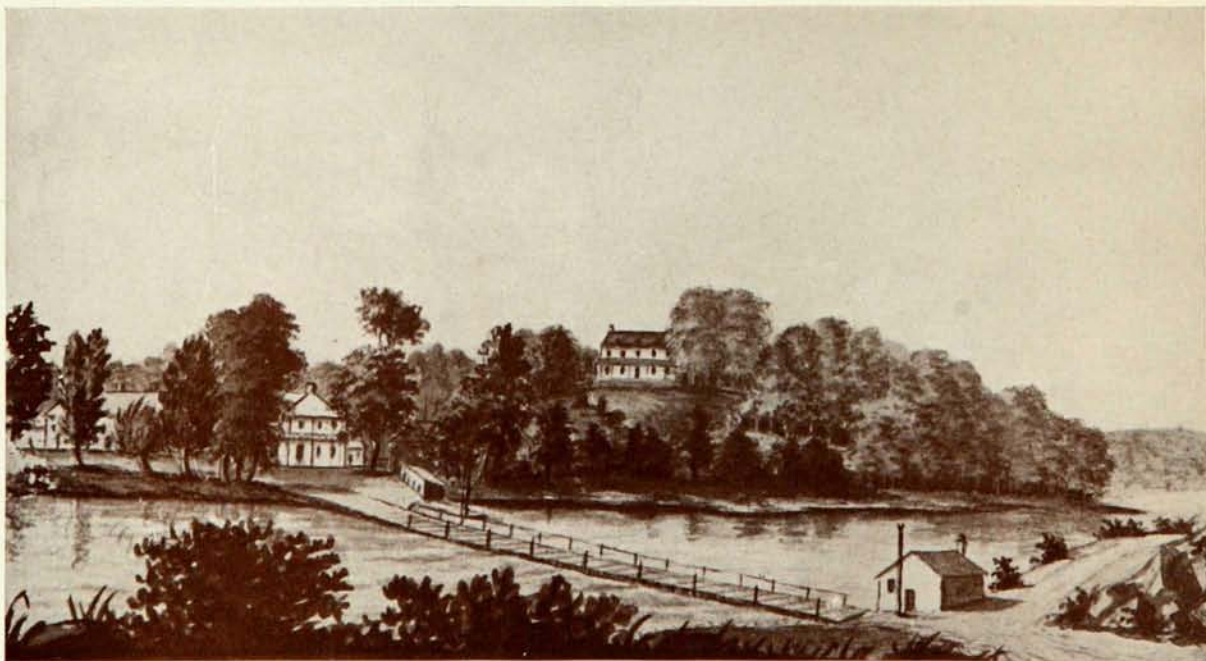


PHILADELPHIA VU DE L'UPPER FERRY

avec du lait et me suis couché à mon grand regret dans un lit où la maîtresse de la maison m'avait juré qu'il n'y avait pas de punaises et où j'ai été occupé à en tuer jusqu'au jour, où j'ai enfin obtenu un peu de repos — *Dimanche 21* — A 10 heures du matin j'ai envoyé chez M. Mk Biddle,⁵ pour qui j'avais une lettre de son cousin C. Biddle. Il dormait encore mais à 11 heures j'ai reçu une invitation de sa part pour dîner à 1 h. 1/2. Il est venu me chercher et je ne l'ai quitté qu'à 9 heures du soir après avoir fait de nombreuses libations à Bacchus, à quoi nous ont aidé M. Claimer [Daniel Clymer] et Morris [Anthony Morris].⁶ L'un d'eux, le juge, a vis-à-vis le marché une fort belle maison en pierre, comme presque toutes les maisons de la ville. Plusieurs cependant, entre autres trois appartenant au Comté sont en briques et bâties comme les meilleures maisons de Philad. Il y a dans une d'elles une grande salle voûtée et fermée avec une porte de fer pour garder les archives. Les arts d'agrément font des progrès à Reading, car j'y ai trouvé le Sieur Dozolles, maître de danse, occupé à donner ce qu'il appelle les principes de son art aux demoiselles de la ville. Quoique du même pays que Vestris père, je doute qu'il en soit jamais le rival. Il y a à Reading 3 églises luthériennes, une très grande et belle bâtie en brique, une pour les Quakers, et une petite nouvellement bâtie pour les catholiques.⁷ Ils sont trop peu nombreux pour pouvoir entretenir un prêtre, il y en a un qui vient tous les mois leur dire la Messe. Il y a à Reading plusieurs magasins ou Stores qui approvisionnent les environs. C'est aussi un départ pour les farines qu'on envoie à Philadelphie, ou pour mieux dire à Springmill par la Skuikill quand elle est navigable; il y a une cinquantaine de bateaux plats employés à cette navigation. La ville est située sur le penchant d'une colline qui est bornée à l'ouest par la Skuikill, ainsi qu'on peut le voir sur l'esquisse ci-jointe. La vie est à fort bon compte. On y est en pension pour 2\$ par semaine; et pour 3 à la taverne principale où, aux punaises près, on est très bien. Je suis étonné qu'aucune famille française ne s'y soit fixée. La distance de Philadelphie est de 54 miles et dans un jour 1/2 le stage y va deux fois

par semaine. Mr Schneider qui est "a printer" [*lacune*] il m'a paru qu'on y était très fédéraliste. Malgré le degré auquel tous les esprits sont montés contre les Français, j'ai vu avec plaisir que l'on savait y distinguer ceux qui sont honnêtes et anti-jacobins. C'est sans doute à cela que j'ai dû les honnêtetés et le bon accueil que j'ai reçu de M. Mk Biddle et des autres personnes que j'ai déjà citées.

Lundi [22 juillet] après déjeuner j'ai traversé la rivière et ayant attaché mon cheval à la galerie d'une maison qu'on trouve à 100 pas de l'autre côté, j'ai grimpé sur un petit morne qui est à pic sur la Skuikill et d'où on découvre la ville et le pays adjacent. C'est de là que j'ai pris la vue ci-jointe. Après l'avoir esquissée, j'ai continué ma route à travers un pays montueux, pierreux, peu fertile, et à midi je suis arrivé à Womelsdorf, petit bourg qui n'a rien de remarquable. Presque toutes les maisons sont bâties en log équarris dont les intervalles sont remplis de pierre. Plusieurs ont 5 fenêtres et presque toutes 3 étages. A trois heures je suis reparti malgré la chaleur qu'il faisait, voulant aller coucher à Lebanon et ayant 14 miles pour m'y rendre. En sortant de Womelsdorf on monte sur une éminence d'où on a une très belle vue vers le nord, dominant une plaine bien cultivée et on voit plusieurs fermes semées de distance à autre et séparées par des bouquets de bois. L'horizon est borné par les collines qui, à 20 ou 30 miles, bordent le Skuikill. Cet endroit serait très propre à bâtir une maison, d'autant que tout le côté gauche du chemin est bordé de bois. De Womelsdorf à Myerstown le pays est moins montueux et mieux cultivé, surtout sur les bords du creek où il y a deux belles Eglises et plusieurs jolies maisons (qui seraient telles à 3 miles de Philad.) le long d'une vallée qui offre les meilleurs pâturages: Myerstown est peu considérable, environ 100 maisons en log, la position assez jolie dans une plaine bordée au nord par des bois, au sud par un crik, dont le projet est de joindre les eaux à celles d'un autre qui tombe dans le Switara et de là dans la Susquehanna. J'ai vu deux fossés qu'on m'a dit être le commencement du canal. Je doute que ce siècle-ci le voit finir. Il en est



"UPPER FERRY TAVERN"

ainsi du canal qui doit venir de Noristown à Philad. qui ne sera je crois jamais achevé et dont les spéculateurs en terre qui cherchent des dupes en Europe parlent comme s'ils existaient déjà.

Ce pays de Myerstown à Lebanon continue à être agréable. C'est en général une plaine d'un à deux miles de large, traversée par un petit ruisseau qui, depuis un mile avant Lebanon forme une espèce de marais que j'ai vu ce matin couvert de vapeurs que je crois peu saines. Il se trouve, dans l'esquisse qui précède, à la droite de la ville. J'ai été surpris de trouver, à Lebanon petite ville où l'on compte 200 maisons réunies, une Eglise égale aux meilleurs de Philad. et la maison de Mr Steivers formant l'angle des deux rues principales et plus grande qu'aucune maison particulière dont je me rappelle dans aucune ville du continent; elle est en brique, à 8 fenêtres sur une rue et 5 sur l'autre, 3 étages sur les faces et 4 sur le pignon. Une maison aussi belle et aussi grande occupée par une seule famille est, je crois, une folie dans une ville comme Lebanon. Il m'a paru que les habitants le pensaient aussi. Déterminé à dormir tranquillement j'ai non sans peine persuadé à mon très bon hôte, Mr Greenwaltz de me laisser préférer sa grange à un fort bon lit où j'étais à peu près sûr de trouver mes cruelles ennemies les punaises. Je m'en suis très bien trouvé car de 10 heures à 5 heures du matin je n'ai fait qu'un somme. A 5 heures [23 juillet], réveillé par le chant d'un coq qui était mon proche voisin, je me suis levé et prenant mon crayon, j'ai été à 200 toises de la ville en prendre l'esquisse N^o 3. A 6 heures je suis parti et la chaleur m'a empêché d'aller avant dîner plus loin que Palm, village qui n'a rien de remarquable. A 4 heures je me suis remis en route, et à 6 h. 1/2 je suis arrivé à Harrisbourg.⁸ Le pays depuis Palm est moins cultivé et on traverse presque continuellement des bois. Bien m'a pris d'arriver à temps car, un quart d'heure plus tard, j'aurais reçu un orage affreux qui a continué deux heures avec la plus grande violence, ce qui m'a empêché de sortir avant la nuit. *Le lendemain* 24 j'ai été pour remettre à Mr Graidon des lettres qu'on m'avait données pour lui. Il venait de partir pour Reading.

J'ai été porter au Major Juein une lettre de Mr Sibert. Je l'ai trouvé, et très honnête, comme on me l'avait dit, mais je l'ai trouvé occupé à faire remettre un toit à sa maison, dont l'orage de la veille lui a fait sentir tout le besoin. Cela m'a privé du plaisir de sa société pendant les deux jours que j'ai passés à Harrisbourg. Ne pouvant en connaître la société, j'ai employé mon temps à en parcourir les environs. Aussitôt que la chaleur me l'a permis, j'ai traversé le ferry inférieur et armé de mon crayon j'ai grimpé sur une pointe de rocher qui est sur l'autre rive et où j'ai été agréablement surpris de trouver un joli belvédère, d'où l'on domine une partie de la ville et le cours de la rivière, tant en remontant qu'en descendant, jusqu'à une grande distance. Trouvant que de ce point je ne voyais pas assez la ville, que l'île qui est devant me cachait en grande partie, j'ai été environ 300 toises plus loin, d'où j'ai pris la vue ci-jointe. Pendant que j'étais à la dessiner, six wagons ont traversé à gué la rivière, ce qui faisait un très joli coup d'œil et un bruit assez singulier en roulant sur les cailloux dont le fond est pavé. Chaque wagon qui passe ainsi épargne un dollar de ferry. Après avoir fini mon esquisse, j'ai remonté en me promenant jusqu'à l'upper ferry, d'où j'ai pris le point de vue N° 5. La nuit approchant, j'ai repassé du côté d'Harrisburg, et voulant sonder moi-même la rivière, je me suis baigné; l'eau était presque chaude mais le fond pierreux est désagréable et il faut marcher très loin avant de trouver assez d'eau pour nager. Il me paraît d'après les renseignements que j'ai pu prendre qu'Harrisburg contient environ 3000 habitants, logés dans 400 maisons, dont un quart en brique, moitié en bon log houses et le reste en frame houses. Depuis 3 ans l'établissement de Midletown qui est à 10 miles plus bas qu'Harrisburg n'a point accru. Cette ville offre un abri aux bateaux dont Harr. manque entièrement, de sorte que presque toutes les farines y vont. Il est vrai que presque tout l'argent provenant de la vente des farines à Midletown vient se dépenser à Harrisburg où les acheteurs trouvent un plus grand nombre de stores et mieux assortis, malgré cela je doute qu'Harrisburg conserve longtemps cet avantage.

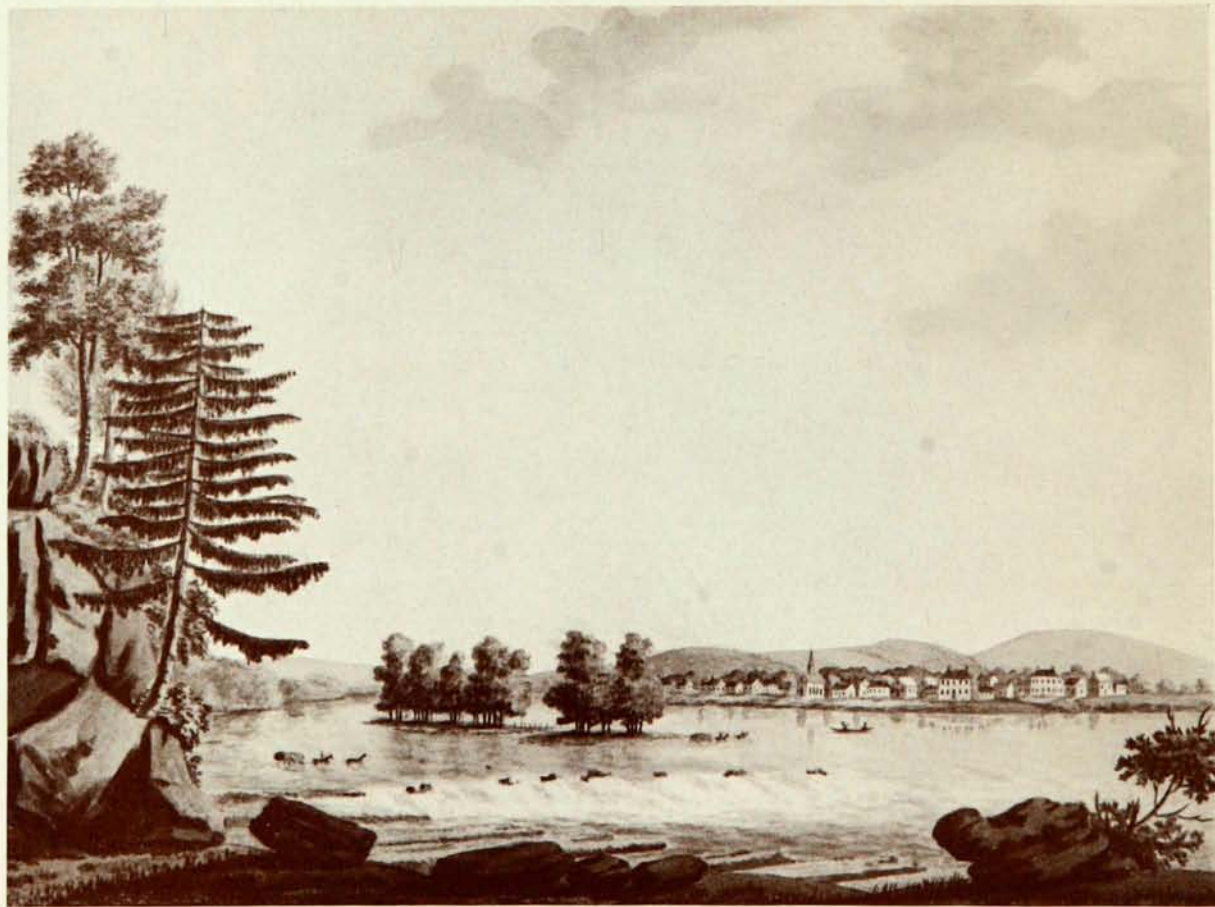
On y manufacture un très grand nombre de chapeaux qui vont dans l'ouest de la Virginie en remontant la Susquehanna. Le commerce d'échange des blés et farines des pays plus reculés contre des liqueurs et marchandises sèches est le seul qui se fasse ici et offre de grands profits. Il fait courir des risques énormes par les crédits que les marchands d'Harrisburg sont obligés de faire. Et souvent l'homme qui a pris pour 100 dollars de marchandises, dont il doit payer l'année d'après la valeur en farines, ne revient plus, vend sa pacotille prise à crédit, sa ferme, et passe au Kentucky, ou dans les pays par delà l'Ohio, et le marchand d'Harrisburg perd sa marchandise. L'air paraît devoir être sain à Harrisburg. Cependant en 1793 il y eut une mortalité très considérable. On l'a attribuée à un moulin dont la retenue d'eau formait, à peu de distance de la ville, une espèce de marais. Les habitants se sont cotisés et l'ont acheté et détruit. La rue où est le marché manque d'écoulement et après un orage comme hier, c'est un étang que le soleil seul assèche.

Le 27 je suis parti à 6 h. d'Harrisburg et je me suis arrêté à 7 miles chez le Cptne Macalester pour déjeuner. Deux miles avant j'avais trouvé la maison du juge Carston qui est à 20 t. du chemin et découvre en remontant et en descendant le cours de la rivière et vis-à-vis une vallée bien cultivée. Le chemin suit toujours le bord de la Susquehanna et est bordé de fermes qui meublent le tableau d'une manière très agréable. Après mon déjeuner fini, j'ai continué ma route, tantôt le long du fleuve, tantôt m'en écartant pour quelques moments. A 2 miles au-dessus du Cptne MacAlester et, à 9 d'Harrisburg, je me suis arrêté pour prendre la vue qui est ici à côté, qui sur le terrain est vraiment pittoresque et agréable. M'étant rappelé qu'une certain Jessy Macn— qui logeait l'hiver il y a 18 mois dans la même maison que moi m'avait dit qu'elle demeurerait à un mile de l'embouchure de la Juinata, je n'ai pas voulu passer si près d'elle sans tenir la parole que je lui avais donnée d'aller la voir, si jamais je venais dans ce pays. A peu de distance de l'endroit où je m'étais arrêté pour en prendre la vue j'ai

rencontré un cavalier et une jeune et jolie personne (Miss Brown, d'Harrisburg). Je lui ai demandé à quelle distance j'étais de la Juinata, s'il y avait un ferry, etc. Il a satisfait à mes questions et nous nous sommes séparés, lui allant conduire sa jeune compagne à Harrisburg, et moi allant chez lui car c'était positivement le père de ma Dulcinée. Arrivé au ferry j'ai pris du batelier, jeune homme très disposé à parler, tous les renseignements sur Miss Jessy et ses amoureux et à midi je suis arrivé à sa porte. Sa mère m'a reçu à merveille, surtout quand je lui ai dit que j'étais le gentleman qui avait connu Jessy chez M. Anderson. Alors elle a été mettre un autre bonnet et un fichu tout blanc. Ses politesses et surtout son babil ont augmenté en proportion et je dois le dire à sa louange, ils n'ont pas diminué un instant pendant tout le temps que j'ai été chez elle. J'ai demandé Jessy; on m'a dit que les soins de la récolte l'occupaient, mais qu'on avait été la chercher. 10 minutes après elle a paru, non sans avoir fait une petite toilette préliminaire dont je lui ai su gré, car my dear est un peu "fat" et il faisait très chaud. Je l'ai trouvée fraîche et "merry as formerly" et je crois que nous avons été tous deux bien aise de nous revoir. Je lui rappelais le temps qu'elle avait passé à Philadelphie, où elle s'amusait un peu plus que chez son cher papa et en voyant ses lèvres vermeilles je sentis un vif désir d'y chercher les traces de quelques baisers qu'elle avait bien voulu me permettre de lui donner. Un dîner où, de temps en temps elle allait donner un coup de main, a été servi à 2 heures et tous trois et une voisine, vraie "Country Woman," nous l'avons attaqué. Il m'a fallu épuiser toutes ces politesses si bien connues dans les petites villes de province en France, où par égard pour un malheureux qu'on veut bien traiter on le bourre jusqu'à ce qu'il crève. J'ai fait de mon mieux pour faire honneur au dîner et n'en pas craindre les suites; après la mère m'a entrepris et Jessy a disparu. Ce n'était pas mon compte aussi après une demi heure passée à entendre répéter qu'il était bien malheureux que le docteur fut absent et que je ne lui eusse pas dit que je venais je me suis éclipsé et, en tournant mes regards du côté de la

Springhouse j'ai vu "my lovely Jessy," ses manches retroussées qui . . . ne riez point, je vous en prie, elle travaillait pour moi . . . et bien . . . qui lavait une paire de draps bien fins, dont Miss Brown s'était sans doute servie. Il y en avait d'autres, mais moins beaux, et on voulait que je fusse bien. Je crus que le moment était propice pour en témoigner ma reconnaissance et je voulus, passant mes bras autour d'elle, la faire asseoir sur le gazon; mais je ne pus obtenir qu'un ou deux baisers, bien donnés, bien rendus, parce que m'a-t-on dit, "I'm in a hurry, they would not be dry." Je me suis rendu à cette raison, et je me suis assis auprès, à l'ombre et nous avons parlé du temps passé et du désir de revoir Philadelphie. Les draps ont fini d'être lavés, étendus, etc. Jessy m'a quitté pour dépouiller son accoutrement campagnard et quelques minutes après elle est revenue tenant une assiette de pêches et une de "june berry," s'est assise à côté de moi. De peur qu'elle ne tombât, j'ai passé un bras autour de son col, l'autre tenait sa main, ou plutôt elle tenait la mienne, nous avons causé, "after looked to each other, after exchanged some kisses, after . . . after . . ." la maman arriva ayant revêtu un déshabillé rose, pris un nouveau bonnet avec un ruban rose, un éventail à paillettes à la main et après avoir partagé avec nous les pêches et les "june berry," nous propose en attendant le docteur de nous promener, non sans préalablement avoir voulu me faire prendre du thé; du thé, Bon Dieu! qui était bouillant, à moi qui étais brûlant et par une chaleur excessive. Heureusement Jessy qui était de mon avis opina contre et la promenade l'emporta. Au retour le docteur n'était point venu, ce qui était désappointant et "the dear Madame could not sleep if he was not there." Enfin à 11 heures du soir il arriva et après l'introduction convenable et les politesses d'usage, on entra dans la maison; mais au lieu d'aller se coucher, ce que je croyais qu'il était grand temps de faire, surtout pour le Docteur qui devait être fatigué, je le vis paraître avec deux bouteilles à la main et en dépit de moi, il fallut boire deux ou trois verres du Madère le plus fort que j'eusse rencontré. Enfin à minuit j'insistai tant pour laisser aller coucher

les dames que mes vœux furent exaucés. Mais ils ne le furent pas quant au sommeil, car la chaleur était si excessive et le vin de Madère m'avait si fort fouetté le sang que je ne fermai pas l'œil. *Lundi 29* au matin — Après avoir fait la toilette qu'un voyage comporte, je rentrai dans le "parlour" où je trouvai la table dressée pour le déjeuner et la famille assemblée. Après une longue discussion politique où toute l'éloquence, la science, d'un Docteur, d'un Juge de Paix, d'un Capitaine de milice, enfin d'un squire furent déployées, avec toutes les grâces d'une élocution irlandaise le déjeuner fut servi, mangé, et relevé par l'exhibition d'un parchemin prouvant que C. Mac — est fils de Patrik Mac — Esq. vivant like a gentleman in the county of Kilmare in England et que l'empreinte ci-jointe est son écusson, le tout bien certifié, etc. Vous qui lisez ceci (si jamais quelqu'un le lit) vous ne devinez pas pourquoi ce titre de noblesse est arrivé là . . . et Jessy que j'ai fait 100 miles pour voir . . . ! Si vous n'y êtes pas, je vous plains et retourne à mon Docteur qui est, au fond, le meilleur homme du monde, et tel qu'il serait peut-être à désirer que tous les juges de paix fussent, à sa très loquace moitié qui, malgré ses 48 ans, ses 15 enfants, et son bonnet couleur de rose n'en est pas moins une bonne femme, une bonne mère, et "My dear Jessy" qui est bien la meilleure pâte de fille, et la fille la plus fraîche que le ciel, dans un moment où il voulait du bien aux hommes, ait pu faire, et qu'il faut cependant quitter, non sans nous être embrassés quelquefois, quand il n'y avait personne. Enfin, le cœur et les yeux un peu gros, mon cheval à la porte, le Docteur, qui veut m'accompagner déjà monté sur le sien, je prends un congé formel. "I salute her and jumping upon my horse off I galop," non sans avoir tourné la tête une fois et vu une main qui me disait encore adieu. M. le Grammairien qui n'entend pas comment une main dit adieu, je ne vous le dirai pas. Ayez une Jessy et vous l'entendrez. Au reste, pardon de ma longue digression, mais my poor Jessy, je ne la reverrai probablement jamais . . . jamais. Sentez vous bien ce que ce mot si court a d'effrayant . . . c'est l'éternité . . . je vous laisse à méditer dessus et après avoir repassé la Susquehanna je continuai ma route.



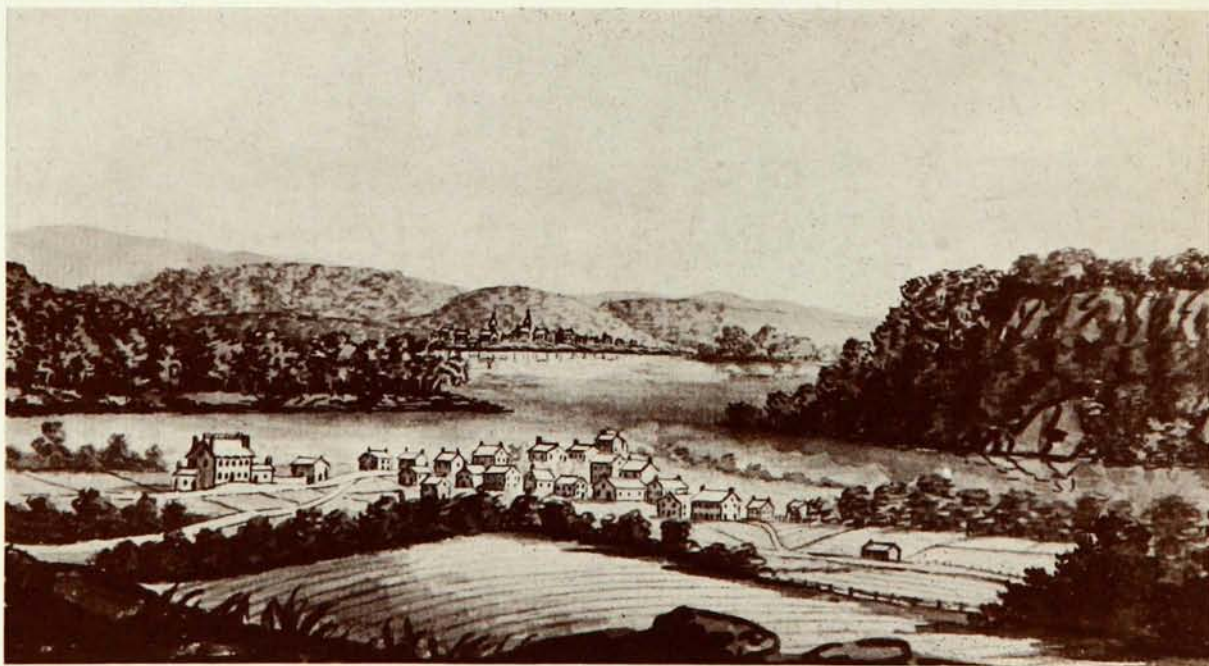
Appartient au Comte Paul de Leusse.

"HALIFAX SUR LA SUSQUEHANNA. LA RIVIÈRE GUÉABLE"

Pendant environ 7 miles le chemin suit le bord de la rivière, mais dans beaucoup d'endroits n'est praticable qu'à pied ou à cheval. Je m'arrêtai, pour laisser passer la chaleur et un orage qui menaçait, à Halifax, petit village où il y a environ 30 maisons. Pendant que mon cheval achevait son avoine, je fus assister à la vente publique de quelques lots de terre dans l'endroit, et m'étant avisé de pousser l'enchère je vis le moment où j'allais être, pour 15 pounds, propriétaire de deux "lots" dans Halifax. Quelqu'un ayant couvert mon offre d'un schilling, je retournai prendre mon cheval, non sans avoir bu le grog avec l'honorable assemblée. La route après Halifax suit encore pendant 8 miles la rivière mais le chemin, si on peut l'appeler ainsi, est détestable et doit être absolument impraticable quand la rivière se gonfle. Le sentier est dans plusieurs endroits formé par les pierres éboulées de la montagne, qui est à pic à votre droite, et de celles que charrie la rivière. Après 6 ou 7 miles à peu près aussi mauvais, on traverse un creek, le chemin remonte dans l'intérieur à travers un pays assez bien cultivé et dont le sol paraît bon, et après 5 miles dont 3 dans un pays plat couvert d'arbres verts, on trouve une ferme servant d'auberge tenue par Dibbers, à qui non sans peine je persuadai de me permettre de préférer 2 bottes de paille dans la grange à des lits bien puants et à coup sûr servant de retraite à mes mortelles ennemies les punaises. La veille peut être à un mile de ce gîte, j'avais reçu un grain si fort qu'en 4 minutes je fus aussi trempé que si j'étais tombé dans la rivière. Dibbers est à 7 miles de la Susquehanna. Situé au pied d'une montagne que je suis un quart d'heure à monter et du sommet de laquelle j'aurais sans doute découvert une grande étendue de pays, si les vapeurs qui s'élevaient de toutes les vallées ne m'eussent entièrement caché tout ce qui était au-dessous de moi. Quelque sommets de montagnes et le ciel étaient tout ce que je voyais. La route, qui n'est praticable que pour les gens à cheval, traverse plusieurs montagnes (si je puis appeler ainsi ce qu'un Suisse trouverait à peine une colline), mais que mon cheval et moi trouvions également fatigantes, puis se rapproche de la rivière et, enfin, vous

conduit dans une petite plaine d'environ 2 miles de long sur un de large, où est Sunbury qui, n'offrant aucun asile aux bateaux ne doit son plus grand accroissement sur Northumberland qu'à l'établissement de la Court House, qu'on achève de bâtir et qui, avec 2 églises et la maison de Mr C. Hall composent les seuls bâtiments un peu considérables. Tout le reste est "log house," peu en pierre; en tout 150-900 habitants.⁹

"Much ado about nothing."¹⁰ C'est Mr Talleyrand, non c'est son cousin, c'est un "french man," peut-être un espion, force questions entrelardées de verres de grog, autant d'allées et venues enfin, à 8 heures du soir, un Gentleman, Mr J. K. n. m'aborde et après un préambule de politesse interrompu par quelques hoquets au gin me témoigne l'inquiétude que mon arrivée occasionne, que dans les circonstances actuelles . . . enfin si je n'ai pas un passeport ou quelques papiers. Sur ma réponse affirmative qu'oui, il me propose d'aller chez le magistrat, que c'est une forme nécessaire. . . . Je lui réponds que si le magistrat m'ordonnait de comparaître devant son tribunal, j'étais très disposé à lui obéir, encore plus à lui faire une visite de politesse, mais qu'il était tard et que, pour lui comme pour moi, il serait plus commode de remettre la chose au lendemain; qu'au reste j'avais apporté à Mr Hall une lettre d'un de ses amis, que j'étais fâché qu'il ne fut pas en ville mais que, si sa femme voulait la lire, elle pourrait tranquilliser les habitants de Sunbury sur mon compte et les assurer que je ne comptais nullement troubler leur repos, et que pour assurer le mien pour la nuit prochaine, j'allais me baigner et lui souhaitais bien le bonsoir après avoir pris heure pour le lendemain matin pour aller chez le Magistrat, et l'avoir bien assuré que je ne comptais nullement partir dans la nuit. *Le lendemain lundi*, à 9 heures, étant convenablement frisé, poudré et habillé pour comparaître devant le Chief Burgman, je me rendis, armé d'un passeport de Mr Liston et de ma déclaration comme étranger légalisée à Philadelphie au logis de Mr J— voulant le prévenir de politesse. En chemin je le rencontrai, un peu moins rubicond que la



"NORTHUMBERLAND ET SUNBURY, AU CONFLUENT DES DEUX BRANCHES DE LA SUSQUEHANNA."

veille, et il m'assura qu'ayant pris lecture de la lettre que j'avais apportée pour Mr Hall tout était terminé et que tout le monde était parfaitement satisfait. J'insistai pour aller faire une visite à Mr Wittington le magistrat, mais mon Major n'avait plus cette idée si à cœur que la veille et pour cimenter notre connaissance je le menai à notre auberge "and called for a pint of the best Madera." Ce qui le convainquit tellement "that I was a gentleman" qu'il m'assura "that he should be my friend" et que je pouvais compter sur la protection de la ville. Muni de cette auguste protection et me trouvant assez bien chez mon hôte, Mr Brady, je me déterminai à y rester et à aller à Northumberland seulement comme but de promenade. La rivière étant guéable, il m'était facile de m'y rendre à cheval. J'en profitai pour porter le surlendemain de mon arrivée, au Docteur Priestley, une lettre de M. Guitemard.¹¹ Je trouvai chez lui Mr Cooper et le D^{or} Ross relevant d'une maladie très grave. Après une visite employée à répondre aux différentes questions de ces Messieurs sur Philadelphie et les personnes de leur connaissance, je me retirai après avoir accepté l'invitation du Docteur Priestley pour dîner le lendemain. Pour terminer tout de suite ce que j'ai à dire de lui, j'ajouterai que j'ai eu infiniment à me louer de sa politesse ainsi que de celle de son fils et des personnes qui étaient chez lui, que sachant l'un et l'autre qu'en fait de politique nos idées étaient absolument opposées nous n'avons jamais touché ce sujet et toujours tourné la conversation sur la littérature, les arts, surtout la chimie et la physique, sujets sur lesquels j'avais tout à gagner avec lui. Le Docteur P. vint ici il y a quatre ans, comptant aller s'établir avec sa famille sur des terres à 60 miles plus dans l'intérieur que son fils a achetées. Trouvant le site de Northumberland agréable il s'y fixa et a bâti une fort jolie maison (frame house) avec un goût réel; il y a deux bonnes chambres et au-dessus du toit, il a pratiqué une galerie de toute la longueur de la maison d'où on a une vue extrêmement agréable et étendue; une bibliothèque nombreuse, un laboratoire et un autre cabinet où sont des instruments de physique lui offriraient

des ressources suffisantes pour employer son temps d'une manière agréable, si l'intérêt vif qu'il prend au cours des événements politiques ne lui faisait pas quelquefois regretter que la poste n'arrive plus souvent à Northumberland, où on ne la reçoit qu'une fois le lundi. Pendant 8 jours que j'ai séjourné à Sunbury j'ai parcouru les environs, surtout les sommets des montagnes bleues qui sont à l'opposé et d'où on découvre les deux branches de la Susquehanna et une grande étendue de pays; de là et de quelques autres élévations près de Sunbury et de Northumberland j'ai pris les vues ci-jointes qui pourront donner une idée de ces deux villes et de leur situation. Celle de Northumberland est, à mes yeux, infiniment préférable: à cheval sur les deux branches, elle est à même de recevoir les denrées qui descendent par ces deux grands canaux ouverts, ainsi que la rivière principale, seulement au printemps et en automne avant les grands froids. Derrière Sunbury sont deux petits ruisseaux bourbeux dont les eaux fangeuses forment en été une espèce de marais dont les exhalaisons putrides doivent rendre l'habitation des derrières de la ville malsaine. Enfin le fleuve repoussé par les rochers presque à pic des Montagnes Bleues cherche tous les ans à mordre sur la rive sur laquelle Sunbury est située, et tous les ans emporte quelque portion de terre. Je ne serais pas étonné qu'un jour il ne s'ouvrit un passage auprès de McGrath et alors, coulant dans le marais dont j'ai parlé, ne formât une île dans laquelle Sunbury se trouverait. Des considérations du moment on fait fixer la Court House à Sunbury. Northumberland n'a aucun des inconvénients de S. et doit un jour devenir une grande ville. La surveillance de mon départ, je fus à Milltown, petite ville à 12 miles de Northum. sur la rive droite de la branche ouest de la Susquehanna. Sa situation n'a rien de remarquable. Elle consiste en une rue et 150 maisons.

Pour se rendre de North. à Milltown le chemin suit la rive gauche de la rivière et traverse un pays bien cultivé, surtout lorsqu'on a fait environ 6 miles; jusque là, il n'y a que la partie entre le chemin et la rivière qui le soit. A droite sont presque partout des bois couvrant le

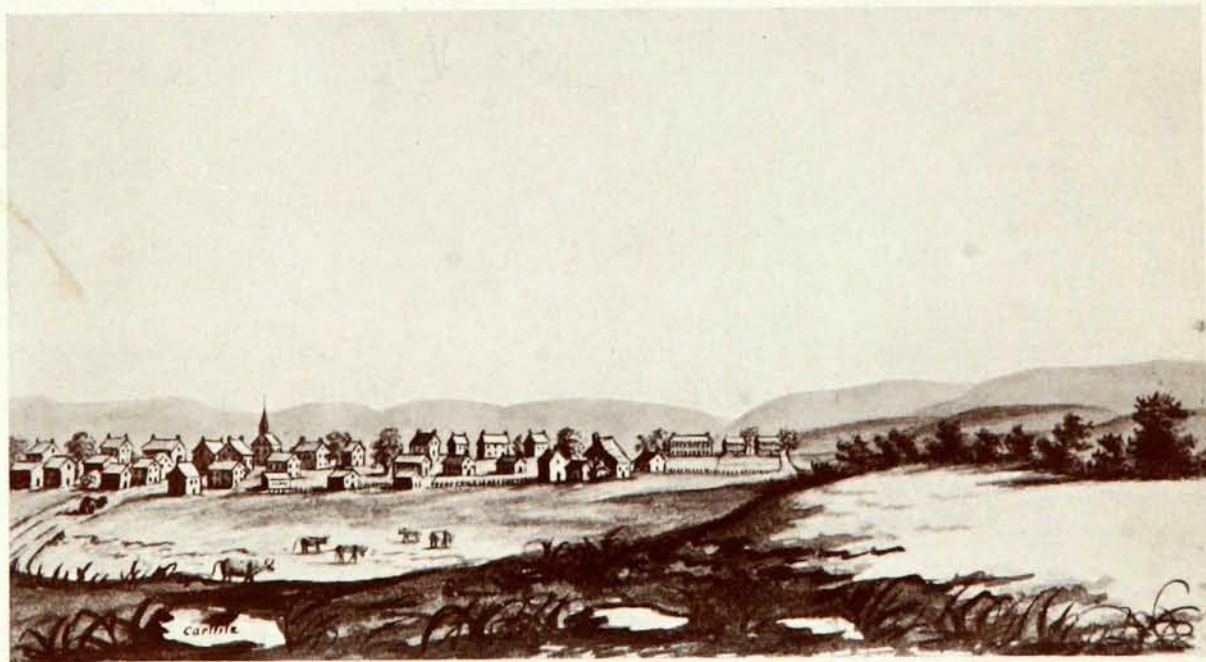


"VUE DE LA SUSQUEHANNA, PRISE DE DERRIÈRE L'AUBERGE DU FERRY"

sol qui s'élève graduellement, jusqu'à ce qu'il joigne les montagnes qui sont à 2 miles de distance. Ces bois en général sont de pins, et le terrain est un sable végétal assez semblable aux bords du Rhin entre Bonn et Andernach. A moitié chemin de Milltown on trouve, sur la rive opposée Tarntown ou Louisburg, autre petite ville à peu près de la même étendue. J'aurais pu suivre pendant 60 ou 80 miles la rive de la branche ouest de la Susquehanna, à travers un pays semblable et également cultivé, mais comme cette excursion ne m'aurait offert rien de bien intéressant et aurait prolongé mon voyage plus que je ne comptais je revins le soir à Sunbury, après avoir dîné à Milltown au cabaret où se trouvait un Docteur bien ivre et qui, en dépit des efforts d'un Américain fort honnête qui dînait avec nous, dit tout ce qu'il put en voyant que j'étais français, pour exciter ma mauvaise humeur. Voyant l'état où il était et qu'il eut été inutile de vouloir lui prouver que j'étais loin de justifier la conduite des disciples de Robespierre, je dînai et le laissai entre les mains de son compagnon qui, après l'avoir conduit sur un lit, vint me faire "all the apology in his power" qui, je l'en assurai, étaient bien inutiles. Il m'assura que le docteur, quand il n'était pas saoul (ce qui lui arrivait souvent), était "very much of a gentleman." Je lui dis que j'en étais convaincu et que je souhaitais que son amour pour le gin ne fut pas plus nuisible à ses malades qu'à moi. Nous nous séparâmes sur cela très bons amis après avoir bu dans le même verre du grog détestable et nous être secoué le bras de manière à nous le démantibuler mais, surtout "in the Country," le degré de cordialité se juge par la force avec laquelle on "Shake hands," en répétant 5 ou 6 fois "How d'y a do . . . very well thank ye." Le tout dit et répété par les deux personnes, sans attendre ni entendre la réponse de celui qu'on secoue d'autant, jusqu'à ce que, de lassitude sans doute, on rende mutuellement la liberté aux mains prisonnières. Cet usage n'est pas confiné dans les parties reculées, il est très en vogue dans les grandes villes.

Je ne dois point quitter Sunbury et ses environs sans parler de deux

aimables et jolies anglaises avec qui le Major Jackson m'avait fait faire connaissance, afin sans doute d'augmenter ses droits à ma reconnaissance. On est agréablement surpris dans l'endroit isolé, même sauvage, où leurs parents ont fixé leur demeure, de rencontrer deux jeunes personnes d'une société aussi aimable et aussi remplies de talents.¹² L'aînée, Betsy, dessine et même peint d'une manière très agréable. La cadette, Sara Darsc [Dash], joue fort joliment du piano. Elles ont bien voulu m'indiquer les endroits où je pourrais avoir les points de vue les plus étendus, et même elles ont eu la complaisance de gravir avec moi le Mont du Morne à pic, au pied duquel est leur maison, et plus d'une fois, en les suivant, je n'ai pas pu m'empêcher de les remercier intérieurement du joli point de vue que je voyais et qui, réellement, quelquefois passait mon attente. Ce serait un meurtre qu'elles restassent enfouies dans le désert où un caprice dont Madame leur mère n'est pas à se repentir les a reléguées. Il ne me reste rien à ajouter sur Sunbury et Northumberland, sinon que je suis très aise d'avoir réalisé le projet que j'avais depuis longtemps de voir ces deux villes dont la situation, surtout de Northumberland, est réellement belle et m'a complètement dédommagé des mauvais chemins que j'avais trouvés d'Halifax à Sunbury. Si, ennemi du bruit des grandes villes, je voulais choisir une retraite dans un beau site, ce serait sur le coteau derrière Northumberland, à droite du petit bois appartenant au Docteur Priestley, d'où on a la vue des deux villes, de la Susquehanna et de ses deux branches et où, pour 40 dollars, j'aurais pu avoir 5 acres de terre, à la vérité un peu pierreuse, mais enfin où j'ai vu une récolte d'avoine assez passable. — *Dimanche 5 août.* Après avoir fait mes adieux à mon "busy Major," au rubicond Cpte G., au Dr Pri. et au Docteur Ross, et surtout aux jolies Miss ———, et leur avoir souhaité du fond du cœur un bon mari qui les tirât de leur ermitage, je traversai à gué la Susquehanna, au-dessous de Sunbury et, suivant sa rive droite, je pris ma route vers Sedge Grove, qui en est à 6 miles, à travers une vallée étroite assez cultivée et où le sol est bon. De là à Millers Town la route traverse



"CARLISLE"

des bois, un pays montueux, pierreux et où dans beaucoup d'endroits l'espace entre les collines n'est pas assez large pour être cultivé. Millers Town est l'assemblage d'une vingtaine de maisons, jetées sans ordre sur la rive gauche de la Juinata, au pied d'une montagne et en ayant une autre en face; la position de cet endroit est désagréable et n'a aucun avantage. J'y passai une fort mauvaise nuit dans un mauvais cabaret. A 5 heures j'en repartis, et après avoir traversé à gué la Juinata à un mile environ, je pris à droite et entrai dans un pays assez semblable à celui que j'avais parcouru la veille. J'avais 28 miles à faire pour me rendre à Carlisle; j'en fis 14 sans aucun inconvénient et trouvai très bien mon chemin. Mais, ayant oublié à la dernière ferme que je passais de demander ma route, je me trouvai, deux miles plus loin, dans l'embarras. A l'entrée d'un bois qui a été brûlé je trouvai deux chemins, et le gauche me paraissant plus fréquenté je le pris. Après l'avoir suivi pendant environ 4 miles, je vis qu'il me jetait beaucoup sur la gauche et certainement m'éloignait de Carlisle. Mais espérant toujours rencontrer quelque habitation ou un chemin tournant à droite, je continuai ma route toujours à travers des bois brûlés. Enfin, après avoir fait 7 ou 8 miles j'arrivai à un moulin, où l'on me dit que j'étais trois miles plus loin de Carlisle que je n'étais deux heures auparavant et qu'il me fallait retourner au point où j'avais trouvé les deux chemins. Fort mécontent de ma méprise, je maudissais la négligence des habitants de ne pas mettre des indications aux endroits où un voyageur peut être dans le doute, lorsque la maîtresse du logis, voyant que j'étais français, me demanda si je connaissais Mr Morel, français qui demeurait à 2 miles. Me rappelant aussitôt qu'il demeurait à 1 mile de Jessy Macno— je remontai sur mon cheval et ayant pris tous les renseignements nécessaires pour ne pas m'égarer une seconde fois, je me consolai d'avoir perdu ma vraie route et ne pensai qu'au plaisir de surprendre Jessy, ce qui eut lieu une demi-heure après. Le lendemain son père ayant à faire à Carlisle nous partîmes à 6 heures du matin et nous y arrivâmes pour dîner.¹³ N'ayant point de lettres pour Carlisle, mon introducteur Mr

Mainorton me pria après dîner de lui confier pour quelques moments le passeport que j'avais de Mr Liston et le certificat de la déclaration que j'avais faite à Philad. en ma qualité d'étranger, m'assurant que la vue de ces papiers en me faisant connaître aux différentes personnes qui étaient dans l'auberge m'attirerait leurs attentions et dissiperait l'espèce de froideur que ma qualité de français inspirait. Quoique peu envieux de marcher ainsi mes papiers à la main, je me rendis au désir du bon squire dont je voyais que l'amour-propre était compromis, et qui voulait prouver aux gentlemen de Carlisle qu'il ne leur avait pas introduit un sans-culotte, et je lui remis mes papiers. Je fus trouver le fils de Mr de Parade, jeune homme que je savais à Carlisle occupé à apprendre l'anglais et qui par la conviction où j'étais qu'il me mènerait aux endroits d'où je pourrais voir avec le plus d'avantages la ville et ses environs. Je le trouvai et après nous être promenés nous fûmes nous baigner dans le Creek qui coule à 1 mile de la ville et sur les bords duquel il est bien fâcheux que Carlisle ne soit pas située. A mon retour je vis que mon introducteur n'avait pas été oisif et Mr Wats, avocat de l'endroit, vint s'emparer de moi, me présentant à toutes les personnes alors présentes. Et depuis cet instant, je dois dire que je n'ai eu qu'à me louer infiniment de la politesse de tous les individus qui étaient présents, parmi lesquels étaient Mr Boiers, d'York, le colonel Hartley, membre du Congrès d'York aussi, et Mr Smith de Lancaster. Tous m'invitèrent, quand je quitterais Carlisle, à m'arrêter quelques instants dans les endroits où ils résidaient. Ce que j'ai fait, et je ne puis qu'être infiniment reconnaissant de toutes les marques d'honnêteté dont ils m'ont comblé. Carlisle est situé au milieu d'un bassin formé par deux chaînes de petites montagnes distantes l'une de l'autre d'environ 10 à 12 miles. Le pays enfermé dans cette enceinte est assez bien cultivé et est productif. La ville peut contenir 1500 habitants. Il y a une Court house, deux églises luthériennes, un collège, Dr Nesbit, et une très bonne auberge tenue par Mr Foster; il y en a plusieurs autres, mais c'est celle où le beau monde va et on est réellement très bien. Carlisle



Appartient au Comte Paul de Leusse.

"VUE DU PONT ET DE LA VILLE D'YORK"

n'est pas située pour être une ville de commerce; c'est cependant le marché où s'apportent les farines des environs, qui sont de là transportées en wagons à Philad. L'esprit public dans cette partie est entièrement en faveur du Gouvernement. Il n'en est pas de même dans le Comté de Northumberland, où le parti démocratique a encore la majorité.

Après avoir passé 3 jours à Carlisle, où la Cour de justice qui se tenait avait attiré beaucoup de monde, je partis *le vendredi 10* au matin pour aller déjeuner avec Mr Kittera, membre du Congrès et propriétaire de forges considérables à 7 miles de Carlisle, qui sont situées sur la route de Baltimore dans une gorge que forment les montagnes qui bornent au sud la plaine dans laquelle se trouve Carlisle. Après avoir passé deux heures avec lui, je me mis en route pour me rendre à York. La chaleur était excessive. Après avoir, pendant 5 miles, traversé un pays coupé, montueux et peu cultivé, je me trouvai dans un plus fertile et où les habitations se succédaient avec rapidité. A 10 miles je m'arrêtai chez un Mr Smith, farmer qui tient une espèce de taverne et où je dînai. J'y restai jusqu'à 5 heures pour donner le temps de se dissiper à un orage qui menaçait. Enfin, ne pouvant plus différer, je partis et à 8 h. du soir j'arrivai à York. En approchant de cette petite ville, le pays est de plus découvert et cultivé.

J'ai oublié de parler d'une grotte qui est sur le bord du Creek qu'on trouve à un mile de Carlisle et qui mérite la peine d'être vue. Elle a, dit-on, un mile de profondeur. Je n'ai pas été si loin, mais après avoir marché peut-être 100 yards dans l'intérieur, sous une voûte naturelle d'environ 5 pieds de hauteur, vous trouvez une salle qui a environ le double de hauteur, appelée la Salle de Conseil. Puis, à quelque distance plus loin encore, vous en trouvez une seconde "la salle à manger," où il y a une table ronde au milieu et autour des bancs creusés dans le roc. Les habitants les plus vieux n'ont aucune connaissance que les européens aient jamais habité ou travaillé à cette grotte. Il est probable qu'elle servit de retraite aux Indiens, et qu'elle a été formée par la

nature pour donner issue à plusieurs sources qui s'y trouvent encore, mais qui maintenant ont un écoulement souterrain, dont l'issue est au bord du Creek, à 20 pas de l'entrée de la grotte. Après être ainsi retourné pour un moment à Carlisle, je revins à York, où à mon arrivée je fus accueilli par le Col. Hartley qui était à la taverne où je descendis, occupé à régler les intérêts politiques du monde et à vider quelques carafes de Madère, ce à quoi l'aidaient différentes personnes de l'endroit et Mr Coleman, beau-père de Mr C. Hall, de Sunbury, propriétaire de plusieurs forges en Pensylvanie, entre autres d'une à 14 miles de Lancaster, où il m'engagea à m'arrêter en retournant à Phila. La ville d'York contient environ 4,000 habitants. Elle a environ 1 mile de long et est divisée par un Creek, sur lequel est un pont de bois représenté dans le croquis ci-dessus. Etant sur le passage de tout ce qui va de Philad. sur les derrières de la Pensylvanie et au Kentucky et sur l'Ohio, cette ville doit se soutenir, même s'augmenter en proportion de l'accroissement de la population dans ces pays. York est dans une vallée qui a environ 50 miles de long sur 2 ou 3 de large. C'est une des parties les plus riches et les mieux cultivées de la Pensylvanie. Une grande partie des habitants de cette région sont Allemands d'origine. Après avoir passé la journée *du 11* avec Mr Hartley et Boyers, que je quittai à 9 heures du soir, après avoir bu la santé de tous nos amis de manière à déranger un peu les nôtres, je fus me reposer à mon auberge, chez le Sieur Costler et *le 12*, à 6 heures du matin, je partis par le plus beau temps du monde et, suivant un fort bon chemin qui traverse un pays bien cultivé et où le sol est très riche, j'arrivai à 8 heures à Wrights ferry. La rivière étant très basse, je ne fus qu'à 9 heures sur l'autre rive de la Susquehanna, qui a un bon mile de large. Au-dessus de l'endroit où on passe son lit est plein de rochers qui, dans cette saison, interceptent entièrement la navigation. Au printemps et en automne l'eau les couvre, du moins une grande partie, et les bateaux en profitent pour porter les farines au Hâvre de Grâce où elles sont embarquées dans des bateaux qui les portent à Baltimore. L'auberge du ferry, qui est sur la



Appartient au Comte Paul de Leusse.

"PASSAGE D'YORK SUR LA SUSQUEHANNA"

Probablement Wright's Ferry

rive gauche de la Susquehanna, est fort belle et très bonne si j'en juge par le déjeuner qu'on m'y a donné, et à bon marché, car pour mon cheval et moi, je n'ai payé que 2 d. 9 p. et il me parut aussi satisfait que moi de son déjeuner.

Après avoir pris la vue du rocher perpendiculaire qui est à 2 miles au-dessus de l'endroit où on passe le ferry, je me remis en route et, à midi, j'arrivai à Lancaster par le côté qui lui est le plus favorable, car ayant cherché le lendemain un lieu d'où en prendre la vue, je fus obligé de revenir à peu de distance du chemin par où j'étais arrivé.¹⁴ Je descendis au Cygne qui est, à ce qu'il m'a paru, l'auberge où, le verre à la main, les gros bonnets de l'endroit et des environs viennent régler le sort des empires et celui des candidates pour tous les emplois publics. J'y trouvai différentes personnes de Philad. et de Baltimore qui, effrayées de la fièvre jaune, étaient venues à Lancaster respirer un air plus pur. Après dîner, je fus voir Mr C. Smith avec qui j'avais fait connaissance à Carlisle et je pris le thé avec Madame. Elle alliait de l'amabilité à une jolie figure qui n'est point encore altérée, chose rare en Amérique, par trois enfants. Pendant les 3 jours que j'ai passés à Lancaster, j'ai eu infiniment à me louer des honnêtetés que j'ai reçues de cette famille. M. Coleman, riche propriétaire de forges en Pensylvanie étant venu pour la cour qui se tenait, je lui remis une lettre du Col. Hartley et le mercredi je l'accompagnai à 14 miles de Lancaster, à une de ses fonderies de fer où il fait sa résidence. M. Coleman est une preuve de ce que l'industrie et le bonheur peuvent faire; il y a 30 ans il n'avait rien ou fort peu de chose; par son travail et par une suite d'heureuses opérations, car il m'a dit n'avoir encore éprouvé aucun malheur, il est parvenu à être un des plus riches propriétaires de Pensylvanie. Il a 3 fonderies et 3 forges, qui emploient près de 500 personnes et 150 chevaux. Ses fonderies coulent, l'une portant l'autre, 12 tonneaux de fer en gueuses par jour, ce qui fait 4,350 Tx par an. à 10 p. le Tx fait 113880 d mais une moitié passe par ses forges où elle acquiert une valeur triple. Ainsi si à 56940 valeur de la moitié du fer fondu en gueuses et vendu

ainsi, s'ajoute 219000 pour le prix du fer après qu'il a passé par les forges, j'aurai un total de 275940 d. pour le produit net, dont déduisant les 2/3 pour les frais de tous genres, il reste un revenu de 91,980 d. M. Coleman ne s'est pas borné à être utile à son pays adoptif car il est né en Irlande, en établissant des travaux qui font subsister plus de 500 personnes, en bon citoyen il a travaillé fructueusement à la population et 11 enfants vivants qu'il a sont une preuve qu'il n'a été oisif ni jour ni nuit. Après avoir passé avec lui, Mme C. et Miss — la journée de mercredi, étant, par plus d'une raison, pressé de retourner à Philadelphie je partis le jeudi à 6 h. du matin pour me rendre à Downing — 37 miles distant, et où je devais rejoindre la grande route. La pluie qu'il avait fait pendant les 2 jours précédents avait abîmé les chemins qui étaient comme au printemps après la fonte des neiges. Je n'en ai pas moins rencontré plusieurs "waggoons" qui, pour ne pas payer les barrières sur le "turnpike road" prennent ce chemin de traverse où ils crèvent leurs chevaux et sont un jour de plus en route. A 6 h. 1/2, après avoir été obligé de m'arrêter plusieurs fois sous les arbres, pour me mettre à l'abri de la pluie, je suis arrivé à Downing où j'ai passé une assez bonne nuit, ayant eu soin de mettre mon lit par terre, le plus loin possible du bois de lit. A 6 h. du matin *le 17*, je suis partie en compagnie, avec un américain gentleman et sa mère, à cheval que j'ai accompagnés jusqu'à 8 miles de Philadelphie. Là ils m'ont quitté pour se rendre à Germantown et j'ai attendu au Buk l'arrivée d'une voiture à laquelle j'avais confié mon portemanteau et qui n'est arrivée que longtemps après moi. Il m'a paru qu'en général le pays depuis Lancaster, surtout depuis Downing, était moins bien cultivé qu'aux environs de Lancaster et York et que les habitants s'adonnaient davantage "to the grazing farms."

Le grand chemin de Lancaster à Philad. est mal entretenu dans beaucoup d'endroits, il n'y a pas de fossés latéraux et on souffre en outre des buissons dans le grand chemin, ce qui entretient l'humidité. Après avoir mangé un morceau à l'auberge du Buk et laissé reposer

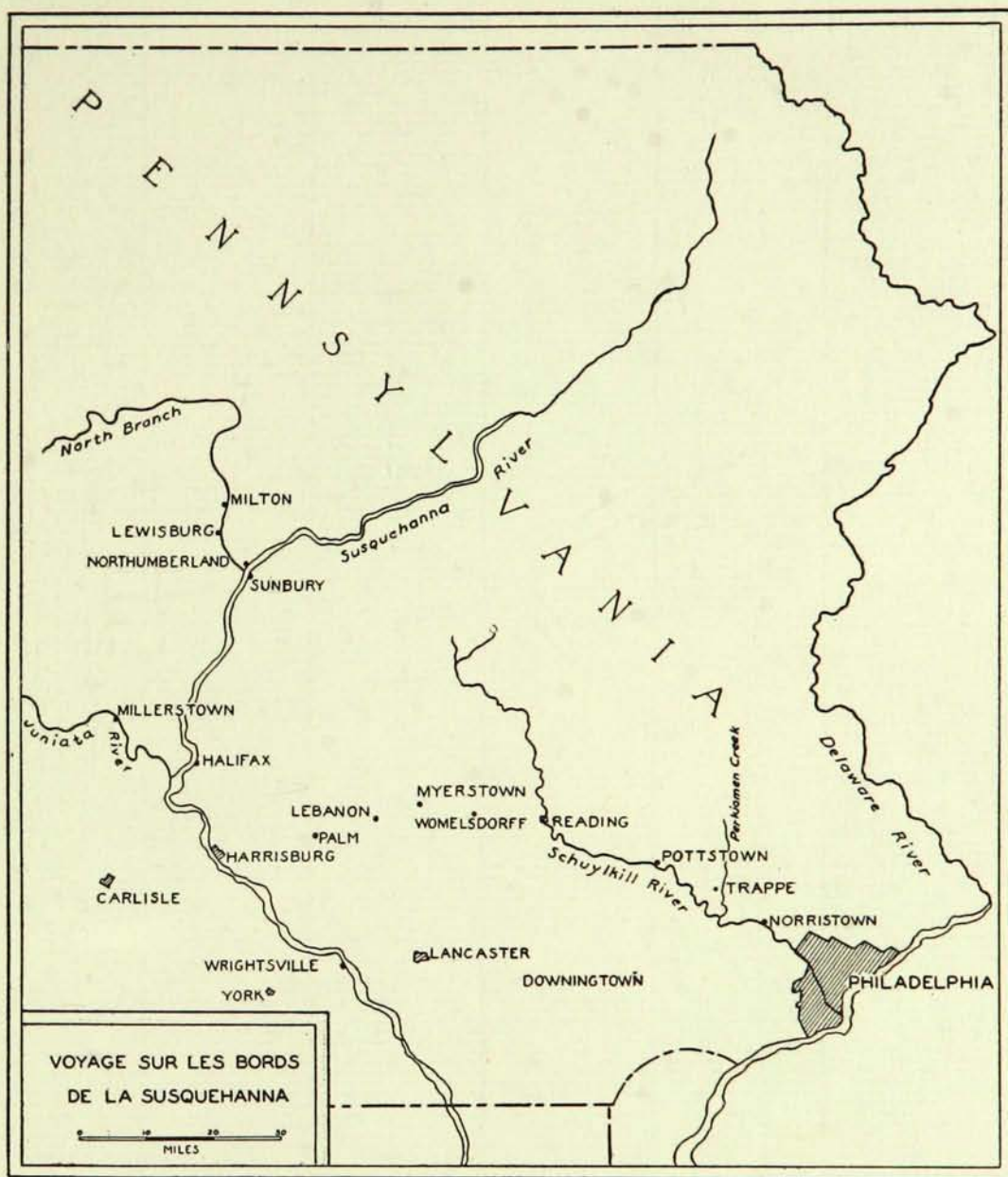


"LANCASTRE"

mon cheval, la voiture qui avait "my saddle bag" étant arrivée, je me suis remis en route et à 4 h. je suis arrivé "near the banks of the Skuilkill."

FRAIS DE VOYAGE FIGURANT DANS LE TEXTE.

<i>Dépense</i>	<i>D</i>
Le 17 à 8 mile — déjeuner	1/2
aux nègres à la Trape	1
Diner à Potsgrove et rafraîchi en route . . .	1
Séjour à Reading	2 1/2
Dîner à Womelsdorf	1/2
Coucher à Lebanon	3/4
Déjeuner à Palm	1/4
Dépense à Harrisburg	6
M. Alester	1/4
Halifax et ferry	1
Dibbers et Wites	1
Sunbury et Millers	16
Road to Carlisle	1
Dépense à Carlisle	8
York et route	3
Lancaster et ferry	8
Coleman et road to Philad.	2
Dépense totale	52-3/4
Un mois juste 53 dollars.	



II

VOYAGE AU NIAGARA ET AU CANADA

Forcé pour affaires de rester 20 jours à Philadelphie, j'y ai été témoin du spectacle le plus affligeant. Depuis le mois de Juillet, la fièvre jaune avait fait des ravages, mais les chaleurs excessives du mois d'Août avaient encore enflammé l'air davantage. Les progrès de la maladie ont été effrayants et quoique les 3/4 des habitants eussent fui de la ville, le nombre journalier des morts était de 35 à 50, et a été depuis jusqu'à 90. Rien de plus triste que l'aspect de la ville: des quartiers entiers déserts, les rues les plus fréquentées offrant à peine quelques personnes courant, le nez dans leur mouchoir de peur de respirer un air empesté, et le tombereau qui porte les morts étant la seule voiture dont le bruit se fit entendre. Voilà ce que j'avais déjà vu l'année dernière et dont j'ai été témoin jusqu'au 8 Septembre cette année. Ayant enfin terminé les affaires qui me retenaient à Philad. *le 8 Septembre* j'en suis parti et me suis rendu à Burlington, jolie petite ville sur les bords de la Delaware à 20 miles de Philad.¹⁵ Elle est située sur un terrain très plat au-dessous d'un Creek qui se jette dans la Delaware et en face de Bristol qui fait un point de vue agréable. L'endroit dont on en jouit le mieux est de dessus le Greenbank, qui est la promenade de la ville et qu'avec un peu de soin et de dépense on pourrait rendre encore plus agréable. La proximité de Philad. où on peut se rendre tous les jours dans le boat (sloop assez commode), pour un quart de gourde, n'est pas un des moindres agréments de Burlington. C'est une des raisons qui a décidé plusieurs familles françaises à s'y fixer.

De Burlington, je me suis rendu à Trenton par la Pensylvanie, traversant la rivière à 2 miles au-dessus de Burlington et la repassant encore à Trenton. Par ce chemin, il n'y a que 10 miles, au lieu qu'en suivant la rive du Jersey, il y en a 17, la rivière faisant un coude qu'on

est obligé de suivre; de plus le chemin est sablonneux et fatigant. Par le Jersey, vous passez à Bordenton, joli village sur le bord de la Delaware et qui serait une ville dans les parties moins peuplées du pays.

Trenton, à ce nom tout américain se rappelle le [25 décembre 1777] et la marche rapide du Général Washington, qui vint au cœur de l'hiver, sur la glace, surprendre un corps d'Anglais qui y était, en détruisit une partie et fit l'autre prisonnière.¹⁶ Cette ville, une des plus considérables du Jersey et le siège du gouvernement de cet état, est située sur la Delaware à 30 miles au N. E. de Philad. Sa position est agréable et très saine. Tous les bureaux des différents départements y ont été transportés au moment où la maladie a commencé en ville. Beaucoup d'habitants de Philadelphie s'y sont aussi réfugiés, ce qui rend cette petite ville très vivante dans ce moment-ci. Elle doit son accroissement à deux causes. La première à ce qu'elle est située immédiatement au-dessus des rapides qui obstruent pendant un demi mile le cours de la Delaware et obligent de décharger à Trenton les farines qui viennent dans des bateaux des pays plus reculés qu'arrose la rivière. La seconde est d'être sur la route de New York à Philadelphie. Tous les jours 6 stages passent à différentes heures, allant d'une de ces villes à l'autre. L'air y est très pur, l'eau en général bonne, le sol, comme dans tout le Jersey, y est léger et sablonneux. Cependant on y récolte de très beau Mahys, du seigle, du blé noir, et tous les légumes y sont très bons. Avec un peu de soin, on y a de très bonnes prairies, soit naturelles, soit artificielles. Plusieurs familles françaises sont établies à Trenton ou dans les environs et y ont acquis des propriétés. A un mile au-dessous de Trenton est Lamberton, village qui n'a rien de remarquable que d'être le lieu où sont obligés de s'arrêter tous les bateaux à voile venant de Philad. Il y a différents magasins on vient d'y bâtir une prison pour l'état de Jersey. La peine de mort étant abolie, on va y renfermer tous les criminels; ils seront suffisamment bien logés, vêtus et nourris et on les fait travailler. Le produit de leur ouvrage passe à l'entretien de la maison. *Le 17 septembre*, voulant profiter du reste de la belle saison

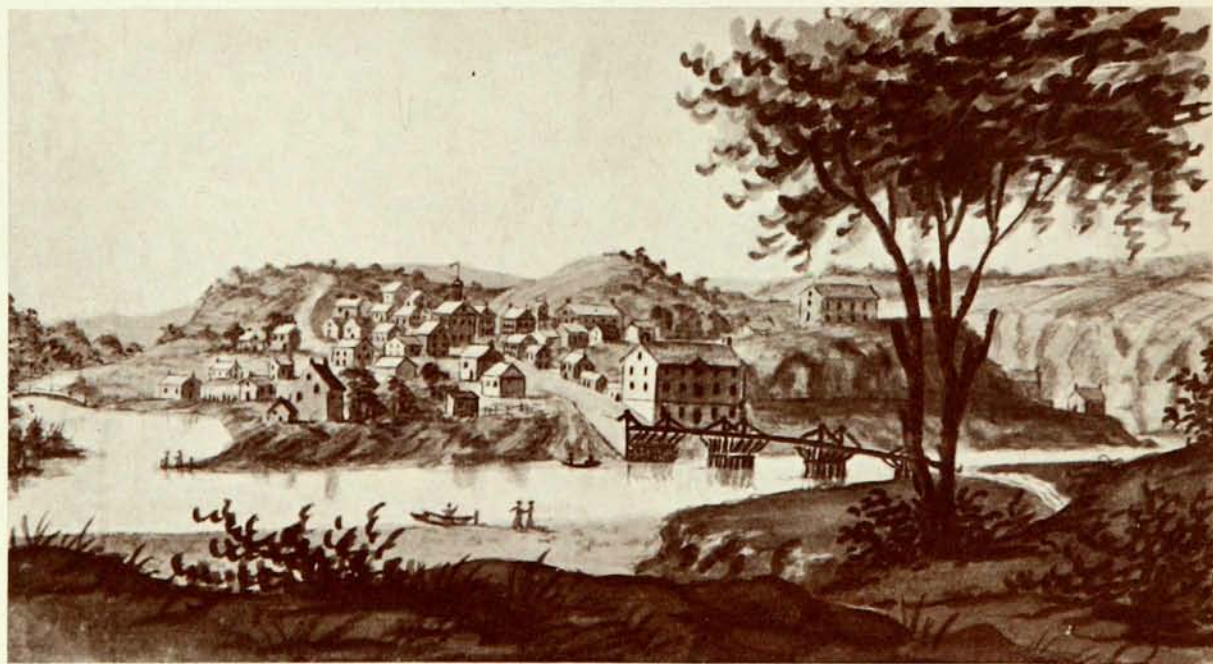
1776

pour voir quelque partie du continent qui peut m'offrir quelque objet de curiosité et d'instruction, ayant reçu de Mr Pickering, secrétaire au département des affaires étrangères un passeport et plusieurs lettres de recommandation, je suis parti pour Niagara et j'ai dirigé ma route par Azilum et le Genessee, ayant le projet de revenir par Osvégo, Albany et New York, ce qui fait un voyage d'environ 1,000 à 1,100 miles. Je suis parti à 8 h. 1/2 du matin et suis venu dîner à Ringow's Tavern à 18 miles de Trenton. Je comptais passer par Easton, mais on m'a assuré que ça m'allongerait de 15 miles, et y ayant été l'année dernière, j'ai préféré prendre le côté du Jersey.

Ayant su que la revue de la cavalerie du Jersey, the Light Dragoons, avait lieu ce jour-là à Flemming Town, quoi que cela m'allongea d'environ 3 miles, j'ai pris cette route au lieu d'aller directement à Pottstown par Quakerstown. Je suis arrivé au moment où la troupe rentrait. Elle était composée d'environ 200 chevaux. J'étais à peu près à 300 toises de la ville, sur le chemin qui monte la montagne. Le soleil qui tirait vers l'ouest éclairait les maisons et brillait sur les sabres des cavaliers, le tout ensemble faisait un très joli coup d'œil. Au reste, le chemin de Ringow à Flemming Town est beau, traverse un pays plat et bien cultivé. Flemming Town est situé dans une plaine, au pied du premier Ridge ou rang des montagnes qui forment cette chaîne qui parcourt du Nord au Sud tous les Etats-Unis, à une distance de 100 à 150 miles de la côte. Il peut y avoir 400 habitants. J'y ai vu une Eglise, la Court House et quelques maisons particulières bien bâties. Il peut y avoir de 50 à 60 maisons réunies. Après avoir monté pendant 2 miles, je me suis trouvé sur un plateau suivant la crête des montagnes. Après avoir traversé 8 miles de pays montueux, je suis arrivé à Quakers town et un mile plus loin j'ai trouvé Pottstown où j'ai passé la nuit.

L'un et l'autre de ces deux endroits sont deux villages. Pottstown appartient à M. Torneman de Trenton. On m'avait dit de prendre des informations du sieur Torman, le maître de l'auberge à Pittstown. Il m'a assuré qu'il n'y avait point d'autre chemin, ni de plus court, pour

aller au Wind Gape que par Easton, dont j'étais à 18 miles. D'après cela, le lendemain *mardi* 18, à 6 heures du matin, je suis parti et à 11 je suis arrivé sur la rive de la Delaware à Hours noir. Je me suis arrêté une demi-heure pour prendre la vue d'Easton, ensuite j'ai passé la rivière dans un bac et me suis rendu au Cygne, où j'étais descendu l'année dernière quand je fus à Bethlehem. Je comptais ne faire qu'y dîner et aller coucher chez Heller 12 miles plus loin, au pied des montagnes qui forment le grand rang des Montagnes Bleues, mais à 4 h. le temps s'est mis à la pluie et il n'a pas cessé de pleuvoir à verse jusqu'au jour. Easton est situé au confluent de la Delaware et de la High River, qui forme la branche Ouest de la Delaware, sur le penchant assez rapide d'une côte qui se termine à la rivière. Le nombre de ses habitants est d'environ 1500. On travaille maintenant à faire deux ponts, l'un sur la Delaware qui aura 3 arches et sera en bois, l'autre sur le High River qui sera aussi en bois mais d'une seule arche de 280 pieds. Ce dernier sera fini sous 2 mois. Le Comté donne à l'entrepreneur 1500 Pds. et fournit tout le fer. Les culées m'ont paru petites, le pont étroit, et je crains fort pour sa solidité. Le pont sur la Delaware ne sera pas fini de 4 ans, faute d'argent. Il y a à Easton une Court House, une Eglise et plusieurs maisons de particuliers bien bâties en pierres. Sur le bord de la Delaware, du côté du pont, est un très grand magasin fait pour recevoir les farines qui viennent par la rivière et qui sert maintenant de caserne à un parti de recruteurs. J'ai trouvé à l'auberge un anglais établi à Philadelphie qui avait fait à pied, il y a 4 ans, le voyage de Wilkesbarre. J'ai eu de lui des renseignements qui m'ont été utiles. Le soir est arrivé un gentleman de North Caroline, venant de Boston, voyageant en Sulky avec un nègre et 4 chevaux. Il m'a beaucoup vanté ses chevaux qui, selon lui, étaient les plus beaux du continent. Deux m'ont paru assez jolis, deux communs. Il avait une carte superbe des Etats-Unis qui s'est trouvée être la carte générale des Etats à petit point sur une seule feuille, et où il n'a pu même trouver plusieurs endroits que j'avais sur ma petite carte, que j'avais faite moi-



" EASTON AU CONFLUENT DE LA DELAWARE "

même. Il m'a demandé avec empressement des nouvelles de la maladie à Philadelphie, et voulant aller à Baltimore n'a jamais cru pouvoir passer plus près qu'à Lancaster. Je n'ai jamais vu personne avoir plus peur pour sa peau que cet individu. *Le mercredi* 19 il est parti pour Bethlem [Bethlehem] et moi pour le Windgape sans avoir pu faire ferrer mon cheval qui en avait très grand besoin car, à 3 miles de chez Heller il a perdu un de ses fers de devant et j'ai été obligé d'aller 5 miles plus loin avant de pouvoir trouver un maréchal. Ce qui m'a procuré le plaisir de traverser le Windgape, qui est une montagne longue et roide, à pied par un chemin de pierre roulante et en plain midi; après avoir fait ferrer mon cheval des 4 pieds, j'ai continué ma route à travers un pays très montueux couvert de bois, la plupart de pins. Le sol m'a paru ou pierreux ou sablonneux et est fort médiocre si j'en juge par les maïs qui m'ont paru petits et clairsemés.¹⁷

De Heller, de l'autre côté du Windgape il y a 4 miles. Là le chemin se divise et on prend la gauche. Il serait bien à désirer qu'on y mit un poteau avec la direction de la route. Un mile plus loin, vous trouvez dans une vallée un beau moulin à farine tout neuf et une forge. L'une et l'autre appartiennent à M. Nicholsson, père de 9 enfants qui, si j'en juge par le meunier et le forgeron doivent former une belle famille. A 4 miles de là, on trouve une espèce de taverne tenue par un nommé Seegling, cordonnier. Trois miles plus loin est une grosse ferme et auberge en même temps, appartenant à Mr Hood. Du moulin là, le chemin est assez bon, mais de là chez Minewin 4 miles plus loin, il est dans plusieurs endroits si rempli de grosses pierres qu'il est impossible d'aller autrement qu'au pas. A 6 h. 1/2 je suis arrivé chez Minewin, où j'ai couché et auparavant soupé avec de la soupe au lait de ma façon, des œufs frais, de très bon beurre et de l'aloë salée, et très salée. Si j'avais bien soupé, j'ai en revanche bien mal dormi grâce aux puces et punaises qui se sont réunies pour me tourmenter. Aussi étais-je le premier levé et aussitôt que mon cheval a eu déjeuné je suis parti. [20 septembre] J'ai fait 8 miles sans trouver une seule maison, à travers

des bois des bruyères et un pays montueux et pierreux. J'ai pu là me convaincre de l'observation que m'avait faite un américain, c'est qu'environ tous les 30 ans les bois changent de face et que là où vous ne voyez que de grands pins, le jeune bois qui pousse dessous est composé de chênes, hêtres, etc. et peu ou point de pins. Je laisse à Messieurs les Naturalistes à expliquer cette énigme, tout ce que je puis dire est que le fait existe.¹⁸ A 8 miles de chez Minewin j'ai trouvé une house neuve, habitée par un Mr Berry, mulâtre marié à une blanche. Je me suis arrêté seulement 10 minutes pour laisser souffler mon cheval, pendant ce temps 2 voyageurs ont passé, à cheval, allant à Easton. Ils m'ont assuré que j'allais trouver dans le Swamp de très mauvais chemins et ils ne m'ont pas trompé. A peine un cheval trouve-t'il à placer son pied entre de grosses pierres mouvantes. Dans d'autres endroits, la boue rend la route désagréable. Il serait à souhaiter que partout il y eut un chemin fait en log, comme on l'a fait en quelques places. Ce qu'on appelle Swamp tient à peu près 7 miles en largeur. Le terrain y est noir et enrichi depuis la création des dépouilles des arbres qui croissent dessus. Ceux de 3 pieds de diamètre et de 100 pieds d'élévation y sont très communs. Il y a des collines assez élevées, 3 ou 4 ruisseaux assez considérables dans le nombre desquels sont les deux branches de la Highriver. Lorsque la population s'étendra jusque là, je crois que ce Swamp offrira à la culture des terres très productives mais très difficiles à défricher. La terre est jonchée d'arbres énormes et couverte d'autres aussi grands dont, quand ils sont abattus, on ne sait comment se débarrasser. Le feu même ne les consume qu'avec peine. J'ai vu chez Soc, 3 miles dans le Swamp et la meilleure maison entre Heller et Wilkesbarre, Mr Tailor, d'Easton, propriétaire de 9 à 10,000 acres de terre dans le Swamp, occupé à tâcher avec de la poudre de faire éclater un tronçon d'environ 25 pieds et de 3 de diamètre. La mine n'a fait que le faire éclater en longueur, en deux pièces. Après avoir bien déjeuné chez Soc, où je suis resté 1 h. 1/2, je me suis remis en route. C'est de chez lui chez Seigling père, sur la 2ème branche de la High River qu'est

le plus mauvais chemin. Il l'est réellement et pendant 4 miles. Je ne me suis arrêté qu'à 5 miles plus loin, chez Barne, où j'ai donné l'avoine à mon cheval et resté une demi-heure. Le chemin est moins mauvais quoique très pierreux, coupé dans les bois. De là à la taverne des 7 miles il est plus découvert, traversant des terrains jadis brûlés par les sauvages pour faciliter leur chasse. De la taverne des 7 miles, qui m'a paru un fort mauvais gîte, je me suis rendu à Wilkesbarre. Cette partie du chemin est extrêmement fatigante, ayant à monter et à descendre plusieurs très hautes et longues montagnes. Du sommet de la première, en partant de cette taverne, il y a une vue extrêmement étendue, tant en arrière vers Easton ou pour mieux dire de Windgape, qu'en avant où on voit une triple chaîne de montagnes dont la plus loin est à perte de vue. J'estime à 60 ou 80 miles au moins la distance entière que la vue parcourt. En descendant la montagne qui domine Wilkesbarre,¹⁹ vous voyez toute la vallée de Vioming,²⁰ la Susquehanna qui la parcourt en serpentant et la vue est agréablement surprise en sortant des bois et des terrains incultes qu'elle a parcouru pendant 50 miles de se reposer sur une plaine qui, surtout du sommet de la montagne, paraît parfaitement cultivée. Mon anglais d'Easton m'avait fait un monstre du chemin. Il est très raboteux et fatigant, surtout pour les chevaux, mais il est très aisé à suivre car, excepté au Windgape, il ne s'en offre aucun qui puisse vous égarer, et excepté de chez Minwin chez Berry, 7 miles de chez Barne à la taverne des 7 miles et de là à Wilkesbarre, où excepté ces trois maisons vous n'en trouvez aucune autre, dans tout le reste du chemin vous en rencontrez tous les 2 ou 3 miles et quelquefois plus souvent. Je n'ai aperçu aucun animal vivant que quelques perdrix et faisans.

Vendredi 21. je suis resté à Wilkesbarre jusqu'à midi, tant pour laisser reposer mon cheval que pour avoir le temps d'écrire quelques lettres et de donner à une assez jolie girl celui de repasser quelque linge que j'avais donné à blanchir. Mon bagage étant très exigü, j'étais dans la nécessité de faire laver partout où j'en avais l'occasion. J'ai vu avec

un chagrin sensible un commencement d'écroulement sur le garrot de mon cheval, dû aux descentes fréquentes et à la grande chaleur qu'il avait eue la veille. J'ai traversé la rivière en face de Wilkesbarre et suivant la rivière par un beau chemin très plat, bordé de distance en distance de maisons, ou traversant des bois de pins clairsemés, je suis arrivé après 10 miles chez Howen, auprès d'un pont jeté sur un ruisseau qui, à 200 toises de là, se jette dans la Susquehanna. Il a une très bonne maison toute neuve qui n'est même pas entièrement finie. Il paraît avoir une grosse ferme et être riche. Je comptais n'aller qu'à 6 miles plus loin, chez Stevens Harding. Il m'a conseillé d'aller chez un nommé Patrik, 7 miles par delà, afin que la journée du lendemain ne fut pas trop forte. Arrivé chez Stevens Harding je trouvai qu'il était trop de bonne heure pour m'y arrêter, d'autant que l'apparence du gîte n'avait rien de séduisant, et trop tard pour aller chez Patrik, ayant à traverser des bois par un sentier que je courais risque de perdre lorsque la nuit viendrait. D'après cela, je me déterminai à changer ma route et à aller coucher au Ferry de Killer, 4 miles de chez Stevens. J'y arrivai à la nuit; on m'y donna du poisson et du beurre et grâce à du thé et à du sucre que j'avais eu la précaution d'acheter à Easton, je fis un assez bon souper, et en dépit de quelques puces, je dormis très bien. Le lendemain à 6 h. je traversai la rivière et, suivant son cours, j'arrivai 4 miles plus loin aux Narrows; sentier étroit pris sur le côté de la montagne et à pic sur la rivière. A 9 miles de Killer, je traversai un creek assez fort et trouvai de l'autre bord la maison du nommé Walkhard, mauvais bouchon où je mangeai un morceau et m'arrêtai une heure. Pendant que j'y étais, il y arriva une femme qui venait de Niagara à pied et avait avec elle une petite fille de 8 ans qui avait fait la route de même. De Buffaloe creek à la Genessee river elle avait couché deux nuits dans les bois. Après avoir passé par Blakewalnut bottom qui est une plaine, ou flat, d'environ 3 ou 4 miles le long de la rivière, j'arrivai à 5 h. 1/2 chez Skinner, mauvaise baraque où je n'eus nulle envie de m'arrêter et quoi qu'il commença à être tard je me. ²¹

..... L'endroit qu'on nomme maintenant Azilum, ou French Town, s'appelait originairement Standing Stone, d'une pierre qui est dans la rivière, et étant probablement tombée du haut de la montagne s'est plantée dans le lit du fleuve et s'y tient debout.²² Elle est environ de 15 à 20 pieds au-dessus du niveau de l'eau. Les Indiens, il y a 15 ans, avaient quelques huttes sur une petite plaine semicirculaire d'un mile 1/2 de long, sur moins d'un mile de large; depuis qu'ils se sont reculés plus près des lacs, quelques pauvres américains les avaient remplacés. M. Talon, en 93, cherchant un lieu où former un établissement, une colonie peuplée de Français comme lui fuyant la France et Robespierre qui y régnait alors, ne croyant sans doute jamais pouvoir se mettre assez loin des humains, que ce qu'il avait vu en France lui avait fait prendre en horreur, ou voulant cacher loin de tout le monde la honte et le remord du rôle qu'il y avait joué dans le commencement de la révolution, après avoir longtemps remonté le Susquehanna s'arrêta à Wiaburing, vit le lieu où est maintenant Azilum et se détermina à y fixer le chef lieu de l'établissement qu'il projetait. Dire ce qui l'a séduit dans ce local est impossible, peu de positions plus vilaines, point de bonnes terres à proximité de sa ville, tout autour des montagnes arides et très élevées le séparant du reste du monde, point de creek où l'on put établir des moulins. Tout aurait, à ce qu'il semble, dû le déterminer à chercher un autre lieu pour poser les fondements de l'azile où il voulait attirer les Français expatriés. Sa mauvaise étoile et celle de ceux qui l'ont suivi lui fit préférer la très petite plaine de Standing Stone à la belle situation de Northumberland qu'il pouvait alors avoir pour une somme modique. Le fait, je crois, est que Morris et Nicholsson avaient, à 15 miles d'Azilum, une quantité de terres considérable; qu'ils désiraient, pour leur donner une valeur, déterminer M. Talon à fixer son établissement dans leur voisinage. Ils lui offrirent ces terres à des conditions avantageuses, de part et d'autre, cela devint un objet de spéculation. M. Talon, venu avec 5 à 6 milles Louis en dépensa une grande partie à faire construire une

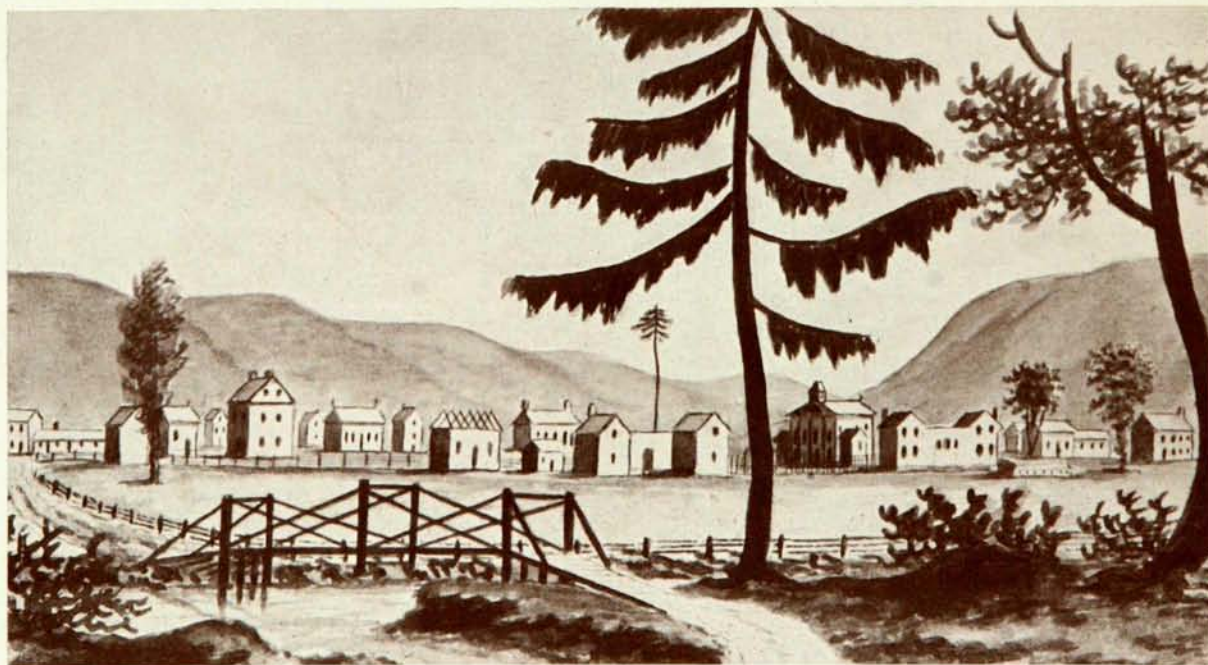
douzaine de Log houses et défricher quelques centaines d'acres de terre dans l'emplacement que devait occuper sa ville. Il fit percer des rues dans les bois, eut l'idée d'enclorre de fence la montagne qui est derrière Azilum et de faire de l'enceinte qui eut été ainsi enfermée entre cette fence et la rivière un parc au centre duquel, sur une esplanade qu'il avait fait faire et d'où il découvrait la ville, la plaine adjacente et le cours de la rivière pendant 2 ou 3 miles, il aurait bâti sa maison où il comptait que Mme Talon, qui était à Paris, viendrait le trouver. Mais elle n'en a jamais eu l'idée. Il croyait aussi recevoir beaucoup d'argent de France. Ayant été trompé dans son espoir et ayant mangé une grande partie de celui qu'il avait, il a été obligé de vendre à Morris les terres qu'il avait achetées. Morris lui-même a été ensuite forcé d'abandonner ses droits à ses créanciers. De tout cela est née la Compagnie et les actions d'Azilum qui se vendent moitié de leur valeur primitive. L'argent que M. Talon avait jeté dans les commencements a, pendant un ou deux ans, vivifié son établissement. Trois stores se sont levés et d'abord réussi. Maintenant l'argent a disparu et ils font à peine de quoi vivre. La plupart des personnes honnêtes que M. Talon ou différentes circonstances y avaient attiré se sont en allées. Celles qui y sont encore en gémissent et n'attendent que l'instant de pouvoir en sortir. Avant 2 ans, je crois qu'Azilum ne sera plus habité que par quelques ouvriers que Mr Talon y avait attirés, par ses valets et ceux de quelques autres Français qui composent la canaille la plus désagréable qu'aucun Français honnête puisse rencontrer. M. Noailles et M. et Mme Buzais et sa fille, M. et Mme de Blacon, et son frère M. de Maulde, Mr et Mme La Roux, Mr de Becdelièvre et le Chevalier de la Roue qui tiennent ensemble un store et chez qui j'ai logé composent, maintenant, tout ce qui reste de Français à Azilum.²³ Le reste sont des valets ou des ouvriers. J'y suis resté 6 jours que j'ai passés d'une manière très agréable, grâce à la jolie voix de Mlle Marin, au talent de Mme Noailles sur le piano et à celui de Mr Angot qui était alors à Azilum chez Mr Noailles qui, tous les soirs, formaient un petit concert très

agréable. Mr et Mme de Blacon et les autres habitants d'Azilum ont bien voulu me recevoir avec la plus grande hospitalité et Mr de Blacon, qui a été deux fois au gouffre, m'a donné des renseignements sur ce pays qui me seront d'une grande utilité dans mon voyage. Il peut y avoir maintenant à Azilum 15 à 20 maisons, une centaine d'habitants, 3 stores et 300 acres de bonne terre en culture.

Le 29, je suis parti avec M. de B[lacons] qui m'a accompagné jusqu'à 17 miles. Nous avons passé par le Creek de Tawantee où il a établi un "store," tenu par M. Brevost,²⁴ ancien secrétaire de la Sté Philanthropique de Paris, qui a avec lui sa femme et sa sœur. Elles m'ont paru fort honnêtes. Nous y avons dîné à 4 h. 1/4. Nous nous sommes arrêtés chez le Sr Gore, qui tient une taverne. Sa maison est située à l'entrée d'une vallée qui a environ 5 miles de long sur 1 de large. Elle est bien cultivée et paraît fertile. Nous avons passé après dîner à gué sur la rive gauche de la Susquehanna. Après avoir fait manger l'avoine à mon cheval, nous avons continué à suivre la route de Tioga qui traverse la vallée. A 2 miles de chez Gore, M. de B. m'a quitté. J'ai traversé à gué la branche est de la Susquehanna, à un mile de Tioga où, à 6 h. 1/2 je suis arrivé et été très aise de trouver un bon feu chez Matternson, car le temps était très froid, le vent étant nord. Couché dans une fort petite chambre dont la fenêtre n'avait pas de vitres j'ai été à même de m'apercevoir que la nuit était très froide; il a gelé assez fort.

Tioga est situé à 1 mile 1/2 au-dessus de l'endroit où la rivière qu'on nomme Tioga se jette dans la branche N. E. de la Susquehanna, dans un terrain plat, mais à ce qu'il m'a paru peu fertile, d'environ 5 miles de long sur une largeur qui varie depuis un mile jusqu'à 4. Il peut y avoir à Tioga environ 30 maisons qui ne sont pas contigües.²⁵ A 7 h. du matin, par un froid assez vif que ne diminuait pas un brouillard très épais, je suis parti et jusqu'à près de 9 h. je n'ai pas vu le soleil. A 5 miles de Tioga on m'avait dit que je devais passer la rivière, ce que j'ai fait, mais après avoir fait un mile 1/2 sur l'autre rive par un fort

mauvais sentier, j'ai été obligé de retraverser à 3 miles au-dessous de Warren, où je comptais déjeuner. J'ai fait manger l'avoine à mon cheval, mais quant à moi je n'ai pas pu même obtenir un morceau de pain. Mme Warren était à courir après ses vaches et Mr n'a jamais voulu me rien donner que Mme n'y fut.²⁶ Voyant que c'était un parti pris, aussitôt que mon cheval eut fini son avoine je suis parti, et à une heure, après avoir passé et repassé deux fois la rivière, je suis arrivé mourant de faim à Newton.²⁷ La route en sortant de Tioga pendant 5 miles traverse des bois de pins, mais depuis Warren jusqu'à Newton elle suit une plaine très bien cultivée. Newton est sur le bord nord de la Tioga et est environnée d'une plaine assez étendue. Les terres m'a-t-on dit sont bonnes. J'aurais infiniment préféré cette position à celle d'Azilum pour y former un établissement. Le pays qu'on traverse de Newton en suivant la rive gauche de la Tioga paraît mauvais, il est pierreux et couvert dans beaucoup d'endroits de pins. L'espace compris entre la montagne, qui n'est jamais distante dans cette vallée de plus d'un ou deux miles, et la rivière, est divisé en deux. Le long de la rivière il y a, quelquefois des deux côtés, souvent d'un seul, un espace rarement de plus d'un mile de large de bonne terre propre à faire d'excellentes prairies, ensuite le terrain s'élève tout à coup d'environ 20 ou 30 pieds et va, en montant très peu, jusqu'au pied de la montagne. Cette plaine, ou flat, en général est mauvaise. Il semblerait que cette élévation subite du terrain a servi jadis de rive à la rivière, comme on pourrait soupçonner que les montagnes entre lesquelles les grands fleuves de ce pays coulent leur servirent de bornes à une époque encore plus reculée. A 12 miles de Newton je trouvai l'habitation du Col. Starett, le hasard faisant qu'au même instant deux gentlemen parlaient de chez lui et allaient du côté de Paintedpost.²⁸ Je ne me suis point arrêté et je les ai accompagnés, non sans avoir eu une longue discussion politique avec l'un d'eux, nommé MacKormik, qui s'est trouvé un Irishman et un bon démocrate, chaud partisan de Jefferson. Nous nous sommes au reste séparés très bons amis et il m'a accompagné un mile



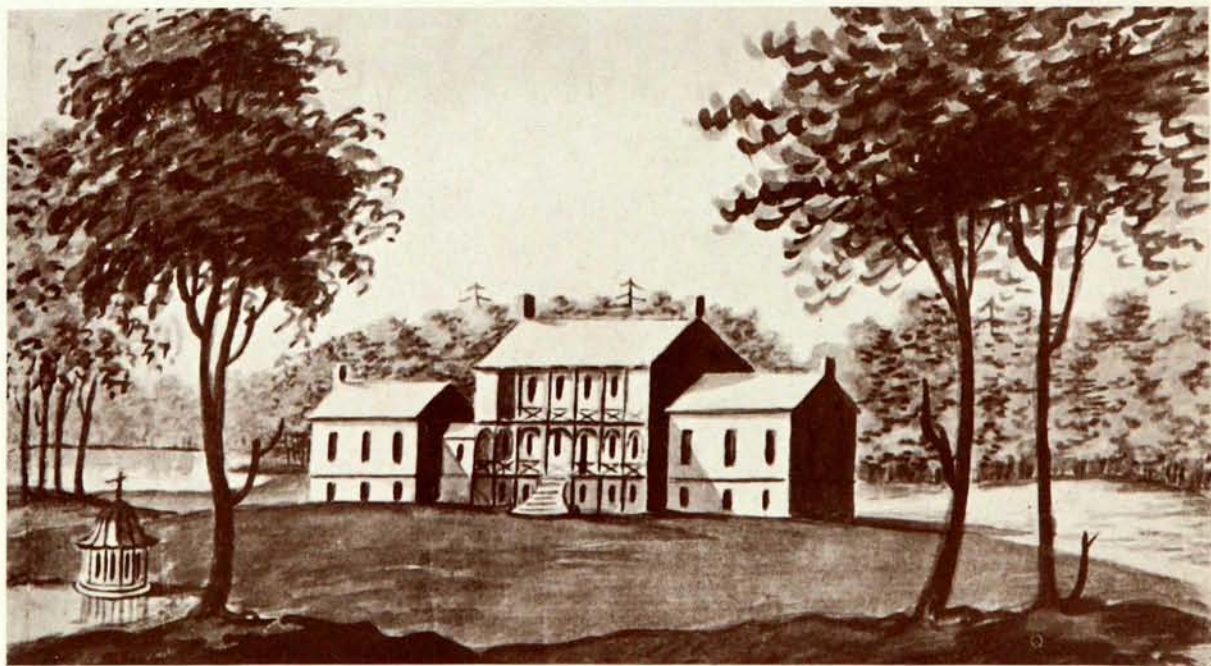
" BATH DANS LA GENESSEE. ETABLISSEMENT DU C^t WILLIAMSON "

par delà son habitation, pour me montrer le chemin. A 6 h. je suis arrivé chez le Sr Patterson, qui tient une fort bonne auberge et paraît un très bon homme, ayant beaucoup voyagé en Amérique. Sa conversation peut être intéressante. Il m'a dit, ce qui m'a fait un sensible plaisir, que depuis cet été il y avait un homme qui s'était établi sur le Creek de Tawantee ce qui, sans m'offrir un bon gîte, me mettrait à même de ne pas geler dans les bois.

Lundi 1er Octobre — Je suis arrivé à 1 h. à Bath, chef lieu des établissements du Cap^{ne} Williamson. La route pendant 5 miles, en partant de Painted Post,²⁹ suit une vallée et est plate; mais alors, après avoir passé une maison qui est sur le bord d'un Creek, on entre dans une gorge de montagne d'où on ne sort plus qu'un peu avant d'arriver à Bath, où on traverse une espèce de "swamp" couvert d'arbres. La route est assez mauvaise et très pierreuse. A 12 miles de Painted Post on trouve au pied d'une montagne et au bord d'un creek un petit village où il y a 3 ou 4 maisons et 2 auberges. J'ai fait manger l'avoine à mon cheval au Cheval Noir, où je n'ai vu de remarquable qu'une jolie fille. Je lui ai offert de l'épouser pour tout le temps que je serais dans l'endroit. Comme j'avais une barbe de 3 jours, elle n'a pas acquiescé à mes propositions. A 1 mile de Bath, j'ai vu une fort jolie maison de 7 fenêtres de façade, sans compter deux petits pavillons adjacents, qui n'est pas encore finie. Elle domine d'un côté sur une vallée étroite, mais fertile et de l'autre sur un étang ou petit lac qui peut avoir un demi-mile de diamètre. On m'a dit que c'était la maison que Mr Williamson faisait construire pour lui et sa fille. La situation de Bath n'est pas beaucoup plus belle que celle d'Azilum et à cause de quelques eaux stagnantes doit être moins saine.³⁰ On m'a cependant dit qu'il n'était mort que 2 personnes sur environ 200 depuis 2 ans. A Azilum, depuis 5, on n'a enterré que Mr de Buau— qui s'est tué et un nègre qui est mort d'une indigestion et d'une soulaison combinées. Les terres qui environnent Bath sont en général mauvaises et couvertes de sapins. Ça été une spéculation de la part du Cap^{ne} Williamson. S'il a choisi

celui-ci pour y placer une villa, c'était le seul moyen de faire valoir les plus mauvaises terres qu'il eut. Il s'est mis en possession de la petite vallée qu'on suit en arrivant de Painted Post à Bath, où sont les seules bonnes terres des environs et qu'il revend maintenant très cher. La situation de sa maison est susceptible d'être rendue très agréable par la vue du petit lac et de la vallée, mais il sera toujours masqué par les montagnes qui sont trop près de lui. J'ai appris avec peine, en arrivant à Bath, que M. Williamson était absent; après dîner j'ai fait demander à Madame si je pouvais avoir l'honneur de la voir. M'ayant indiqué l'heure du thé, je m'y suis rendu, l'ai prié d'ouvrir la lettre que j'avais du C^{el} Piking pour son mari. J'ai trouvé chez elle la jolie Mlle Betsy Bartel, dont le père est établi à 15 miles de Bath, sur les bords du lac Mud et un Clergyman écossais qui s'est chargé des frais de la conversation. En sortant Mme Williamson m'a engagé à dîner pour le lendemain; j'ai accepté, voulant me donner le temps de voir Bath et ses environs et ayant l'espoir que Mr Williamson arriverait. En rentrant à mon auberge chez Mr Metcat — the Spread Eagle — j'ai trouvé un homme arrivant de Geneva qui m'a dit avoir laissé Mr Will — partant pour la Genessee, dîner avec des Ecossais qui allaient s'y établir et qu'il retournerait à Geneva avant de venir à Bath. *Le 2 octobre*, avant déjeuner, j'ai été au port qui est sur le creek qui est une des trois branches de la Tioga; de là j'ai pris la vue de Bath. J'avais été la veille voir, 200 toises plus loin en remontant le creek, deux moulins à scier et un à farine que les eaux du creek font aller. Après déjeuner j'ai monté à cheval et été parcourir la partie de la plaine du côté de l'étang. J'en ai fait le tour par l'est et me suis rendu à la maison que Mr Williamson fait bâtir. La première vue est celle du derrière de sa maison. La seconde est prise en face.

A 100 pas de la maison, où est marquée la spring house est une source qui paraît être la principale issue du lac. Le terrain de la rivière est marécageux et je crains que Mr Williamson ne trouve pas son habitation bien saine. A 3 h. je me suis rendu chez Mme W. accompagné



"MAISON DU C^t WILLIAMSON"

d'un Mr Wilson et d'un Mr Cameron, "store keeper." Après dîner, après avoir bu les santés d'usage, j'ai proposé à ces Messieurs un tour de promenade qu'il ont accepté en attendant le thé. Nous avons rencontré deux voyageurs revenant de Niagara et qui m'ont assuré qu'on m'avait trompé en me disant qu'il y avait des Settlements de formés entre le Genessee river, Buffaloe crik ou Niagara, qu'ils avaient été par une route et étaient revenus par l'autre et qu'il n'y avait rien de tel, qu'ainsi je pouvais faire mes arrangements pour passer une ou deux nuits dans les bois. J'ai été prendre le thé et congé de Mme Williamson, mes compagnons m'ont abandonné. A 8 h. je me suis retiré pour faire mon paquet, payer ma dépense et être prêt à partir de bonne heure. Malgré tous ces préparatifs, je n'ai pu partir qu'à 7 h. passés, [3 octobre] personne n'étant levé dans la maison et voulant faire manger l'avoine à mon cheval. Je n'ai pas pu, dans les 3 stores de Bath trouver une couverture pour mettre sous ma selle, ni une aulne de mousseline pour faire une cravate. Il est vrai que j'en ai trouvé de toute brodées pour 2 dollars. Il peut y avoir 30 maisons à Bath. Mr Williamson a bâti la plupart telles que la Court House, la prison, deux maisons formant le coin de la place qui est en face de la maison qu'il occupe maintenant, qui est composée de deux maisons dont le pignon fait face à la rue et qui sont jointes par un corps de logis qui forme l'entrée, une longue salle où sont deux escaliers et deux cabinets servant d'office. Mr Williamson a acheté un tract immense de terre. Il est, à ce qu'on m'a dit, l'agent de Lord Pultney qui, ayant une fortune immense, lui a fait de grosses avances qui l'ont mis à même de pousser les différents établissements qu'il a faits tels que Bath, Geneva, à la tête du lac de ce nom, et Williamsburg sur le Genessee river. Le 3 octobre mercredi, je suis parti de Bath et traversant au bord pendant 3 miles une vallée couverte de pins, ensuite un terrain un peu montueux couvert de chênes et de noyers, je suis arrivé à une autre vallée où le sol est très riche, et où j'ai déjeuné chez un nommé Halls, à 7 miles de Bath. Un mile plus loin, au commencement du lac Crooked ou Forkid est une autre

habitation dont j'ai trouvé le propriétaire Mr ——— montant à cheval. Il est venu avec moi pendant 4 miles. Nous avons monté, en sortant de chez lui, une montagne très longue et très roide. On aurait pu l'éviter en faisant suivre au chemin le bord du lac. De cet endroit à l'autre bout du lac, dans un espace de 25 miles, je n'ai pas rencontré un seul ruisseau. Le terrain est en général gras et propre à la culture.

A 21 miles de Bath, je me suis arrêté 2 heures chez un nommé Plumel, qui tient une espèce d'auberge. Il vaut mieux, je crois, y dîner qu'y coucher. La maison consiste en une mauvaise "log house," mais comme c'est la seule maison depuis la tête du lac et jusqu'à l'autre bout 10 miles plus loin, on est trop heureux de la trouver. Je croyais aller coucher à Friends Mill; j'ai appris qu'il n'y avait point d'auberge et voulant me rapprocher de Mr Poters, chez qui je comptais aller le lendemain matin, j'ai été à Jérusalem chez le nommé Thousand. Si à lui seul il en vaut mille, sa maison n'en vaut pas une bonne. Une odeur de drogue m'a saisi en entrant, et une petite chambre basse et noire où 3 lits étaient entassés et que je devais partager avec 3 autres personnes ne me tenant nullement, j'ai prié mon hôte de me donner une couverture dans sa grange, où j'ai très passablement dormi sur la paille. Après avoir passé le pont qui est sur "l'outlake" à un mile de Thousand, vous êtes agréablement surpris, après avoir fait 30 miles sans presque voir trace ni d'homme ni de culture, de vous trouver dans une jolie plaine où il y a 4 ou 5 fermes et qui, dans l'espace de 4 miles que je l'ai vue, est assez bien cultivée. Il n'y a que 5 et 6 ans, et souvent que 2 et une année, que les défrichements sont commencés. J'ai appris chez Thousand que Mr Poters n'était point chez lui, ni son frère. Je comptais sur lui pour être mon introducteur auprès de "Gemima or the Universal friend."³¹ C'est ainsi qu'avec certitude ne pouvant voir Mr Poters et ayant 8 miles à faire à l'opposé de Geneva pour aller chez cette Gemima, j'ai renoncé à y aller. Et ce qu'on m'en a dit m'a paru suffisant pour savoir qu'au 18ème siècle il se trouvait une femme assez folle ou assez impudente pour se dire un nouveau Jésus-Christ; et des

gens assez simples pour la croire, la suivre et la servir. Sa religion est celle des Quakers à quelque chose près. Elle est de la Nouvelle Angleterre. Son nom est Wilsson. Elle a 45 ans, a été fort belle, l'est, m'a-t-on dit encore. On m'a raconté deux histoires scandaleuses sur son compte, l'une avec le Squire Parker, qui jouait le rôle du prophète Elisée et s'habillait de même, l'autre avec ce même Mr Poters pour qui j'avais une lettre. Elle n'est pas partisan du mariage et s'est brouillé avec une de ses sœurs parce que depuis qu'elle l'avait suivi, n'ayant point de prophète pour la consoler de son célibat, elle a tout simplement pris un mari. Son crédit tombe beaucoup parmi ses croyants. Elle l'a longtemps employé à se faire donner beaucoup de choses et à se faire servir. Depuis peu les sherifs lui ont rendu visite et par ruse lui ont exhibé un " writ." Ainsi le second Jésus-Christ sera obligé de paraître devant les juges. Peut être se laissera-t-elle aussi mener en prison, pour que la ressemblance soit plus parfaite. Mais je doute, à moins que Mr Poters ou Mr Parker veuille être la croix, qu'elle se laisse crucifier. A 8 h. j'ai quitté Jerusalem et ai passé par Friends Mill. Je croyais que c'était quelque chose et n'ai trouvé, au fond d'un ravin, qu'un mauvais moulin tombant en ruine. De là à Hoptown Mill, établissement de Mr Williamson, j'ai traversé, pendant 4 miles environ, plusieurs fermes occupées par les sectataires de Gemima. A 1 mile d'Hoptown, j'ai vu une double " loghouse " qu'elle a occupé quand elle arriva dans ce pays et que personne n'habite, sans doute par respect pour son premier maître. Autant j'avais été désagréablement surpris à Friendmill, autant j'ai été satisfait de Hoptown Mill et de Mr Dahait qui le fait valoir. Il m'a appris que la nuit dernière, à 9 h. Mr Williamson était venu de Geneva et à 11 h. était reparti pour Bath, allant toute la nuit. Cela m'a vivement contrarié mais n'y pouvant rien faire, j'ai noyé mon chagrin dans un bol de Tody, pris la vue d'Hoptown Mill et, accompagné de Mr Dahait, ai pris la route de Geneva dont j'étais à 14 miles. Les 7 premiers, le chemin traverse les bois, suivant le lac à un mile de distance; de temps en temps on l'aperçoit à travers les arbres.

Le chemin n'est qu'un sentier souvent interrompu par des arbres, et quelquefois si étroit que j'étais obligé de faire usage de mes mains pour écarter les branches qui barraient le passage. Après 7 miles d'un chemin mauvais et fort triste, on arrive à un ancien établissement indien. Alors les bords du lac étant découverts, on a une fort belle vue. Un Mr. Barton a bâti dans cet endroit une maison de bois carrée, ayant 5 fenêtres donnant sur le lac, un toit à l'européenne avec une galerie. Cette position est fort jolie, en tout les rives du lac offrent presque partout de jolis sites, le terrain — excepté dans quelques endroits où il est bas et marécageux — arrivant au lac par une pente plus ou moins douce, jusque chez Mr Barton. Je n'ai point trouvé de ruisseau coulant au lac. De chez lui à Geneva, j'ai trouvé deux ou trois petits courants d'eau, un entre autres chez un nommé Nelson, qui descend sans chute d'un coteau qui a plus de 100 pieds de haut. Cette eau est précieuse, car n'étant pas tarie maintenant, elle ne l'est jamais. A 3 h. je suis arrivé à Geneva où j'ai été agréablement surpris de trouver pour auberge une très belle maison à 3 étages ayant 5 fenêtres sur les 4 faces et 50 pieds carrés.³² Cette maison a été construite par Mr Williamson il y a 5 ans. Elle lui appartient et la loue pour être une taverne. On y est fort bien et proprement. Je crains, si j'en juge par un mur intérieur qui a souffert, que cette maison ne soit sur un plan trop grand pour une maison de bois et qu'elle ne dure pas longtemps. J'ai appris, par surcroît de contrariété que Thomas Morriss, pour qui j'avais des lettres et sur qui je comptais pour tous les renseignements sur mon voyage de Canandaigua à Niagara y était allé lui-même depuis peu de jours. Après avoir dîné, ce dont j'avais grand besoin, j'ai été me promener au bord du lac et ai pris les vues ci-dessus. Il y a 5 ans que Mr Williamson a établi Geneva, mais il y en a 9 ou 10 qu'il y avait un commencement d'établissement.

Le 5 je suis parti de Geneva après déjeuner pour Canandaigua;³³ il y a 16 miles environ. La route n'étant pas ouverte pendant les 5 miles mitoyens, le chemin y est exécration, rempli de trous où mon

cheval enfonçait jusqu'aux sangles. Si après 6 mois de sécheresse c'est ainsi, je ne conçois pas comment il est possible qu'on s'en tire au printemps. A 3 h. je me suis arrêté à Canandaigua chez Mr Sandburn. C'est la meilleure auberge. J'y ai trouvé un Major Sheperd qui m'a donné sur ma route aux falls de la Chenessee³⁴ et sur celles de Buffaloe Creek tous les renseignements que je pouvais désirer. J'ai passé la soirée dans la maison de Th. Morriss avec M. M. Brice, Chambers et Collins qui allaient sur la Chenessee voir des terres. J'avais été voir le Capt. Shapen qui m'a donné une lettre pour Harford pour un Mr Hosmar; il m'a offert un indien pour m'accompagner, mais n'étant pas sûr du temps que me tiendrait mon excursion aux falls, j'ai préféré d'attendre à en prendre un à Harford. J'ai été étonné de trouver Canandaigua aussi considérable, d'autant que sa situation est moins avantageuse que celle de Geneva. Cette différence est due à l'espèce des premiers individus qui se sont fixés dans ces deux endroits. Mr Shapen, puis Mr Philips, gens riches, s'établirent il y a environ 8 ans à Canandaigua et étaient propriétaires de tout le pays. Des gens sans moyens furent les fondateurs de Geneva, à peu près à la même époque. Des disputes sur les titres de propriété du sol empêchèrent qu'aucun capitaliste en état d'y faire des établissements demandant de grandes avances et d'y attirer des ouvriers vint s'y fixer. La Court House, la maison de Mr Philips, occupée par M. et Mme Poters, celle de Th. Morriss seraient de jolies maisons partout. Il y en a plusieurs autres très logeables. Toutes sont des maisons de bois peintes, la plupart en bois. On bâtit un collège sur la partie la plus élevée de la ville qui consiste maintenant dans une rue commençant à 200 toises du lac et s'élevant, par une pente assez douce, l'espace d'un demi-mile. Le grand inconvénient de la position de Canandaigua est le manque d'eau. On n'y a que des puits qui, en automne, sont presque tous à sec. Le 6, après avoir fait un copieux déjeuner chez le Cpte Chapens, agent pour les indiens, je suis parti avec M. M. Brice. Nous avons été 6 miles ensemble. Là, je les ai quittés pour prendre à droite la route des falls, tandis qu'eux ont suivi celle

de Harford ou Canauvagas (nom indien). J'ai, pendant les 6 premiers miles, rencontré quelques maisons, mais ensuite je n'ai, jusqu'à la rivière, trouvé qu'un petit hameau composé de 3 ou 4 maisons, où j'ai diné chez un nommé Parin, qui construit maintenant une maison qui, quand elle sera finie, sera assez propre. De vastes plaines couvertes de bois, interrompues rarement par de petits vallons où se trouve quelquefois un ruisseau m'ont, pendant 20 miles, offert un coup d'œil peu varié; mais le chemin, traversant un pays où les arbres sont clairsemés et sans jeune bois dessous, est partout sec et bon. En approchant de la rivière le terrain est plus bas et le bois très fourré, ce qui, joint au jour qui tombait, rendait la route très sombre. Enfin je suis arrivé sur le bord de la rivière, que j'ai suivi un mile avant d'arriver au gué, que j'ai passé sur un fond de roc uni comme une table. Il n'y avait pas plus de 2 pieds d'eau. A 7 heures, je suis arrivé au moulin appartenant à Mr Williamson. Le meunier Colonel Fish était absent, mais j'ai trouvé dans une petite loghouse au moins 10 à 12 jeunes filles ou garçons, un desquels m'a montré une encore plus mauvaise log house sans toit, qu'il m'a dit être la seule écurie, qu'il n'y avait ni foin, ni paille, ni avoine, mais du son et du maïs. Je l'ai prié d'en donner à mon cheval et n'ayant rien de mieux à lui donner pour la nuit, j'ai été lui couper le plus de petits branches d'arbrisseaux que j'ai pu, et les lui ai apportées. Il m'a paru qu'il les trouvait à son gré. A mon retour j'ai trouvé Mr Fish qui m'a paru, et est je crois, un excellent homme; il est au reste très obligeant. Je lui souhaiterais une meilleure maison. A 9 h. il m'a conduit dans une chambre, dans le moulin, où était un lit dont l'apparence m'annonçait toutes les puces que j'y ai trouvées et qui m'ont tenu éveillé toute la nuit. Au reste, nous n'étions que 8 dans cette chambre, tant hommes que femmes, et 5 ou 6 dans celle d'à côté, tous à peu près couchés sur des lits de plume par terre. Cet encombrement était occasionné par 2 familles allant à York en Canada et attendant, chez Mr Fish, l'arrivée d'une goëlette qui devait les transporter. Il y a une communication très fréquente entre cet endroit et l'Upper Canada, surtout York³⁵ qui est le siège du Gouvernement.

On exporte, de la partie américaine qui avoisine la Genessee river et le lac Ontario des farines qu'on paye 7 dollars le barillet, qu'on vend 10 et 14, des bestiaux sur lesquels on gagne environ 100. D'Oswego on porte du sel, ceux qui font ce commerce reçoivent en retour de l'argent et du poisson. Oswego, à l'extrémité S. E. du lac, la grande Soduss [*Sodus*] baie considérable, l'entrée de la Chenessee et Niagara sont les points de relâche sur la côte américaine. Le lac Ontario a 180 miles de long, 72 de large, une grande profondeur, point d'écueils ni d'île qui interrompe sa navigation. Le 7, après avoir mal déjeuné, le *Cel. Fish* m'a conduit aux falls. La 1ère qui est au . . . même n'est, proprement parlant, qu'un rapide ayant environ 18 pieds de chute sur une longueur de 50. Le dessin ci-dessus donnera une idée de la seconde qui est la plus grande, telle que je l'ai vu. Lorsque l'hiver la rivière est gonflée elle ne forme, d'un bord à l'autre, qu'une nappe d'eau et alors elle doit être fort belle. Quoiqu'il y eut fort peu d'eau, elle m'a cependant fait plaisir. Un demi-mile plus loin est une troisième chute perpendiculaire d'environ 20 pieds. Le peu d'eau qui tombait ne formait chute que dans un si petit espace que je ne m'y suis arrêté qu'un instant et ai continué le long du bord de la rivière, par un chemin assez difficile, à me rendre à la dernière chute, un demi mile plus loin. Le second dessin en donnera une idée. La hauteur perpendiculaire peut être d'environ 50 pieds. Après en avoir pris l'esquisse, nous avons regagné la rive à pic de la rivière et rejoint le chemin qui conduit du moulin à l'endroit où les bâtiments déchargent depuis 2 ans. On y a commencé un établissement, mais la maladie a fait périr 5 des nouveaux settlers et la nouvelle de leur mort a empêché quelques familles du Connecticut d'y venir. Après avoir bu un peu de grog, moi et mon compagnon avons repris la route du moulin où, après avoir mangé un morceau de pain et de fromage, j'ai monté à cheval à 1 h. 1/2 et, remontant la Chenessee, suis arrivé à 5 h. chez un nommé Shavers [*Shivers?*]. Je voulais coucher chez Dogan [*Duggan?*], 3 miles plus loin, où on m'avait dit que je serais mieux. On m'avait dit que sa maison était un peu hors du chemin.

J'ai pris tous les renseignements qui semblaient devoir être suffisants à une maison plus loin que Shavers. On me les a mal donnés, de manière qu'après être arrivé où on m'avait dit, fait au moins 4 miles à chercher la maison de Dogan, j'ai été trop heureux, la nuit étant faite, de retrouver mon chemin chez Shavers où j'ai passé la nuit et dormi quelques heures en dépôt des puces. J'ai remarqué une chose assez singulière, depuis 2 ans 1/2 que je suis à New York, Philadelphie, Baltimore, et cent autre petites villes, j'avais été dévoré par les punaises et avait été surpris de ne pas trouver une puce. Dans la partie que je parcours depuis 2 mois 1/2, j'ai rencontré toutes les puces qui manquaient ailleurs, et ce sont d'aussi mauvaises compagnes en Amérique qu'en Europe. Le 8, à 7 h. je suis parti et quoique plein jour, aurais été tout aussi embarrassé que la veille à trouver la maison de Dogan. Il bâtit maintenant une maison sur la route, ce qui sera plus commode pour les voyageurs qui voudront loger chez lui. A 10 h. j'ai traversé la rivière en face de Harford et suis descendu chez la veuve Berry.

Après déjeuner, j'ai été pour voir le sieur Hosmar et lui remettre une lettre que m'avait donnée M. Chapen. Il n'était pas chez lui. De sa maison, située sur le haut d'une colline qui est à un demi-mile de Berry's tavern, on domine vers l'ouest sur une immense étendue de pays, généralement connu sous le nom de flat du Chenessee. Ce pays et celui compris entre le Chenessee river et les lacs est plat et susceptible des plus riches cultures en toutes sortes de grains, et les bords de la rivière et des différents creeks offrent des parties excellentes pour faire des prairies, mais le défaut de ce pays est en général de manquer d'eau. Dès qu'on quitte le bord des ruisseaux, qui sont rares, on n'a que la ressource de puits dont l'eau est médiocre et qui assèchent en été. Cela n'empêche pas ce pays de se peupler assez rapidement et les terres d'être montées d'un schilling et demi leur prix primitif, à 4, 6 et 8 dollars. A 2 h. trois Messieurs de New York sont arrivés, allant à Buffaloe Creek, comme moi. Voulant profiter de leur compagnie, j'ai fait mes dispositions pour partir 1/2 heure après, avec eux, mais un

d'eux, Mr Morton, jeune homme ne doutant de rien qui m'a paru être le chef, m'ayant assuré que de Ganson, à 12 miles d'Hartford où nous devions aller coucher, il comptait et *voulait* aller en un seul jour à Buffaloe creek, où il y a 70 miles, ne voulant nullement, pour le plaisir de l'accompagner, crever mon cheval et probablement coucher dans les bois entre Taunawanty et Buffaloe, j'ai renvoyé mon cheval à l'écurie et témoigné aux deux compagnons de Mr Morton mes regrets de ne pouvoir profiter de leur compagnie. Ils m'ont paru ne point partager la précipitation de M. Morton et regretter que je renonçasse à venir avec eux.

Le 9, M. Hosmar est venu me joindre après déjeuner, nous sommes partis ensemble, ayant eu la complaisance de vouloir m'accompagner jusqu'à 7 miles de l'autre côté de la Chenessee chez un nommé Peter. Harford est encore très peu considérable, personne de riche ne s'y étant établi. Sa position sur la rivière et sur la route de Geneva à Niagara doit lui procurer de l'accroissement. Les terres aux environs sont médiocres. De l'autre côté de la rivière sont de riches flats, très productives. Après avoir pris congé de M. Hosmar, m'être muni d'amadou, et d'une petite fiole d'eau de vie, j'ai continué ma route par un chemin de 32 pieds de large, coupé en droite ligne d'Harford chez Ganson, qui est l'homme que M. Materson, à Painted Post, m'avait dit être établi à 14 miles de la Chenessee. J'ai trouvé non seulement sa maison, qui est composée de 2 bonnes log houses, mais j'en ai vu 4 ou 5 appartenant à de nouveaux settlers arrivés depuis le printemps. Mais ce que j'ai trouvé, et à quoi j'étais loin de m'attendre en ouvrant la porte, c'est 9 ladies dans leurs atours de fête, assises gravement l'une vis-à-vis de l'autre, et tous les apprêts d'un grand thé sur une table au centre de la salle, peu après, autant de gentlemen qui avaient aidé à ramasser le maïs du Cdt Ganson, qui leur donnait ce qu'on appelle une polik.³⁶ Après le thé, le souper a été servi où les dames seules se sont assises; un second souper a paru peu après pour les hommes et j'en ai pris ma part, puis bal jusqu'à 11 h. Cette partie de la fête m'aurait infiniment

diverti si elle avait fini deux heures plus tôt. Ayant sans doute l'imagination trop émue des charmes que j'avais vus, j'ai assez mal dormi. *Le 10*, à 8 h. 1/4, après avoir fortement déjeuné et m'être muni d'un poulet, d'un gros morceau de pain et d'un peu de fromage, et d'avoine pour mon cheval, je me suis recommandé à la dame de mes pensées et me suis enfoncé dans les bois, et souvent dans la boue, ce dont elle aurait bien du me garantir. En partant de Ganson, pendant 21 miles on traverse des bois souvent si touffus que les feuilles couvrant la terre, j'avais parfois de la peine à distinguer le sentier. Le chemin est, dans plusieurs endroits, détestable, plein de boue où on enfonce jusqu'aux sangles du cheval. A 16 miles sur le bord d'un creek (Tanawantis) j'ai trouvé Mr T. Morris avec MM. Starret, Clay et C. Burr qui revenaient des falls de Niagara. Je suis resté une demi-heure avec eux et ai continué ma route. A 5 miles plus loin, je suis entré dans une plaine découverte d'environ 5 miles de long et un de large (Ici le chemin se divise: un va à Niagara, l'autre à Buffaloe) jadis, j'imagine, cultivée par les Indiens. J'ai rencontré, outre Mr Morris, plusieurs autres personnes et un grand nombre d'indiens, partant pour aller chasser. Après avoir traversé pendant le reste du jour encore différentes plaines et parties couvertes de bois, j'arrivai à 6 h. sur le bord du creek de Tanawanti et, de l'autre côté, je trouvai Mr Hoops³⁷ à qui je remis un mot de lettre que m'avait donné M. Morris. Il m'offrit fort obligeamment de partager sa cabane et son lit, composé d'une peau d'ours et de deux couvertures. J'y ajoutai la mienne et après avoir pris une Mok de chocolat, et mis abondamment du bois au feu, qui faisait face à notre cabane, nous nous sommes livrés au sommeil. Le mien a été court, celui de mon compagnon a été calme et profond. J'avais donné à mon cheval la clef des champs, après lui avoir attaché une jambe avec son licol et lui avoir attaché sa sonnette. *Le 11* au matin, aussitôt que l'aurore a paru, je me suis levé pour l'aller chercher. Je l'ai trouvé qui venait chercher son déjeuner. Après le lui avoir donné et pris celui que Mr Hoops m'a offert, je suis parti par le plus beau

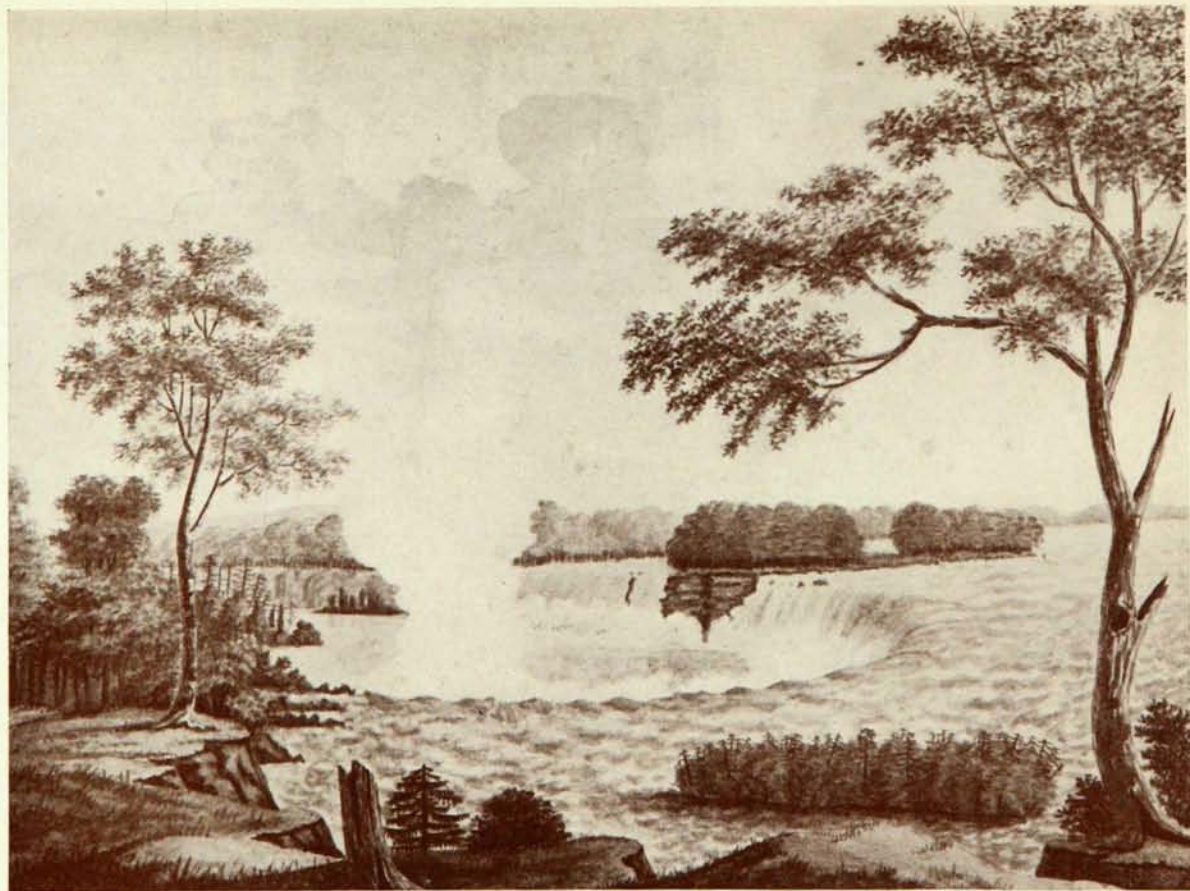
temps du monde. A quelques mauvais pas près, la route est belle et traverse pour la plupart du temps des plaines. A l'extrémité de la première, j'ai trouvé deux waggons arrêtés; du feu allumé, et une famille venant de l'état de Vermont et allant au Canada. Ils avaient, deux jours auparavant, retrouvé un de leurs enfants, âgé de 8 ans, qui en allant chercher leurs bestiaux s'était perdu dans les bois et y avait resté 3 jours et 3 nuits, sans boire ni manger que quelques noisettes qu'il avait ramassées. Il n'avait ni chapeau ni aucune autre vêtement qu'une chemise et un pantalon de toile. En cherchant les vaches, il avait vu des Indiens, en avait eu peur et s'était enfui, depuis il n'avait jamais pu retrouver son chemin et s'était de plus en plus éloigné du lieu d'où il était parti. Au bout de quelque temps, ses parents inquiets l'appelèrent et n'entendant rien se mirent à le chercher, mais inutilement; plusieurs voyageurs leur avaient aidé, mais inutilement. La nouvelle de la perte de cet enfant étant venue à nous, je dois dire à la louange des gens d'Harford et des environs que j'en ai rencontré au moins 20, à pied et à cheval, qui allaient pour aider ces malheureux parents à retrouver leur enfant, mais il était retrouvé avant leur arrivée. Le 2me et le 3me jour, l'état de cette famille était vraiment misérable, la mère s'accusant d'être la cause de la mort de son enfant, en lui ayant dit d'aller chercher les bestiaux. Elle le voyait dévoré par les bêtes féroces ou mourant de faim. Toute âme sensible se peindra aisément son désespoir. Enfin le 3me jour, à 12 miles de l'endroit où l'enfant s'était perdu, deux voyageurs à pied venant à passer, l'un d'eux appela son compagnon qui restait derrière pour l'exciter à marcher plus vite. Aussitôt il entend la voix d'un enfant appelant du secours, et ayant été à lui, il trouva cette pauvre petite créature mourant de faim et de soif. Après l'avoir fait boire et manger un peu, ils le ramenèrent à leurs parents dont la joie égala l'affliction qu'ils éprouvaient depuis 3 jours 1/2. Cette famille était depuis 4 mois en route, et par différents accidents, était aussi peu avancée de son voyage. Après avoir donné une aile de poulet et un morceau de fromage au petit enfant retrouvé, je

continuai ma route et, à 5 h. 1/2 j'arrivai à Buffaloe creek, où je fus voir Mr Ellicot et Mr Jonston, dont j'ai reçu toutes espèces d'honnêtetés. Le dernier a été marié à une Indienne dont il a 3 enfants; elle est morte.

Buffaloe creek se jette dans le lac Erié, deux miles avant le commencement de ce qu'on appelle la rivière de Niagara, qui n'est que "l'out lake" du lac Erié dans le lac Ontario. Sept à 8 maisons y sont bâties depuis peu. Mr Ellicot sentant que la Cie Hollandaise pourrait un jour tirer un grand avantage de cette situation, a persuadé aux Indiens de ne pas comprendre cet endroit dans le terrain qu'ils se sont réservés. Leur principal établissement est à 4 miles sur le Buffaloe creek. Ils sont à peu près 600 et sont, pour la plupart, de la nation Senecas, une des 5 nations qui jadis occupaient tout le nord de la Nouvelle Angleterre. Il ne restera bientôt plus que le nom de ces nations, qui étaient les Mohauks, maintenant établis dans l'Upper Canada, vers la grande rivière à 40 miles des falls de Niagara, au nord du lac Erié. Les Oneida, les Carpugos, les Onondagas et les Senecas, ces 5 nations ne forment pas maintenant 3.000 individus, qui sont répandus le long de la rivière Genessee à Buffaloe, qui est le principal établissement et vers les Alleghanys Mountains et les sources de l'Ohio. Leur nombre diminue annuellement. On me citait que les Onondagas étaient dans un endroit 50 hommes, 40 femmes et environ 50 enfants seulement.⁸⁸ L'excès des liqueurs fortes est une des causes de leur diminution. Ce qui y contribue aussi beaucoup est leur genre de vie. Il y a des temps dans l'année où ils manquent de nourriture, d'autres où la pêche et la chasse leur offrent le moyen de se gorger d'aliments. Épuisés par des jeûnes trop longs, ou des courses forcées dans le temps de la chasse, la nature souffre souvent chez eux. Et elle paraît, si elle leur a donné de bonnes jambes, ne les avoir pas aussi bien traités d'un autre côté, plus nécessaire à la population. Les hommes en général sont grands et minces, quelques femmes jolies. Leurs traits sont les mêmes que les nôtres en général, ils ont la bouche grande. Leur couleur cuivrée

tient je crois entièrement à être exposés au soleil et à l'usage qu'ils ont de se frotter d'huile d'ours, dont le propre est de noircir, et à la manie de se barbouiller de rouge et de noir. Différentes personnes m'ont assuré avoir vu des sauvages absolument blancs. Il paraît qu'ils n'ont pas gagné, moralement parlant, au commerce des blancs. Ils en ont pris le mal et n'ont pas pris ce qui pouvait l'atténuer. Je les ai vus partant pour la chasse. Ils ne laissent dans leurs habitations, pendant ce temps, que les vieillards, enfants et vieilles femmes; les jeunes suivent, apportent le gibier et le préparent. Les Senecas ont trois chefs connus par les noms de Redjaket, Farmers son, et the Young King avec qui j'ai déjeuné et dîné plusieurs fois, pendant le temps que j'ai resté à Buffaloe chez M. Ellicot. Il y avait jadis deux autres nations: les Suskarovas et les Delawares qui ont été faits prisonniers et adoptés par les 5 autres. Le 13, j'ai quitté Buffaloe Creek et M. Ellicot qui partait pour Tannawanty village, pour tâcher de persuader aux Indiens établis dans cet endroit de n'y garder que 25,000 [acres] de terre au lieu de 100,000 et de prendre les 75,000 acres de surplus auprès de Buffaloe. Son but en demandant cela est de ne pas laisser au centre des Etablissements par les blancs un aussi grand terrain vague et occupé par les Indiens. M. Ellicot est employé par la Cie Hollandaise qui a acheté, de Morris, 3 millions d'acres de terre entre la Chenessee et les lacs, à tracer la ligne de démarcation entre ses terres et celles que Morris s'est réservées, ou à vendre à d'autres personnes ou enfin, dernièrement mortgagé à quelques-uns de ses créanciers. Hypothèque qui n'est pas à moitié suffisante pour couvrir 500 mille gourdes, pour lesquelles il les a mortgagés. A 9 h. j'ai traversé le fleuve qui sépare la partie américaine du Canada. Le courant à cet endroit est très rapide, il file au moins 8 nœuds. A peu de distance, il se calme et ne reprend sa rapidité qu'à 4 ou 5 miles au-dessus des falls. En débarquant, j'ai remonté par terre au fort Erié, qui n'est qu'un blockhouse entouré de mauvaises palissades, pour voir M. Warren, commissaire anglais, pour qui M. Ellicot m'avait donné une lettre.³⁹ Je l'ai trouvé dans un très grand magasin,

occupé à charger d'eau de vie et d'autres denrées un sloop de 60 tonnes qui devait aller au détroit. Je suis resté une heure avec lui, ensuite je suis parti pour Shipway [Chippewa], à 18 miles du Fort Erié et à 3 des Falls. J'ai vu, à un mile du Fort Erié, un brick de 12 canons appartenant au Roi d'Angleterre. Il y a un mois que, dans un coup de vent, ses câbles ont cassé et qu'il a été emporté par le courant à 6 miles de la, sur une île où il s'est échoué sur la vase. Il n'a que peu souffert de cet événement. A 3 heures, je suis arrivé à Shipway, où j'ai reçu beaucoup d'honnêtetés du Lieutenant Canwell, commandant d'un petit fort consistant, comme celui d'Erié, en un blockhouse et un petit détachement. Après dîner, je n'ai pu résister au désir d'aller voir les falls. Quand j'y suis arrivé, le soleil se couchait. N'ayant pas le temps de descendre en bas j'ai été à la distillerie de M. Wilson, d'où j'étais de niveau avec le sommet de la chute, ce qui me faisait perdre l'effet de la hauteur. Je n'ai pas moins été frappé de la vélocité avec laquelle cette masse d'eau effrayante se précipite de 150 pieds perpendiculairement et forme, en tombant, une mer d'eau et un nuage de vapeurs qui s'élève à 150 ou 300 pieds du niveau de l'eau, le tout accompagné d'un bruit épouvantable. Demain j'y retournerai avec le Lieutenant Canwell et les verrai sous de nouveaux aspects. Je dois l'avouer, tout en admirant cette chute célèbre, je n'ai pas éprouvé en la voyant ce saisissement, cet étonnement, dont on m'avait dit que je serais frappé. La vue des rapides, qui pendant un mile précèdent les falls, m'a occasionné un plus vif intérêt. L'eau battue dans tous les sens, brisée par mille pointes de rochers cachés la plupart par l'écume et l'agitation du fluide dont ils arrêtent la course, se précipite avec furie au milieu des obstacles qui l'arrêtent, et on est étonné que les rochers sur lesquels elle roule, les rives qui la contiennent, résistent un moment à ses efforts. Tout à cet endroit présente l'idée du mouvement et de la destruction. A l'endroit de la chute, c'est plus majestueux mais, je trouve, moins effrayant. En voyant les rapides, on frémit de l'idée d'y tomber, nul espoir d'échapper à une mort certaine ne peut même se concevoir, on pressent



Appartient au Comte Paul de Leusse.

" LES CHUTES DU NIAGARA PRISES DE DERRIÈRE "

le saut immense qui vous lancerait dans l'éternité si par miracle vous aviez échappé aux rapides et on recule machinalement du bord, de peur qu'il ne s'écroule sous vos pieds. Lorsqu'on voit la chute elle-même on est au-dessous. Elle ne peut vous atteindre et vous admirez, mais sans effroi, avec sécurité, deux nappes d'eau blanche d'environ un quart de mile chacune, tombant dans un gouffre où rien ne peut vous entraîner et formant une masse d'écume telle que, du côté anglais surtout, elle vous cache la moitié de la hauteur de la chute. Au reste, je n'entreprendrai point de décrire ce fameux saut. Je dis ce que j'en ai éprouvé et j'y joins l'esquisse de ce que j'ai vu.

J'ai passé le 14 et le 15 à visiter les falls sous tous les différents aspects où je pouvais les voir, et à en prendre les vues. La 1ère est prise du bord de l'eau, auprès des maisons qui sont sur un terrain plat à 1/4 de mile avant la maison de M. Wilson, un mile environ au-dessus des falls, ne voyant que les rapides qui les précèdent et le nuage s'élevant au-dessus de la chute, ayant Goatisland presque en face.

La seconde est la vue de l'Horse shoe, ou la chute du côté anglais, prise du bord de l'eau chez Pinter, étant en face de la chute américaine.

La troisième est la chute américaine, la pointe de Goatisland qui sépare les deux falls et une partie de l'Horse Shoe, prise du même lieu.

La 4ème est la vue des deux falls prise du bord du grand chemin, à 100 toises environ avant la maison de M. Wilson. La 5ème est la chute américaine vue de la Table rock, ou plateforme au bord nord de la chute anglaise ou Horse Shoe.

La 6ème est la vue des deux falls, prise du sommet de la rive chez Pinter, vis-à-vis la chute américaine.

La 8ème est le Horse Shoe vue de la plateforme à 50 toises du bord de la chute.

La 9ème est la chute américaine prise du côté américain de dessus un arbre, à 30 toises du bord de la chute et en même temps la vue de l'Horse Shoe de cet endroit.

La 7ème est la même, prise à 6 toises du bord supérieur de la chute américaine.

Le 16, je suis venu à Queenstown avec M. Street.⁴⁰ Il m'a fallu prendre part d'un dîner donné par lui et M. Hamilton, à MM. Dixon et Forsyth de New York, au cabaret. Le dîner était très bon mais ensuite les bouteilles de Portwine se sont succédées avec rapidité jusqu'à 9 heures, et quoique j'aie bien souvent fait passer la bouteille sans remplir mon verre, je n'en ai pas moins trouvé la séance bien longue. Je comptais qu'en sortant chacun aurait été trouver son lit, mais non, M. Hamilton nous a entraînés chez lui, où il a fallu souper et boire jusqu'à 11 h. 1/2, enfin la séance à fini à mon grand contentement. Depuis je suis revenu passer 2 jours chez M. Hamilton, et il a bien voulu supprimer en ma faveur quelques tours de bouteilles et je ne puis que me louer extrêmement de son honnêteté.

Le 17, j'ai été à Newark où j'ai dîné à l'auberge.⁴¹ Au moment où j'achevais mon frugal repas on est venu m'avertir que Mme Rivardy allait s'embarquer pour passer de l'autre côté, au Fort Niagara, où son mari le Major Rivardy commande. Je lui ai demandé la permission de l'accompagner et ai remis au Major Rivardy une lettre que j'avais pour lui du Col. Pikering. Il n'a pas voulu me laisser retourner à mon auberge, qu'il m'a assuré être un mauvais lieu dans toute la force du terme et m'a contraint d'accepter un logement chez lui. *Le lendemain 18*, il a eu la complaisance de m'accompagner chez le C^{el} anglais Macdonell, Cdt à Newark, pour qui j'avais des lettres. Je lui ai fait part du désir que j'avais de visiter le Bas Canada et lui ai montré le passeport de M. Liston. Il m'a dit qu'il ne croyait pas avec un pareil passeport du Ministre d'Angleterre que j'éprouvasse de difficultés à Kingston, malgré les défenses faites de ne laisser entrer en Bas Canada aucun français et qu'il me donnerait des lettres pour son Major qui commandait à Kingston. M. Hamilton m'avait aussi donné une lettre pour M. Cartright, juge à Kingston. Etant d'après cela déterminé à m'y rendre par le premier bateau, je suis retourné *le 19* à Chipway et passé au fort. . . . *Le 20*, j'ai été voir les falls du côté américain, à midi je suis repassé à Chipway et le soir je me suis rendu à Queenstown

on the landing (parce que c'est le lieu où les bâtiments s'arretent pour décharger leurs marchandises qui sont ensuite portées au fort Erié par terre). J'ai logé chez M. Hamilton, je suis resté *le 21 et 22* et nous avons été voir la Whirlpool ou tournoiement que forme le fleuve à 5 miles au-dessous des Falls. Ce gouffre est formé par le changement subit qu'éprouve la direction du fleuve, qui n'ayant pu s'ouvrir un passage à travers une montagne, a été obligé de revenir en quelque sorte sur ses pas. J'ai vu dans ce tourbillon un très grand nombre d'arbres jetés hors du courant, étant ramenés ensuite par le mouvement circulaire de l'eau pour en être rejetés de nouveau et recommencer cette évolution pendant, m'a-t-on dit, des mois entiers avant d'être entraînés vers le lac où ils arrivent à moitié usés par les chocs qu'ils éprouvent les uns contre les autres. Je suis revenu *le 22* au soir au Fort Niagara et j'y ai passé, ou à Newark, *le 23 et 24*. *Le 25*, la goëlette Le Simcoë étant prête à 4 h. du soir, nous avons mis à la voile avec une faible brise du sud-ouest qui nous a abandonnés deux heures après et a passé au Sud et enfin au sud ouest; beau temps un peu brumeux.⁴² A 9 h. du soir, le jour de notre départ, nous avons rencontré le Mohawe, goëlette du Roy allant de Kingston à Newark. J'étais si pressé au moment de mon départ que j'ai oublié ma redingote. Je n'ai pas été longtemps à m'en apercevoir et à la regretter. Heureusement le Capitaine m'en a donné une qui m'a été fort utile. *Le 26* au soir nous avons eu connaissance de la terre du nord du lac près la longue pointe. A 10 h. le vent a augmenté, à minuit il a passé au sud ouest très violent. Nous avons, à 2 h. vu un feu à terre à environ 2 ou 3 miles. Le Capitaine n'était pas sûr du lieu où nous étions. Le vent avait augmenté au point de ne pouvoir porter que notre grande voile, les ris pris et presque toute amenée et le petit foc. Heureusement le vent a passé à l'ouest, alors après avoir couru au S. S. E. pendant une heure, pensant avoir doublé la Longue Pointe nous avons mis à la cape, sous la misaine, tous les ris pris. Au jour on a vu la terre et Dock Island sous le vent; alors le Capitaine est arrivé et a fait mettre route pour Kingston où nous

sommes arrivés *le 27 midi*.⁴³ Quand la goëlette a été au quai, elle penchait d'un pied sur bâbord, son lest ayant, dans le mauvais temps de la nuit, passé presque tout d'un bord, ce qui ne rendait pas notre position agréable pendant que nous étions obligés de prêter le côté au vent et à la lame qui dans les lacs s'élève très vite.

En arrivant j'ai été voir MM. Forsyth et Cartright négociants pour qui j'avais des lettres. L'un et l'autre m'ont traité avec infiniment d'honnêteté, ainsi que le Capitaine Wilkson de Royal Canada qui se trouvait Commandant en l'absence du Major Spencer. J'ai trouvé en M. Cartright un homme très instruit, fort aimable, et j'ai tâché autant qu'il m'a été possible pendant le court séjour que j'ai fait à Kingston de prolonger les instants que j'ai pu passer avec lui. *Le dimanche 28*, après midi, M. de Puisaye, avec M. de Chalus et de Beaupoil, leur famille et 7 ou 8 autres officiers jadis employés par M. de Puisaye en Bretagne sont arrivés de Montréal ainsi que 24 ouvriers ou domestiques allant s'établir dans le Haut Canada sur des terres que Mr de Puisaye m'a dit que le Gouvernement anglais devait leur donner. Ils comptaient se rendre à Newark pour y passer l'hiver. M. Magnot, lieutenant de Royal Canadien et M. Gaucher, commissaire pour le Roy avec qui j'étais venu de Newark se sont donné les mouvements nécessaires pour avoir un des bateaux qui avaient amené M. de Puisaye et les malheureux français réduits à suivre son sort. *Le lundi 29*, à 2 H. après midi, nous sommes partis après avoir fait des provisions suffisantes pour nous conduire à Montréal, quand même nous eussions été 6 jours à nous y rendre. En partant, le vent était très fort de l'ouest, mais il a tombé au soleil couché. Le temps s'est couvert et le brouillard est devenu si épais que nous voyions à peine à nous conduire. A 7 heures, nous nous sommes arrêtés à 6 lieues de Kingston, à la première maison qu'on trouve de ce côté. Après nous y être bien chauffés, la lune étant levée nous nous sommes mis en route à 9 h. la brume s'est encore épaissie, la neige s'y est jointe par moments, en sorte que nous avons été pendant 3 ou 4 heures sans qu'aucun des matelots sut dans quel côté du fleuve

nous étions. Nous nous sommes échoués plusieurs fois sur des bas fonds et peu s'en est fallu que nous nous soyons brisés sur la pointe d'une île que nous n'avons aperçue qu'à l'instant où nous étions dessus. Tout le jour du *mardi* 30 a été brumeux, la neige souvent tombant avec force, nous nous sommes trouvés bien heureux d'avoir un tendelet couvert avec des prélaris ce qui, joint à du foin sous nos pieds, et plusieurs couvertures de laine, nous a empêchés de souffrir du froid. Mais nos matelots ont réellement souffert et nous nous sommes arrêtés au jour et dans l'après-midi pour leur donner le temps de se chauffer. Nous avons passé dans la journée le premier rapide appelé le Galop; à la nuit tombante, nous avons *sauté* le long saut; ⁴⁴ il faisait si sombre et nous étions si renfermés à cause du froid et de la neige que j'ai pu à peine voir ces deux rapides. Nous avons arrêté à 5 miles au-dessous du long saut, chez un nommé Bernard, où nous avons déterminé de passer jusqu'à 3 H. du matin, pour pouvoir dormir et laisser à nos matelots le temps de se reposer. J'ai trouvé un fort bon lit, où après avoir soupé j'ai été me coucher et où j'ai dormi parfaitement jusqu'à 3 h. qu'on est venu m'éveiller. A 3 h. 1/2 [30 octobre] nous sommes partis; le vent nous a favorisés et le temps quoique couvert a été moins sombre et m'a permis de voir la rive du fleuve, qui est presque sans interruption couverte de fermes. Le pays est assez plat et fertile dans quelques endroits, dans d'autres sablonneux. On compte 70 lieues de Kingston à Montréal. Il y a fort peu de plantations pendant les 20 premières lieues, mais ensuite elles se suivent sans discontinuité jusqu'au Cedres où il y a un village assez considérable.⁴⁵ C'est là où sont les rapides les plus longs et les plus forts. Il faut toute l'habitude des gens qui conduisent les bateaux pour éviter les brisants et les endroits où le bouillonnement des eaux est si fort qu'un bateau qui y passerait serait immédiatement rempli et renversé. La rapidité du courant est telle qu'en 3/4 d'heure on fait 3 lieues et par moments on va avec une telle vitesse que l'œil ne peut rien fixer à terre. Après les rapides des Cedres viennent ceux qu'on appelle les Cascades. Ce sont ceux qui m'ont paru

les plus considérables. Par moments, pour passer ces différents rapides, les matelots rament de toute leur force pour aider le conducteur à diriger le bateau. Dans d'autres, ils laissent aller le bateau au gré des flots. Quelquefois en passant les bouillons on embarque de l'eau. Nous avons été assez heureux pour qu'aucune vague ne soit entrée dans notre bateau. Le vent qui soufflait de l'ouest très fort nous a si bien poussés qu'avec le courant nous sommes venus en moins de 12 h. de 2 lieues en deça du Long Saut à la Chine (25 lieues),⁴⁶ village à trois lieues de Montréal, où M. Magnot et moi avons débarqué chez un M. Grant d'où, après avoir dîné, nous sommes partis en calèche (à deux chevaux) ayant une petite charrette qui nous suivait avec notre bagage. A 8 heures nous sommes arrivés en ville. Mon compagnon de voyage a été chez un de ses amis et moi chez le sieur Sullivan, espèce de café où j'ai pris gîte.

Montréal est situé au 45° degré de latitude sur le bord de la branche sud du fleuve St-Laurent, dans une île qui a environ 14 lieues de long sur 4 ou 5 de large.⁴⁷ Derrière la ville, à un mile, est une montagne d'où on a une vue magnifique, bornée au sud, à 12 ou 15 lieues, par les montagnes qui bordent le lac Champlin, au nord par d'autres montagnes qui sont de l'autre côté de la branche Nord du fleuve, à 8 ou 10 lieues. Au N. E. et au S. la vue prolonge le cours du fleuve, bordé sans interruption de villages et de fermes qui se touchent. Sous ses pieds, on a la ville de Montréal et l'île du même nom, couverte d'habitations. L'ensemble de ce tableau est un des plus beaux que j'aie rencontré dans aucun pays. La ville et ses faubourgs peuvent contenir 60 à 70,000 habitants, toutes les maisons sont en pierre, la plupart avec des volets en fer et depuis quelques années on a adopté les toits de fer blanc pour mettre les maisons autant que possible à l'abri du feu. Elles n'ont en général qu'un ou deux étages au plus, des maisons plus élevées seraient trop froides en hiver. Deux thermomètres placés à la même exposition, mais l'un au rez-de chaussée et l'autre au second, varient de 2 et 3 degrés. Trois rues parallèles à la rivière, d'environ un mile, coupées



"VUE D'UNE PARTIE DE MONTREAL, PRISE DE CHEZ M. MAC GUILLE"

par une dizaine d'autres, à angle droit ou à peu près forment la ville qui est entourée en partie d'un vieux mur, reste des anciennes fortifications du temps des Français. A l'est est le faubourg de Québec, qui consiste en une rue d'un demi-mile de long, au nord-est celui de St-Laurent, moins long mais plus étendu. Derrière les murs de la ville, au Nord, est un ruisseau bourbeux qu'on pourrait aisément changer en un canal, qui ajouterait à la salubrité de l'endroit au lieu d'y nuire, comme à présent. Cependant, en général, Montréal est sain. L'été la chaleur y est très forte et la réflexion des volets de fer, des toits et des murs de pierre dans les rues assez étroites y rend, à ce qu'on m'a dit, la chaleur insupportable. L'hiver le froid est aussi vif qu'à Québec, 20 et 30 degrés, mais il dure un mois de moins. Montréal est l'entrepôt de toutes les marchandises qui montent dans le Haut Canada et jusqu'aux contrées voisines du Mississipi, du Missouri et des lacs supérieurs, des bois de la Compagnie connue sous le nom de Cie du Nord Ouest, a des employés qui vont traiter les fourrures avec les nations sauvages jusque vers les montagnes voisines de la mer Pacifique qui séparent les eaux qui y coulent de celles tombant dans la Baie d'Hudson, dans les lacs et dans le Mississipi; des bâtiments de 4 et 500 tonneaux viennent décharger les marchandises qu'ils apportent directement d'Angleterre au quai devant la ville. Il est malheureux que les premiers fondateurs n'étaient pas placés un mile plus bas, ils auraient par là éviter un courant qui est si fort que les bateaux ne peuvent le remonter qu'avec un très fort vent d'est et sont souvent 15 jours et plus retardés à un mile ou deux de l'endroit où ils doivent déposer leur charge. Il y a deux marchés par semaine, abondamment pourvus en légumes et viande de boucherie de toute espèce. En gibier, je n'y ai vu que la perdrix de France, le lièvre véritable et le lapin. Dans la saison, le gibier d'eau et les ramiers y fourmillent. La pomme y vient en verger et est bonne. La poire y est peu variée et médiocre. La prune y vient aussi, j'ignore si elle est bonne. Le cerisier y vient très bien, quant au pêcher, il y en a quelques-uns dans le jardin de Mr

Mac Guill dont on a grand soin. Mais les hivers sont trop rudes pour que cet arbre soit jamais commun à Montréal. La vigne réussit. Cet automne-ci a été si beau, qu'il a donné lieu à un jeu de la nature assez extraordinaire. A Kingston j'ai vu des pommes, pas mûres il est vrai, mais grosses comme des petits œufs de poule, cueillies sur des arbres qui avaient fleuri pour la seconde fois. A Montréal et à Québec les framboisiers et les fraisiers ont offert le même exemple de la force de la végétation. J'ai vu avec peine qu'à Montréal, et en général dans le Canada, le sang n'est pas beau. J'ai en vain cherché dans la foule de femmes qui étaient réunies dans les rues les jours de marché quelques jolies figures. A peine en ai-je pu apercevoir deux ou trois de passables. Les hommes sont en général peu grands et maigres. Cela provient, je crois, des travaux forcés que le commerce des pelleteries leur occasionne dans leur jeunesse et de la grande quantité de liqueur qu'ils boivent pour ranimer leurs forces épuisées par des fatigues excessives. Ce commerce est la ruine au moral et au physique de la jeunesse du Bas Canada. Il fait aussi un tort immense à l'agriculture. Mais outre la part de gain qui engage les jeunes gens à prendre ce genre de vie, c'est parmi eux une espèce de point d'honneur d'avoir été ce qu'ils appellent voyageurs. Les filles ne veulent épouser leurs galants qu'après qu'ils sont revenus des pays d'en haut. Cela commence un peu à se passer et quelques seigneurs, pour dégoûter leurs habitants de se faire voyageurs, les encouragent par quelque gratification ou facilité à s'établir, à se marier. Une fois pris par le lien conjugal, il est rare qu'ils s'adonnent aux voyages du N. O. et ils deviennent fermiers. Tout Canadien qui s'engage pour monter de Montréal par la grande rivière au Lac Supérieur et au grand portage reçoit 40 dollars, mais il perd ses gages s'il ne peut porter à travers les 36 portages 200 livres par les chemins les plus exécrationnels, souvent enfonçant dans la boue jusqu'aux genoux, ou obligé de gravir des côtes pleines de rochers, ayant deux paquets ou barils sur la tête ou les reins pesant de 180 à 200 livres. Souvent ils sont tout écorchés. Tous les soirs on décharge le canot et on le renverse

par dessus sa charge à terre pour la mettre à l'abri. Les huit hommes qui composent l'équipage s'enveloppent dans leurs couvertes de laine, font du feu pour écarter les maringouins et dorment. Au jour, le chef conducteur donne le signal, on fume une pipe, on recharge le canot et la caravane composée de 8 ou 10 canots part. Un bon conducteur est un homme précieux, il reçoit 1500 [livres?] pour un voyage. La compagnie a depuis peu réduit les gages à 1200 et à 800. Mais les meilleurs refusent de marcher si on ne leur rend pas la 1^{ère} paye, et comme il y a des marchands particuliers qui depuis peu font ce même commerce qui peuvent les employer, il est probable que la Compagnie, pour ne pas les perdre, sera forcée de leur donner les anciens gages. C'est à Montréal qu'habitent les principaux intéressés dans le commerce des pelleteries, la plupart sont très riches, ce qui fait contraste avec les fortunes de Montréal et en général du Canada, qui sont très bornées. Les seigneurs ont des terrains immenses, mais ils sont obligés de concéder à quiconque le leur demande une terre consistant en 120 arpents, et cela pour une redevance de 9 livres et obligation de moudre au moulin banal; souvent cette redevance, toute faible qu'elle est, n'est pas payée. Il est peu de fortune de 20 ou 30,000 livres de rente et ce sont les grandes. Celles de 6 à 10,000 livres sont moins rares. Enfin, les plus ordinaires sont de 2 à 3,000 livres, et dans un pays où la vie est très bon marché, le luxe heureusement encore peu considérable, cela est suffisant pour entretenir une famille dans l'aisance. Excepté dans peu d'endroits, de 20 lieues au-dessus de Montréal jusqu'à Québec, les bords du fleuve sont couverts de petites maisons distantes l'une de l'autre d'environ 200 pas. Chacun a sa concession qui est de 3 arpents de front sur 40 de profondeur. De deux lieues en deux lieues, il y a des églises autour desquelles sont réunies quelques maisons qui, dans plusieurs endroits, forment d'assez gros villages, tel qu'à Longueuil, Berthier les Trois Rivières et autres. Là où les terres sont bonnes, ou près des villes ou villages, les concessions sont cultivées jusqu'à 2 et 3 de profondeur et dans quelques endroits où la grande route s'éloigne

du fleuve, il y en a 8 ou 9. Tous les bords du fleuve sont concédés. Les terres que le Gouvernement a encore à sa disposition sont, les plus près, à 6 lieues de la rivière et dans beaucoup d'endroits, beaucoup plus éloignées.

On peut acquérir des terres des seigneurs qui, par leur titre, sont obligés de concéder 3 arpents sur 40 à toute personne qui contracte l'obligation de s'établir sur cette terre dans l'année. Il paraît que les Seigneuries dont plusieurs ont 6, 10 et 12 lieues carrées leur ont été originairement données à charge de donner ces concessions pour 1 shilling 6 pence l'arpent de cens plus les droits de lots et vente. Depuis quelque temps, ils ont introduit l'usage de demander davantage et il y a des concessions qui payent en blé ou argent environ un louis et plus de vente. Il y en a aussi qui vendent plusieurs concessions ensemble au même acquéreur, cela semble contraire aux premières lois, mais comme ceux qui maintenant les interprètent sont intéressés à ce nouvel ordre de chose, cet usage s'établit. Aussi quelqu'un qui trouverait que 120 arpents de superficie ne sont pas suffisants pourrait acquérir 10 ou 20 concessions adjacentes, ce qui ferait 2,400 arpents de superficie, et maintenant je crois qu'on les aurait à 20 shillings et moins, l'arpent. Mais il faudrait toujours, pour se mettre à couvert, payer une vente d'un denier l'arpent et on resterait vassal de la Seigneurie dont on aurait acheté. Ceux à qui cela ne conviendrait pas pourraient acheter une partie de la Seigneurie ou une entière.

Après avoir passé 10 jours à Montréal, où j'ai reçu infiniment d'honnêtetés de M. de Longueuil, Commandant du Régiment Royal Canadien, de M. de Salabery, Major, ainsi que de différents habitants, négociants ou autres de cette ville et surtout de la famille Cuthbert. Je suis parti pour Québec dans un sloop, afin de voir le fleuve et ses deux rives. J'avais reçu la permission du Gouverneur Prescott de venir à Québec et j'aurais été fâché de n'en pas profiter. *Le 10 Novembre*, à 10 heures du matin, je suis parti par un très beau temps qui nous a accompagnés jusqu'à l'entrée du lac Saint-Pierre, à 18 lieues de Mont-

réal. En passant, j'ai vu à droite et à gauche du fleuve différents villages, entre autres Longueuil, La Valtoire, Berthier, appartenant à M. Cuthbert et Sorel ⁴⁸ qui est vis à vis; il y a une petite garnison, cette ville est à l'embouchure de la rivière de Richelieu qui descend du lac Champlain. A la nuit, le vent ayant manqué, nous avons mouillé. Le 11 à 7 heures du matin nous avons appareillé, le temps par grains de N. O. il avait tombé de la neige dans la nuit. Nous avons traversé le lac St Pierre, qui a 7 lieues, avec assez gros temps. Tous les cordages et les voiles étant pourris, à chaque instant il cassait quelque chose.⁴⁹ Notre équipage n'étant composé que de trois personnes, dont un vieillard et un enfant, j'ai, par nécessité, travaillé comme un matelot. Il m'en a coûté mon chapeau que le vent a emporté. Notre canot s'est brisé contre l'arrière du bâtiment un peu avant d'arriver aux Trois Rivières, où le lac finit. Jusque là les bords du fleuve sont peu élevés, ils commencent alors à l'être un peu plus et jusqu'à Québec cela va toujours en augmentant. Le fleuve a communément d'une demi-lieue à une lieue de large, mais la partie navigable est souvent très resserrée par des batures qui, dans quelques endroits, rendent la navigation assez dangereuse pour les bâtiments depuis 30 jusqu'à 150 tonneaux qui font le cabotage du fleuve jusqu'à Montréal, qui est le point le plus haut où ils puissent remonter. La rive sud est moins habitée que celle du Nord où passe la grande route de Montréal à Québec. Le 11, à 3 heures après-midi le vent ayant tombé; nous avons mouillé devant Batiscan ⁵⁰ et n'ayant point de canot, il a fallu rester à bord, renfermés 6 personnes dans une petite cabine, où faute de hauteur on ne pouvait être que couché, la neige qui tombait et le froid ne permettant pas d'être sur le pont. A 6 heures du matin, j'ai réveillé le capitaine qui n'a pu se déterminer à partir qu'à 7 passées. Sa lenteur nous a fait perdre un vent favorable et au lieu d'arriver le soir à Québec, nous avons, à 6 heures, mouillé devant le Cap Rouge. Un sloop qui y était m'ayant prêté son canot pour aller à terre, j'ai pris une calèche (espèce de cabriolet découvert mené par un cheval et homme qui s'asseyait sur le

devant fait exprès pour cela)⁵¹ j'ai été coucher à Québec chez les Delles Morijean, qui sont vieilles et laides mais honnêtes et ont une maison assez propre. Après les 2 mauvaises nuits que j'avais passées, tantôt mourant de froid, tantôt étouffé par la chaleur d'un petit poêle que nous avions dans notre cachot, j'ai trouvé une chambre propre et un bon lit extrêmement CONFORTABLES. *Le 13 Novembre* au matin, j'ai été remettre différentes lettres qu'on m'avait données à Montréal. J'avais surtout un gros paquet pour l'Angleterre que M. Ogleve⁵² m'avait recommandé de remettre le plus tôt possible à M. Muir. Naturellement cela m'a valu une invitation pour le mardi suivant que j'ai acceptée, ce qui m'a empêché de dîner chez le Gouverneur Prescott, dont j'ignorais que ce fut le jour. Accompagné de M. de Levy,⁵³ ancien Garde du Corps, j'ai été chez le Général où M. de Bouillé, neveu du Général de ce nom,⁵⁴ et le Colonel Bunbury, aide de camp, m'ont introduit. J'ai trouvé en lui un vieillard de 70 ans, ayant peu d'extérieur mais il a, à ce qu'on m'a dit, une qualité bien nécessaire dans ce moment-ci pour tout homme en place: une fermeté inébranlable. C'est le même Prescott qui commandait à St Christophe quand MM. de Bouillé et de Grasse prirent cette île. Le mauvais temps qu'il a fait pendant presque tout le temps que j'ai passé à Québec ne m'a pas permis d'aller voir la chute de Montmorency⁵⁵ distante de 8 miles par le détour qu'on est obligé de faire pour aller chercher le pont qui est sur la rivière St Charles. En droite ligne, il y a à peine 5 miles. Cette chute, quant au volume d'eau, est à peine la 20^{ème} partie des falls de Niagara, mais sa hauteur est presque double, étant de 240 pieds mesurés avec un graphomètre. Un général anglais a bâti, tout près de la chute une assez jolie maison et il a, m'a-t-on dit, dépensé 3 ou 400 livres sterling à embellir cet endroit dont la position est réellement très belle. Maintenant celui qui l'a acheté pour 500 livres sterling n'entretient rien, et il y aura bientôt du risque à aller dans le petit cabinet construit en l'air, perpendiculairement au-dessus de la chute. Le lendemain de mon arrivée, j'ai profité d'un moment de beau temps pour faire

avec M. de Bouillé le tour de la citadelle, d'où la vue est superbe. Le cours du fleuve qui divise l'île d'Orléans, la pointe Levis, le village de Beauport, la rivière St Charles et la vallée qu'elle arrose, les montagnes qui, à 15 ou 20 lieues terminent l'horizon, enfin la ville et le port qui sont sous vos pieds, tout cela forme un ensemble magnifique. Ce qui le rend encore plus intéressant est de voir en même temps Beauport, lieu où les Anglais furent d'abord repoussés par M. de Montcalm, les plaines d'Abraham, où il eut l'imprudence de donner bataille avec 3,000 hommes au lieu d'attendre 12,000 hommes qui venaient à son secours, et où il périt ainsi que Wolfe, son vainqueur, et le lieu où le général américain Montgomery périt en cherchant, à l'aide d'un temps très obscur, de débarquer au pied de la citadelle et de l'escalader par un endroit presque à pic, qui donne sur le fleuve et qui n'était fermé que par une palissade.⁵⁶ Un coup de canon tiré au hasard termina son sort et décida du sort du Canada qui sans cela serait probablement maintenant partie des Etats-Unis. Il est, je crois, fort heureux pour ce pays que cela n'ait pas eu lieu, car le Canada ne paye aucun impôt et jouit de la protection d'un Gouvernement solide et considéré. Et déjà les taxes commencement à peser sur le peuple américain.

La coutume de Paris règle les transactions civiles. Pour le criminel, les lois anglaises sont en vigueur. Dans le haut Canada, tout est selon le régime anglais. Le Gouvernement est composé du Gouverneur, qui a un Conseil originairement composé de 7 membres. Maintenant il l'a porté à 12. Ils sont pris parmi les habitants du pays, soit gens de loi, négociants ou autres. Le plus grand nombre sont des Anglais établis au Canada. Ensuite vient le Sénat et la Chambre des représentants de la province, élus par les habitants. La religion, c'est à dire du gouvernement et des anglais établis dans le pays est l'anglicane. Il y a un évêque à Québec. Tout ce qui est Canadien est catholique. Le clergé du pays est, en général, très ignorant. Avant l'arrivée de quelques ecclésiastiques français, que la révolution a jetés au Canada, il n'y avait pas dix sermons de prêchés, par an, dans toutes les paroisses du Bas

Canada. Si le clergé est aussi peu instruit, on peut juger de l'ignorance du peuple. Elle est telle que peu — au moment où j'écris — veulent croire à la mort du Roi de France. Il est caché, disent-ils et il reparaitra, il a le pouvoir de se rendre invisible. Ils ne veulent en général pas croire un mot des horreurs de la révolution. Le bon peuple français ou, comme ils disent, NOS PERES, n'en sont pas capables. Ce sont des calomnies que les anglais répandent à dessein. Quelques prêtres qui ont voulu leur parler de la révolution et des crimes qu'elle a occasionnés leur sont devenus suspects. Cependant, depuis quelque temps le nombre des témoins ou des victimes de la révolution française ayant augmenté en Canada, quelques personnes parmi le peuple commencent à y croire, mais bien peu ont pu encore se déterminer à croire le peuple français capable des horreurs qu'il a commises. Ils disent qu'il fallait que le roi fut bien coupable. On jugera aisément d'après cela que le Canadien est encore attaché à la France et nullement à l'Angleterre. Si les républicains, quand Richery est venu à Terre Neuve,⁵⁷ avaient débarqué 6,000 hommes au Canada, il eut été perdu pour l'Angleterre. C'eût été un grand malheur pour ce pays qui est peut être celui ayant des rapports avec l'Europe où on n'ait en rien souffert des convulsions qui l'agitent depuis 10 ans.

J'ai passé 9 jours à Québec, le mauvais temps qu'il a fait ne m'a pas permis d'en visiter les environs. J'ai été voir la chute de Montmorency dont j'ai pris la vue. Pendant mon séjour, j'ai vu plusieurs fois M. l'Abbé Desjardins, ecclésiastique de mérite qui, il y a 5 ans, est venu en Canada avec M. de la Corne, ancien officier de la marine. Le gouvernement anglais, à cette époque, désirait y envoyer un grand nombre de prêtres et d'émigrés et ces Messieurs avaient rédigé, à ce sujet, un mémoire et des notes dont j'avais eu connaissance. Je suis fâché d'être obligé de dire, à la honte des prêtres Canadiens, qu'humiliés sans doute de la comparaison qu'on peut faire d'eux aux ecclésiastiques Français dernièrement arrivés, ils les voient avec une très grande jalousie, surtout les St-Sulpiciens qui sont à Montréal. Ces religieux

sont seigneurs de l'île de Montréal, du lac des 2 Montagnes où ils ont une mission, et ont encore d'autres propriétés que le Gouvernement Anglais leur a conservées. Il n'y a qu'eux et les Séminaristes qui aient obtenu cette exception. Tous les biens des Récollets, Jésuites et autres ordres monastiques sont devenus la propriété du Gouvernement. Le roi a donné ceux des Jésuites au Lord Amerst⁶⁸ (qui, dit-on, y a renoncé). La province les réclame. On devrait les donner à l'évêque catholique, qui n'a que 200 livres sterling que le Gouvernement lui accorde, cela le mettrait à même de vivre selon son rang, au lieu que l'évêque actuel est resté dans sa cure de Longueuil près de Montréal pour avoir de quoi vivre.

Le 22 Novembre j'ai quitté Québec où j'ai eu bien froid pendant 3 jours qu'il y a fait un coup de vent d'est. Le thermomètre était à 16 degrés au-dessous de 0. Il a tombé un peu de neige, les petites rivières ont été prises et le fleuve charriait beaucoup de glace depuis les 3 Rivières. Par un temps pareil, il est très désagréable et même dangereux de sortir. La ville étant sur le penchant d'une montagne, vous ne faites que grimper ou descendre et les rues ne sont qu'une glace. On est obligé de s'armer de fers à glace, comme les chevaux. J'ai laissé Québec et ses habitants sous la neige et la glace pour 6 mois, et en compagnie du Major J. Macguill j'ai pris, par terre, la route de Montréal. Nous avons eu très beau temps et la neige qui avait tombé nous a permis d'aller en carriole "sledge," traîneau conduit par un homme et un cheval. Je me suis arrêté à Berthier où j'ai passé deux jours avec M. Alex. Cuthbert et sa femme, Miss Stokton de Princetown et M. et Mme Toneveith. Miss Cuthbert, femme aussi jolie, douce et attrayante que sa belle sœur Mistress Alex. est laide et méchante, si j'en crois la renommée. Quant à moi je l'ai trouvée il est vrai peu jolie, mais très honnête. *Le 27 Novembre*, je suis revenu à Montréal où mon estomac a eu autant à se louer des bons dîners qu'on lui a donnés que moi de toutes les honnêtetés dont on m'a comblé. J'aurais pu y faire encore un long séjour, sans pouvoir trouver un jour pour dîner avec la famille

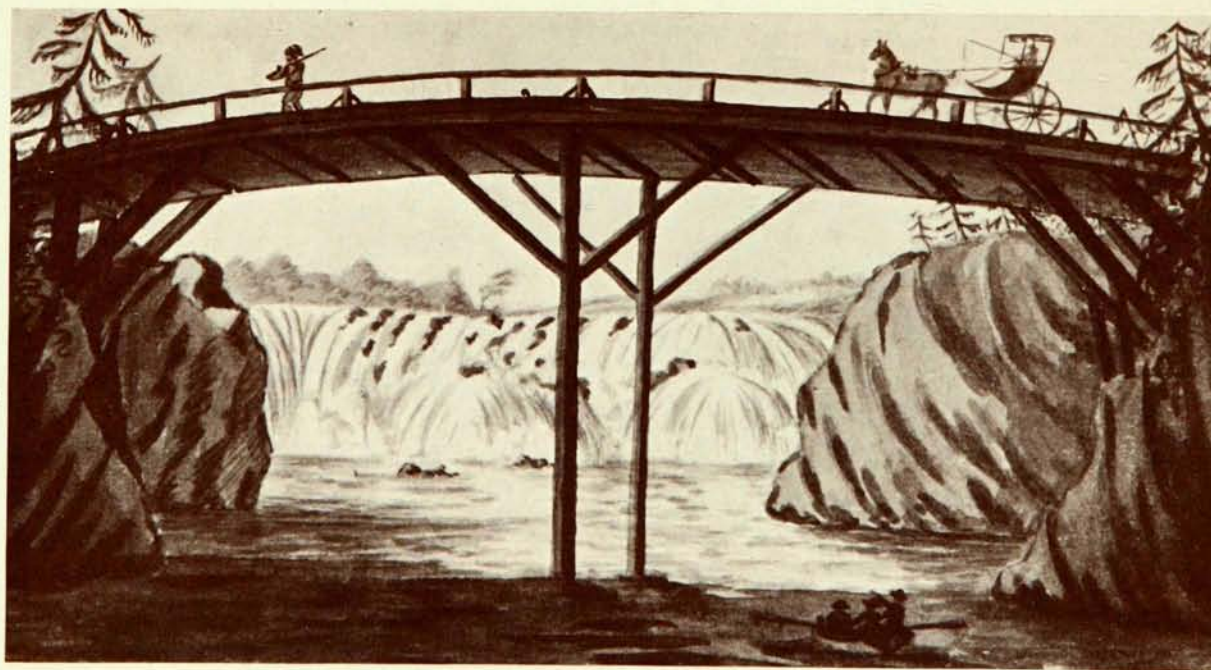
Cuthbert qui a voulu absolument à mon retour que je vinsse loger chez eux. Il y a peu de maisons canadiennes maintenant qui tiennent un état à Montréal. Ce sont, en général, des négociants qui font le commerce des pelleteries. Sir John Johnston a, sans contredit, la plus belle et la meilleure maison de Montréal; il a des propriétés immenses en terre tant dans le haut que dans le bas Canada.

Le 6 Décembre je suis parti de Montréal. Le 4 et le 5, il avait fait très froid. Le thermomètre a été à 20 et même, m'a-t-on dit, à 22 degrés au-dessous de zéro. Les habitants m'ont assuré qu'il fait rarement plus froid. Cependant, 3 ou 4 fois par hiver, pendant 2 ou 3 jours, à chaque fois, le froid est à 28 degrés. Le fleuve étant pris en partie, j'ai eu assez de peine à traverser, les bateliers étant obligés de traîner leur canoe sur la glace pendant plus d'un quart de mile. Enfin, à 11 heures, j'ai été de l'autre côté. Il m'a fallu aller à pied à Longueuil, à une demi-lieue, pour avoir une carriole et ce n'est qu'à midi et demi que je suis parti pour Chambly.⁵⁹ Le temps était très froid, le vent à l'est me soufflait sur la joue gauche une petite neige très fine qui était très désagréable. A moitié chemin mon conducteur, à force de tourner la tête pour moins sentir le vent, n'a pas vu un fossé qui était à gauche et nous a culbutés dedans. Heureusement qu'il était plein de neige, de sorte que nous ne nous sommes fait aucun mal. Quoi qu'il n'y ait que 5 lieues de Longueuil à Chambly je n'y suis arrivé qu'à 5 heures du soir, à moitié gelé. Le Capitaine Robinson, du 60^{me} qui y commande et pour qui j'avais une lettre m'a aisément persuadé de coucher au fort, où il m'a donné avec beaucoup d'honnêteté à dîner, souper et coucher. Malheureusement il n'y avait pas, comme chez le bon Bartholo, une jolie Rosine. En revanche, il y avait Mme Robinson, fille du Général Wists et Mme Rouville. A 7 heures du matin, je suis parti à Chambly *le 7*, dans une carriole que le Capitaine R. avait commandée. A 9 heures, je suis arrivé au fort St. John où M. Jordan, jeune homme de Montréal retournant en Angleterre, m'attendait pour aller ensemble à New York. J'ai passé la journée du *Vendredi 7* avec le capitaine Cartright du 60

Rgt. et le sieur Lindsay, Directeur de la Douane, qui ont bien voulu me faire les honneurs de St. John. Cette place n'est maintenant qu'un gros village, mais sa position entre le lac et le fleuve doit, avec le temps, la rendre intéressante comme entrepôt des marchandises passant du Canada aux Etats et réciproquement. La rivière Richelieu ou Champlain n'étant pas navigable par les rapides qui obstruent son cours le fort, jadis très considérable, est entièrement en ruine. Il y a maintenant à St. John deux compagnies. Le dernier poste anglais est à 12 miles à pied, aux îles aux Noix, il y a 30 hommes et un lieutenant. Le *samedi* 8 j'ai quitté St John et le Canada, où je puis dire avoir reçu plus d'honnêtetés et de marques de bienveillance et même d'amitié dans l'espace de deux mois environ, que je n'en ai éprouvées depuis près de 3 ans en Amérique. Au reste, la raison en est simple. Les habitants de Philadelphie sont [un mot rayé]. Les Canadiens sont [un mot rayé] ou Canadiens [un mot rayé] aussi et surtout français dans l'âme. A 5 Miles de St. John nous avons traversé la rivière sur la glace. Comme nous étions le premier sledge qui eut passé, on a conduit les chevaux. Nous avons été à pied et deux hommes ont traîné le sledge. Nous avons pris avec nous un homme et une hache, pour essayer la glace et nous faciliter le chemin à travers le bois si nous étions dans le cas de quitter la glace. Heureusement, elle s'est trouvée partout assez forte et après avoir remonté South River pendant 3 miles, nous avons rejoint le chemin sur la rive est du lac, à environ 10 miles de St. John. Pendant deux lieues nous avons eu un chemin affreux, obligés de faire passer par dessus des arbres et des troncs couverts de neige. Le pis était que souvent les chevaux enfonçaient jusqu'aux sangles dans la boue dont il n'y avait que la superficie de gelée. Après deux heures de peine, et m'être enfoncé plusieurs fois jusqu'aux genoux dans la boue, en aidant à porter le "sledge," nous sommes arrivés à une méchante auberge où nous avons dîné avec ce que nous avions apporté. Après avoir fait rafraîchir les chevaux, nous sommes repartis et sommes venus coucher à la nuit à Misisky Mill, où il y a une bonne maison tenue par des gens fort honnêtes. Le temps à la neige et très froid. Le 9 nous sommes revenus

à 3 miles de Burlington. Les chemins sans être beaux étaient infiniment meilleurs que la veille, cependant à 3 de couchée nous avons versé sans accident. Nous avons traversé plusieurs rivières peu larges qui étaient heureusement toutes gelées. Le pays, en général plat, dans quelques endroits assez bien habité, est bon à en juger par les arbres, mais souvent on traverse pendant plusieurs miles des forêts de sapins où on ne trouve point ou fort peu d'habitations. *Le 10* au matin nous avons traversé Burlington, joli village sur la baie du même nom. La position, autant que j'ai pu en juger, m'a paru agréable. Dans l'après midi nous avons passé par Vergènes, où nous nous sommes arrêtés une heure. Mathew Lyon of "spitting memory" y était en prison, et j'ai su qu'à la honte de l'Etat de Vermont il y avait beaucoup à parier qu'il serait réélu membre du Congrès.⁶⁰ Il y a plusieurs bonnes maisons à Vergennes. On vient d'y construire une State house, qui est située sur une éminence, à l'entrée de la ville et fait un bon effet. Vergennes est à 8 miles du lac Champlain. L'agriculture est encore dans son enfance dans l'état de Vermont, les belles lettres encore plus, le peuple est en général très grossier, mais le sang y est assez beau au moins si j'en juge par plusieurs très jolies femmes que le hasard m'a fait voir.

Les maisons sont presque toutes en bois, mais construites avec assez d'élégance. *Le 11*, nous sommes venus coucher au Landing à Skeensborough chez un nommé Noisse, assez bonne auberge; nous avons traversé un pays très inégal, même montueux, surtout pendant les 10 derniers miles. Nous avons fait 43 miles en compagnie, avec deux "sledges" dont les conducteurs nous ont donné une idée des manières Vermontaises. *Le 12*, par un froid très vif, nous avons quitté Skeensborough⁶¹ qui est à l'extrémité sud du lac Champlain; ce n'est encore qu'un village. Après avoir traversé environ 25 miles, nous sommes arrivés sur les bords de la rivière du Nord qui arrose une vallée bien habitée et qui paraît devoir abonder en bons pâturages, à 35 miles de Skeensborough. Nous avons traversé la rivière à Dimontsferry, où nous avons mangé un morceau et fait rafraîchir nos chevaux pour le 3^{me} fois et à 5 heures nous sommes arrivés à Stillwater, où j'ai couché.



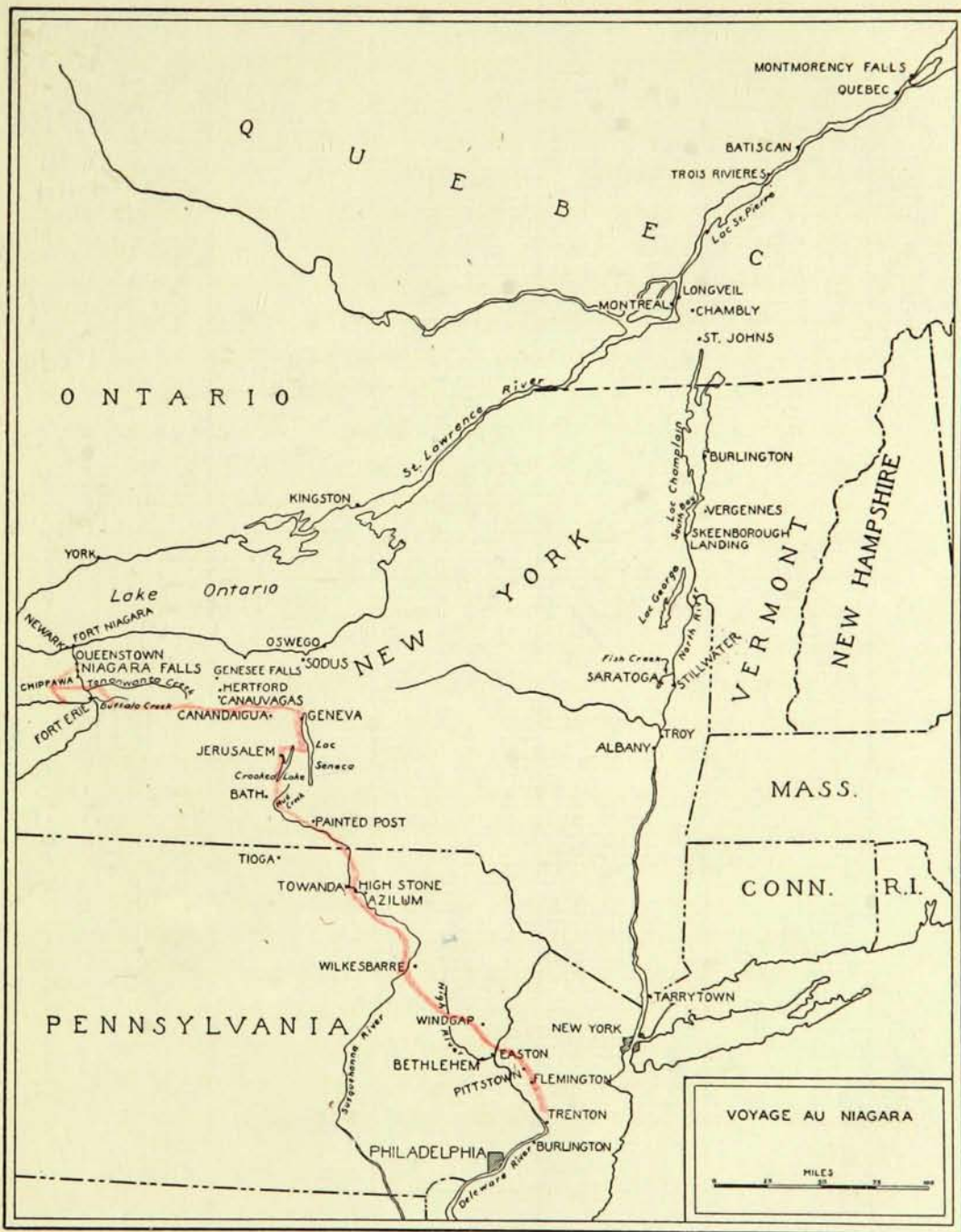
"CHUTES DE LA RIVIÈRE MOHAWCK, À 6 MILES D'ALBANY"

M. Jordan n'étant qu'à 4 miles d'un lieu où il avait des parents a pris un sledge et y a été coucher. Il était difficile, au lieu où j'étais, de ne pas penser à un des événements qui a décidé du sort de l'Amérique. En nommant Saratoga, tout le monde se ressouviendra du sort du malheureux Burgoyne, qui après être venu jusqu'à Stillwater⁶² se retira à 6 miles de là, derrière Fishcreek. L'armée américaine se campa vis à vis et différents corps entourèrent l'armée anglaise qui, fatiguée par de longues marches et plusieurs combats, diminuée par les pertes qu'elle avait faites, fut forcée de mettre bas les armes. J'ai entendu dire, durant la guerre d'Amérique, que la jalousie du Général Clinton qui, de New York devait marcher vers Albany pour opérer une jonction avec Burgoyne avait été la cause de la non réussite de cette expédition. Clinton ne s'avança point vers le Nord. Le 13 j'ai arrêté un moment à la maison où M. Jordan était. Comme il s'est déterminé à y rester deux jours, j'ai continué ma route le long de la rive droite de la Rivière du Nord. A quelques miles je l'ai traversée sur la glace, qui n'était pas très bonne, et j'ai passé par une jolie petite ville appelée The New City. Presque toutes les maisons sont en bois, quelques unes en briques, le plus grand nombre fort jolies et plusieurs très grandes. Cette ville est sur le bord de la rivière et le dernier endroit où les bateaux à voile puissent remonter. Elle a environ 1 mile en longueur. A deux miles au Sud est la ville de Troy bâtie dans le même genre que l'autre et à peu près de la même étendue. Là j'ai encore repassé la rivière, et suivi la rive droite jusqu'à Albany, où je suis arrivé à 2 heures.⁶³ En arrêtant à la City Tavern, j'ai trouvé le stage pour New York prêt à partir dans l'instant. Je n'ai eu que le temps de prendre ma malle et de me jeter dans le stage. J'ai eu tort de tant me presser, car j'aurais pu partir le lendemain, mais on m'avait dit que le stage pour New York ne partait que deux fois par semaine, et n'ayant pas trouvé à la poste des lettres que j'attendais je désirais me rendre à New York le plus tôt possible. En quittant Albany nous avons traversé la rivière du Nord, sur la glace, en stage. La route, ensuite, suit toujours la rive gauche du fleuve. La route en général, jusqu'à 40 miles de New York, traverse un pays très montueux.

Le second jour nous arrêtâmes à Tarrytown, lieu fameux par l'arrestation du malheureux Major André.⁶⁴ J'ai vu le lieu où il fut arrêté, revenant de conférer avec le Général Arnold qui commandait à West-point pour les Américains, sur la manière dont ce poste important serait livré aux Anglais. Ne croyant pouvoir rencontrer que les avant postes anglais à cet endroit, il répondit au "Who is there" qu'on lui cria "English Officer," ne réfléchissant pas que si c'était des anglais il lui était toujours aisé de se faire reconnaître et que, si c'était des américains, en répondant "American Officer," muni de passeports d'Arnold, comme il l'était, ils l'eussent laissé passer. Au lieu que sa réponse l'ayant rendu suspect, les passeports n'eurent plus d'effet. J'ai vu un tulipier sous lequel les deux Yankees qui l'avaient arrêté le fouillèrent et trouvèrent dans ses bottes la correspondance d'Arnold avec le Général Clinton. On le conduisit d'abord à Tarry Town, où était le commandant américain. Son sort, depuis, est trop connu pour que j'en parle. Arnold averti à temps par un Torry se sauva dans son canot à bord d'une corvette anglaise qui était dans la rivière.

Le 16 décembre, je suis arrivé à New York, deux ans et demi après y avoir débarqué en venant de Nantes. J'y ai passé un mois et ne puis que me louer infiniment des honnêtetés que j'y ai reçues. En général, on y est plus hospitalier qu'à Philadelphie. Mes affaires me rappelant à Philad. j'y suis revenu le 14 *Janvier*, [1799] quatre mois et huit jours après en être parti pour Niagara. Une affaire m'ayant rappelé à New York, le 27 *janvier* je suis reparti de Philad. et me suis arrêté quelque temps à Elisab[eth] joli village à 15 miles de New York. Le 15 *Mars* je suis revenu à Philad. La distance de ces deux villes est de 96 miles, dont 30 ou 40 sont par les chemins les plus rudes et les plus mauvais, surtout dans le temps des pluies. Les stages, qui sont les seules voitures, ajoutent encore par leur dureté au tourment des voyageurs. Je ne conçois pas qu'une route aussi fréquentée n'ait pas été convertie en turnpike.

Fin du Manuscrit.



NOTES

1. C'est évidemment ici que devrait se placer le passage suivant qui se trouve beaucoup plus loin dans le manuscrit, sans doute par suite d'une erreur de transcription:

J'ai traversé Noristown, à 17 miles de Philadelphie. Cette ville, chef lieu du Comté de ce nom, est située sur le penchant d'une colline dont le pied est arrosé par le Skuikill; mais quoiqu'à peine à 200 toises de la rivière, on la voit à peine de la ville. La Court House qui est sur une éminence, et une vingtaine de maisons en pierre, parmi lesquelles est une assez grande taverne, composent Noristown, ville sans commerce et qui ne doit jamais acquérir d'accroissement sensible. De l'autre côté de la rivière, à l'opposé de la ville, est la plantation de Mr du Portail. La maison placée trop près de l'eau perd par là l'agrément de la vue, doit être peu saine et, dans les débordements, les "fences" ont été emportées.

A cette date, Norristown, bien que "capitale du comté de Montgomery," ne comptait qu'une dizaine de maisons. La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, I, p. 22.

Sur Duportail on pourra consulter l'ouvrage de Miss Elizabeth S. Kite, *Brigadier-General Louis Lebègue Duportail*. Institut Français de Washington. Johns Hopkins Press, 1933. Après avoir servi dans l'armée américaine sous Washington et organisé le corps du génie, Duportail retourna en France et devint ministre de la guerre. Emigré au début de la Révolution, il passa en Amérique et s'établit près de Norristown dans un domaine qu'il exploita jusqu'en 1802. Il mourut en 1802 sur le vaisseau qui le ramenait en France et son corps fut immergé. Moré de Pontgibaud a tracé de lui un bien amusant portrait, le montrant dans sa ferme "bien coiffé, le chapeau sous le bras, en habit habillé à la française à dix-huit cent lieues de Paris." *Mémoires du comte de M.* Paris, 1828, p. 226.

2. John Peter Gabriel Muhlenberg, né à Trappe, près de Philadelphie le 1^{er} octobre 1746; ministre luthérien puis soldat pendant la Guerre d'Indépendance. Il commanda d'abord un régiment de Virginie formé d'Allemands de la vallée de Shenandoah, puis en 1779 devint, comme brigadier-général, le lieutenant de von Steuben; en 1781 il était à la tête d'une brigade à Yorktown. Regardé comme un héros par les Allemands de Pensylvanie, il prit part à la vie politique de son Etat et fut envoyé comme délégué au Congrès de 1789 où il resta jusqu'en 1801. Il mourut dans sa maison de campagne le 1^{er} octobre 1807 et est encore considéré comme un des grands hommes de la Pensylvanie.

3. Madame de Sibert, veuve d'un riche marchand de Saint-Domingue, avait été une des fondatrices de la colonie d'Azilum dont on trouvera l'histoire plus loin. Elle vendit la maison qu'elle y avait construite en décembre 1797. Jean Montulé l'avait accompagnée à Azilum, comme en pourra le voir par plusieurs lettres publiées par Louise Welles Murray, *The Story of Some French Refugees and their "Azilum," 1793-1800*. Tioga Point Historical Society, 1903, p. 41 et 129. Bercy de Sibert paraît avoir été le fils de cette "Madame de Sybert, cousine de M. de Montulé, anciennement capitaine de cavalerie, marié à une dame de Saint-Domingue" que La Rochefoucauld-Liancourt visita à Asylum. *Voyage*, I, p. 157.

4. Sur Reading à cette date on pourra consulter La Rochefoucauld-Liancourt (*Voyage*, I, p. 42-52). Il décrit la charmante ville comme un véritable paradis philosophique et politique, marqué par une tolérance rare et une absence presque complète d'impôts.

5. Probablement Marks John Biddle, avocat à Reading selon les renseignements aimablement communiqués par M. J. Bennett Nolan, le savant historien de Reading. C'est sans doute aussi le "M. Bridle" pour qui La Rochefoucauld-Liancourt avait une lettre d'introduction.

6. Probablement Daniel Clymer et Anthony Morris, selon M. Nolan.

7. La Rochefoucauld-Liancourt indique une seule église luthérienne à Reading. *Voyage*, I, p. 44.

8. Harrisburg "qui date de 1786 est situé dans le comté Dauphin, à cent miles Nord-Ouest de Philadelphie. Trois ans après la fondation, elle possédait cent trente maisons, une église, et une prison publique; elle promet des accroissemens considérables." *Tableau de la situation actuelle des Etats-Unis d'après Jedidiah Morse et les meilleurs auteurs américains*, par C. Pictet de Genève. Paris, an III, 1795, 2 vols. Tome II, p. 103. Voir aussi La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, I, p. 88-94.

Middletown, à un demi-mile du confluent de la Swatara et de la Susquehanna, était à cette date une sorte d'entrepôt pour les grains de la région. La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, I, p. 84.

9. "Sunbury, dans le comté de Northumberland, à cent vingt milles au Nord-Ouest de Philadelphie, immédiatement au dessous du confluent des deux branches de la Susquehanna, est une ville de cinq à six cents habitans seulement. On peut observer, par le tableau de la population, que ce Comté est de tous le moins habité." Pictet, *op. cit.*, II, p. 101. La population est donnée comme étant de 24,250, et le nombre d'acres non cultivés aurait été de huit millions. Morse indique cependant que la branche Ouest de la Susquehanna peut se remonter jusqu'à quatre-vingt dix milles au-dessus de Sunbury. *Ibid.*, p. 72. La Rochefoucauld-Liancourt a décrit en détail la ville de Northumberland, mais ne donne que peu d'indications pour Sunbury. *Voyage*, I, p. 121-133. Au moment où St John Crèveœur visita la région, Northumberland, fondé en 1774 et brûlé en 1780 par les Indiens se reconstruisait lentement. *Voyage dans la Haute Pensylvanie*, I, p. 141.

10. C'est ici que se trouve dans le manuscrit le passage sur Norristown reproduit dans la note 1. Il était suivi de quelques lignes illisibles au crayon, contenant probablement des renseignements sur le prix des terres.

11. Joseph Priestley né le 13 mars 1733 à Fieldhead dans le Yorkshire, fut ordonné ministre mais dès sa jeunesse se montra un "dissenter" acharné. Après avoir été bibliothécaire de Lord Shelburne et pasteur de Hackney il prit parti pour la Révolution française, vit sa maison brûlée par la populace en 1791, et bien que fait citoyen français, en 1792, préféra les Etats-Unis à la France. Il arriva à New-York au mois d'avril 1794, fut reçu en triomphateur par les patriotes mais quitta la grande ville assez tôt pour se réfugier à Northumberland où il trouva une tranquillité relative et se consacra à des travaux scientifiques, allant souvent à Philadelphie lire des communications à la Société Philosophique. Sa versatilité était extraordinaire et sa découverte de l'oxygène est trop connue pour qu'il soit besoin de la rappeler. Il s'occupa également de physique en particulier d'optique et ne put se tenir entièrement à l'égard des querelles politiques et théologiques. Il risqua fort d'être déporté au moment de l'Alien Act. (Pour sa controverse avec Volney voir G. Chinard, *Volney et l'Amérique*. Baltimore et Paris, 1923.) Il mourut au mois de février 1804. Son disciple et compagnon, Thomas Cooper, eut une existence presque aussi agitée. Né en Angleterre, à Westminster, le 28 octobre 1759, il fut un agitateur, un éducateur, un économiste, un chimiste et avant tout un vulgarisateur. Comme Priestley il fut forcé de quitter l'Angleterre, visita Paris en 1792, mais réprouva la Terreur et rejoignit Priestley in 1794. Au moment du "Sedition Act" il fut condamné à six mois de prison et 400 dollars d'amende, mais devint ensuite juge de Luzerne County, professeur de chimie à Dickinson College, puis à l'Université de Pensylvanie. Il fut professeur au Collège de la Caroline du Sud, puis Président de la même institution, continuant jusqu'à sa mort ses polémiques contre les presbytériens. Voir Dumas Malone, *The Public Life of Thomas Cooper (1783-1839)*, 1926.

12. La Rochefoucauld-Liancourt avait lui aussi rencontré les mêmes charmantes anglaises. Il avait admiré le courage de "Mistress Dash" femme d'un banquier de Bath qui était venue

s'établir avec ses deux filles dans une mauvaise cabane "sur une propriété toute brute" qu'elle faisait défricher. Lui aussi avait été charmé par Sarah, "une jolie personne, jeune, malheureuse, modeste, et n'ayant rien sur la terre, animant dans une mauvaise cabane de planches un des meilleurs instruments que Longman ait faits." *Voyage*, I, p. 135.

13. "Carlisle, à cent vingt milles à l'Ouest de Philadelphie, est une jolie ville de trois cents maisons bien bâties; elle possède un Collège [Dickinson College fondé en 1783. Il possède trois chaires de professeurs, une bibliothèque, et un cabinet de physique], plusieurs églises, et environ mille cinq cents habitants. Il y a à présent trente-neuf ans que le lieu où est bâtie cette ville était couvert de forêts." Pictet, *op. cit.*, II, p. 100 et 93. On trouvera dans Crèvecoeur une charmante description de la ville, "bâtie sur un terrain qui pourrait suffire à 20,000 habitants en Europe." *Voyage dans la Haute Pensylvanie*, I, p. 36.

14. "Le bourg de Lancaster, à soixante-six milles à l'Ouest Nord-Ouest de Philadelphie, est plus considérable qu'aucune ville intérieure des Etats-Unis. Il est situé sur la Conestoga, petite rivière qui communique à la Susquehanna. Il a un commerce déjà étendu, et qui augmente avec la population de ses environs. On y compte cinq mille habitants, presque tous manufacturiers ou commerçants." Pictet, *op. cit.*, II, p. 99. Voir aussi La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, I, p. 66-79.

15. "Burlington sur la Delaware, est à seize mille au-dessus de Philadelphie. La Rivière a environ un mille de large vis-à-vis de la ville, qui est bâtie en partie dans une isle, et entourée de prairie. Le voisinage de l'opulente ville de Philadelphie a empêché les accroissements que Burlington aurait pu attendre des avantages de sa situation pour le commerce." Pictet, *op. cit.*, II, p. 63.

16. L'auteur qui écrit en route a laissé en blanc la date du fameux passage de la Delaware et de l'attaque de Trenton par Washington. "Trenton, qui est la capitale du New Jersey, et le siège du Gouvernement, n'a pas plus de deux cent maisons en masse. Elle est bâtie près de la Delaware, vis-à-vis d'une chute de cette rivière. La situation est très agréable, et ses environs sont garnis de belles maisons de campagne. Le passage de la grande route des Comtés de l'Est à Philadelphie, met beaucoup de mouvement dans cette place." Pictet, *op. cit.*, II, p. 63.

17. Le voyageur anglais Weld a lui aussi conservé un très mauvais souvenir de cette "Brèche-du-vent" qui a "un mile de longueur et présente le tableau le plus sauvage et le plus affreux." *Voyage au Canada, dans les années 1795, 1796 et 1797: traduit de l'Anglais d'Isaac Weld*. Paris, an XI, 3 vols. Tome III, p. 210. Il est curieux et regrettable que notre voyageur n'ait pas fait un crochet pour visiter la colonie des frères Moraves établie à Bethlehem. On en trouvera dans Weld une description détaillée et des plus pittoresques. *Ibid.*, p. 211-223.

18. "Les bois, dans cette contrée, consistent presque entièrement en une espèce de sapins appelés *hemlock*, et qui ne croissent que dans un terrain pauvre. Il y en a un nombre considérable, d'une grandeur énorme, et dont les cimes sont si fortement entrelacées les unes avec les autres que, lorsque l'on a pénétré dans le milieu des bois, il est impossible d'apercevoir le ciel, excepté en un très petit nombre d'endroits." Weld, *op. cit.*, III, p. 209.

19. "Du sommet des montagnes bleues, on découvre la plaine où est située Wilkesbarré, et à travers laquelle coule la Susquehanna, dont on suit les nombreux détours pendant plusieurs milles au-dessus de la ville, et au milieu des montagnes." Weld, *op. cit.*, III, p. 208. "La ville de Wilkesbarré, anciennement Wioming, est le chef-lieu du comté de Luzerne. Elle est située dans une plaine bornée d'un côté, par la Susquehannah, et de l'autre, par une chaîne de montagnes. Elle contient cent maisons construites en bois, une église, un tribunal et une prison." *Ibid.*, p. 206. Voir aussi La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, I, p. 141-144.

20. Wioming, "une rivière qui se jette dans la Susquehannah près de l'endroit où se trouvait Azilum."

21. Il existe ici une lacune dans le manuscrit; mais il semble certain que l'on doit insérer à cet endroit les pages placées à la fin du manuscrit dans lesquelles l'auteur raconte son séjour à Azilum.

22. La meilleure étude sur la colonie d'Azilum se trouve dans une publication malheureusement imprimée à 250 exemplaires seulement: *The Story of Some French Refugees and their "Azilum," 1793-1800*, by Louise Welles Murray, Tioga Point Historical Society, Athens, Pennsylvania, 1903. L'auteur qui est une descendante de l'un des fondateurs de la colonie a utilisé de précieux papiers de famille et les archives de Tioga Point Historical Society. La société d'Azilum fut originellement fondée par des réfugiés royalistes au nombre desquels se trouvaient Omer Talon et le vicomte de Noailles, beau-frère de Lafayette. Les réfugiés ayant pour guide le major Hoops, agent de Robert Morris, remontèrent la Susquehanna et s'établirent près de Standing Stone après avoir fait acquisition régulière d'une portion de terrain de 320 acres, puis de 2400 acres. Une compagnie par actions fut organisée le 22 avril 1794, le plan de la ville fut tracé. Des réfugiés de St. Domingue vinrent se joindre aux émigrés et la petite colonie s'établit au milieu de la "wilderness" américaine. Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt qui visita Azilum au mois de juin de l'année suivante et qui passa plusieurs jours avec ses amis, sentit dès cette date que la colonie avait peu de chances de réussir. *Voyage*, I, p. 151-170. Weld, qui y passa l'année suivante fait aux colons les mêmes reproches que le duc: "Les Français ne paraissent pas avoir beaucoup de goût ou peut-être de capacité pour la vie agricole. La plupart d'entre eux ont affermé leur petit domaine pour un revenu annuel, et s'amusent à la chasse ou à la pêche. Ils vivent entièrement isolés. Ils détestent les Américains, et ceux-ci les accusent de passer leur vie dans l'oisiveté et la dissipation." Weld, III, p. 206. Pour Moré de Pontgibaud, Azilum aurait été non une entreprise de colonisation, mais une spéculation des plus douteuses lancée par Robert Morris avec le concours d'Omer Talon et du vicomte de Noailles, *Mémoires du comte de M...*, Paris, 1828, p. 230-235. En fait, la colonie ne fut jamais prospère et les habitants d'Azilum se dispersèrent rapidement. En 1804 Azilum était déjà pratiquement abandonné et les maisons édifiées avec tant de peine par les réfugiés commençaient à tomber en ruines. Il n'en reste aujourd'hui que le souvenir.

23. La Rochefoucauld-Liancourt ne mentionne pas Mme Buzais. Il donne les renseignements suivants sur les autres personnes. M. de Blacons, député du Dauphiné à l'Assemblée constituante, avait épousé, après sa sortie de France, Mademoiselle de Maulde, chanoinesse du chapitre de Bourbourg et avait établi un "store" à Azilum. M. de Becdelièvre, jadis chanoine, "aujourd'hui tenant un 'store,' partner des deux MM. de la Roux, l'un servant jadis dans la gendarmerie, l'autre capitaine d'infanterie; celui-ci a épousé Mademoiselle de Bercy, sœur de Madame de Sybert; elle va s'établir avec son mari, à huit milles d'Asylum, sur la route de Loyal-sock, et y tenir taverne." *Voyage*, I, p. 157-159.

Antoine Omer Talon, né à Paris le 20 janvier 1760 et mort à Gréty (Seine-et-Marne) le 18 août 1811, appartenait à une vieille famille de magistrats. En 1789 il était lieutenant-civil au Châtelet et accepta d'abord les principes de la Révolution et siégea aux États-Généraux comme député du bailliage de Chartres. Il vota constamment avec la droite et conseilla au roi de se réfugier parmi les troupes du Maréchal de Broglie. Emprisonné pendant un mois puis libéré, il se réfugia en Amérique et ne revint en France que sous le Directoire. Soupçonné par Bonaparte de servir d'intermédiaire entre les royalistes et les Princes, il fut emprisonné aux Îles Sainte-Marguerite et n'en sortit qu'en 1811, ayant perdu la raison. Le vicomte de Noailles,

né à Paris le 17 avril 1756, mort à la Havane le 9 janvier 1804, appartenait à la minorité libérale de la noblesse et fut un des promoteurs de la nuit du 4 août. Il prit du service dans l'armée sur la frontière du nord, mais se réfugia en Amérique et rentra en France sous le Consulat. Il prit part sous Leclerc à la malheureuse expédition de St. Domingue et mourut tué d'un boulet anglais. Henry-François-Lucrecius-Armand de Forest, marquis de Blacons (1758-1805), fut élu député de la Noblesse aux Etats-Généraux par la province de Dauphiné. D'abord du côté du Tiers-Etat, il se rangea ensuite dans la minorité royaliste d'opposition. Il émigra en 1791 pour ne rentrer en France qu'en 1801. Ses créanciers le poursuivirent avec tant de rigueur qu'il se brûla la cervelle à Paris le 13 mars 1805.

24. John Prévost, ou Brévost, un des fondateurs d'Azilum, était arrivé aux Etats-Unis dès 1792, à l'âge de 32 ans. Il essaya d'ouvrir une école française à Azilum en 1801, demandant pour prix de la pension 60 boisseaux de blé par élève et par an, et promettant d'apprendre à parler et à écrire correctement en français en dix-huit mois au plus. *Wilkes-Barre Gazette*, January 5, 1801. L'école semble n'avoir pas mieux réussi que le "store" car peu après Brévost partit pour la Nouvelle-Orléans. L. W. Murray, p. 65, 87 et 100. La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, I, p. 160.

25. Tioga, en 1795, avait de huit à dix maisons dont trois tavernes qui offraient aux voyageurs des ressources des plus primitives. La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, I, p. 174.

26. La Rochefoucauld-Liancourt s'arrêta "pour déjeuner, à douze milles de Tioga chez Warren, propriétaire, établi depuis quatre années le long de la rivière." Il reçut un meilleur accueil que C. de Maulevrier. *Voyage*, I, p. 177.

27. Newton était un village, datant à peine de sept ans, sur les bords de la Tioga, et composé d'une quinzaine de maisons, pour la plupart des tavernes et des "stores." La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, I, p. 178.

28. La Rochefoucauld-Liancourt avait également rencontré "le colonel Starret," Irlandais établi au milieu des Indiens depuis de longues années et en fort bon terme avec eux. Il convertissait son grain en alcool qu'il vendait un dollar le gallon et semblait plus industriel que la plupart de ses voisins. Selon racontars qui circulaient sur son compte il n'aurait été ni colonel, ni même propriétaire de ses terres et "cet homme en apparence si franc, si bon, n'était peut-être réellement qu'un charlatan." *Voyage*, I, p. 181. Liancourt coucha chez "le Squire Mac-Cornick," fermier qui tenait taverne. Il eut avec lui une conversation des plus intéressantes.

29. Painted Post n'était qu'une simple halte tirant son nom d'un "poteau taillé et peint par les Indiens" qu'on y voyait encore à cette date. La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, I, p. 186.

30. "La ville de Bath est située dans une plaine découverte, entourée de trois côtés par des montagnes d'une hauteur médiocre, qui sont encore dans leur état sauvage, forment un tableau agréable pour la ville, et au pied desquelles coule, sur un lit de sable, un ruisseau dont l'eau est très pure, et auquel on a donné le nom de Conhorton." Weld, III, p. 191. Weld confirme l'histoire de la fondation de Bath. C'est à l'industrie et aux efforts du Capitaine Williamson qu'il attribue le développement du pays connu sous le nom de Genesee, ou "comté des Lacs." Le procédé qu'il employa pour mettre en valeur un territoire qui à l'origine était de six millions d'acres, appartenant pour la plus grande partie à un seul individu fut de le diviser en petites parcelles vendues "à long crédit" à ceux "qui s'engageaient à les mettre sur le champ en valeur," en "plus longues portions et à de plus longs termes à ceux qui achetaient par spéculation." Le nombre des immigrants fut considérable et Weld estime qu'en 1797 Williamson avait en portefeuille plus de 2 millions de dollars en billets payable à trois, quatre ou cinq ans. *Ibid.*, p. 188.

La Rochefoucauld-Liancourt fut enthousiasmé par sa visite à Bath. "C'est ici qu'il faut venir pour voir comment en fait d'établissements de colonies, les succès sont mérités par l'intelligence, l'activité, la constante occupation, l'inaltérable poursuite d'un plan arrêté." *Voyage*, I, p. 221.

Selon La Rochefoucauld-Liancourt, la seule habitation près de Crooked Lake était celle d'un nommé Boys [Boyce] qui tenait une mauvaise taverne où l'on ne trouvait "ni œufs, ni beurre, ni foin, ni avoine." *Voyage*, I, p. 190.

31. Gemima [Jemima?] Wilkinson ancienne Quakeresse s'était établie près de Friends Mill, petite agglomération fondée par les Quakers ou Friends. La Rochefoucauld-Liancourt eut l'honneur d'être reçu par elle et trouva une fort belle femme, joliment habillée, entourée de sept à huit filles toutes jeunes et jolies, et fit chez elle "une chère simple, mais meilleure que celle que nous avons faite depuis notre départ de Philadelphie." Sa conversation avec cette femme remarquable "toujours religieuse, toujours mystique, toujours actrice," l'amusa et le scandalisa à la fois. *Voyage*, I, p. 192-204.

32. Geneva, petite ville établie par Williamson à l'extrémité nord du Lac Seneca. La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, p. 208, 213.

33. Canandaigua, appelé par La Rochefoucauld-Liancourt Canandargué, à quatre milles au nord du lac du même nom. Quelques gens riches l'habitaient à cette date, dont Thomas Morris, fils de Robert Morris, un certain M. Phipps, probablement le "Philips" de Colbert de Maulevrier, et un agent commis aux affaires indiennes, M. Shipping, probablement le Shapen de notre texte. La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, I, p. 250-252.

34. On remarquera l'orthographe probablement phonétique du mot Genesee. On sait que les colons d'origine allemande étaient nombreux dans cette région qui, à cette date, offrait un curieux mélange de "wilderness" et de civilisation débutante. Cette partie des États-Unis était celle où promoteurs, spéculateurs, colons de bonne foi, marchands et trafiquants semblaient s'être donné rendez-vous pour exploiter un pays neuf, décrit dans les prospectus de marchands de terrains comme un Eldorado. Ici comme dans toutes les entreprises analogues on retrouve naturellement la main de Robert Morris (1734-1806) le "financier" de la Révolution, qui, après avoir rendu les plus grands services à son pays, fut arrêté en 1798 et condamné à trois ans et dix jours de prison pour spéculations douteuses. On pourra consulter sur ce personnage curieux E. P. Oberholtzer, *Robert Morris, Patriot and Financier*, 1903, et W. G. Sumner, *The Finances and Financiers of the American Revolution*, 2 vols. 1891. On trouvera dans Weld et dans La Rochefoucauld-Liancourt un tableau vivant et pittoresque de la vie des colons et de nombreux détails sur les spéculations de terrains dans cette région.

35. York, aujourd'hui Toronto, d'abord choisie comme capitale du Haut-Canada. Voir La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, II, p. 111-113.

36. Sept ans auparavant Chateaubriand avait déjà noté le même contraste et avait eu la même surprise. "La population américaine se portoit alors vers les concessions de Gènesée. . . . Les défrichements offroient un curieux mélange de l'état de nature et de l'état civilisé. . . . On apercevoit du même point de vue la cabane d'un Indien et l'habitation d'un planteur. Quelques-unes de ces habitations, déjà achevées, rappeloient la propreté des fermes angloises et hollandoises; d'autres n'étoient qu'à demi terminées, et n'avoient pour toit que le dôme d'une futaie. J'étois reçu dans ces demeures d'un jour; j'y trouvois souvent une famille charmante, avec tous les agréments et toutes les élégances de l'Europe; des meubles d'acajou, un piano, des tapis, des glaces; tout cela à quatre pas de la hutte d'un Iroquois. Le soir, lorsque les serviteurs étoient revenus des bois ou des champs, avec la cognée ou la charrue, on ouvroit les fenêtres; les jeunes filles de mon hôte chantoient en s'accompagnant sur le

piano, la musique de Paësiello et de Cimarosa, à la vue du désert, et quelquefois au murmure lointain d'une cataracte." *Voyage en Amérique*, 1827, Vol. I, p. 48, et *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, I, p. 381.

Jedidiah Morse indique qu'une route entre Albany et la Genesee "passant par Whites-town, Geneva, Canandagua et Canawargus avait été récemment établie." Pictet, *op. cit.*, II, p. 21. C'est cette route que Chateaubriand avait suivie et que rejoint Colbert de Maulevrier. Weld au contraire avait pris une route plus courte qui allait directement de Bath à Hereford. Voir la carte qui accompagne sa relation.

37. Le Major Adam Hoops après avoir servi pendant la guerre de l'Indépendance dans l'armée de Sullivan était devenu l'agent de Robert Morris. Ce fut lui qui servit de guide et d'interprète aux premiers colons d'Azilum. Voir W. L. Murray, p. 19.

38. C'est aussi près de Buffalo Creek que La Rochefoucauld-Liancourt eut le loisir d'étudier les Indiens qui y étaient établis et menaient une existence des plus misérables. *Voyages*, I, p. 298-355.

Weld confirme ces renseignements sur les Indiens de Niagara. "Les hommes sont en général très robustes, et passent pour être très habiles à la chasse et à la pêche. . . . Leur peau est d'une teinte plus noire que celle d'aucune des nations indiennes que j'aie rencontrées; quelques-uns ressemblent à des Nègres, pour la couleur. Leur extérieur, et particulièrement celui des femmes, est sale et dégoûtant: l'odeur qui s'exhale de la quantité de graisse et d'huile de poisson dont celles-ci se barbouillent, est tellement insupportable sur-tout quand il fait chaud, qu'il est impossible d'en approcher à la distance de plusieurs pas, sans en être fortement incommodé." II, p. 247. Ces pauvres gens vivaient en chassant et pêchant pour les habitants de Niagara et convertissaient immédiatement l'argent qu'ils recevaient en rhum. Il faut ajouter que les Indiens rencontrés par Weld dans le Michigan étaient fort différents et plus susceptibles d'exciter l'intérêt et même l'enthousiasme des voyageurs. Ils semblent avoir eu vraiment les qualités que Chateaubriand attribue à ceux du Niagara. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, p. 389, et surtout *Voyage en Amérique*, I, p. 51 où se trouve la fameuse "Lettre écrite de chez les Sauvages de Niagara."

39. "Le fort Erié est situé à l'extrémité orientale du lac de ce nom. C'est un petit fort bien palissadé, de la grandeur à peu près du fort Chippeway. Il a, comme lui, dans ses environs, de vastes magasins, et une demi-douzaine de misérables habitations. . . . Les vaisseaux sont mouillés vis-à-vis le fort Erié, à cent pas du rivage. Là ils sont exposés à toute la violence des vents d'ouest: mais le mouillage est excellent." Weld, II, p. 310-312. La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, II, p. 4.

"Le fort Chippeway est situé sur le bord de la rivière d'un ruisseau qui porte le même nom, à deux cents pas environ de la rivière de Niagara. . . . Le fort qui occupe à peu près le quart d'un acre, consiste en une maison fortifiée, garnie d'une estocade, et entourée de palissades de cèdres, de douze pieds de haut. . . . Auprès du fort, sont sept ou huit fermes et quelques magasins en pierres, où sont déposées les marchandises, en attendant qu'elles soient transférées en bateaux ou en voitures, jusqu'à Queenstown. . . . La garnison du fort Chippeway est composée de quinze hommes, commandés par un lieutenant." Weld, II, p. 306, 307.

40. *Queenstown* ou "Landing," débarquement. Endroit où l'on déchargeait les bateaux venant du lac Erié et où commençait le portage pour les marchandises qui devaient être transportées jusqu'au lac Ontario. Weld, II, p. 176.

41. "La ville de Newark est bâtie vis-à-vis du Fort de Niagara, et de l'autre côté de la rivière: une centaine de maisons, la plupart jolies, y sont déjà construites." La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyages*, II, p. 85.

Le Fort de Niagara, originellement construit par de la Jonquière, puis transporté trois miles plus haut par Denonville, existe encore et a été récemment restauré.

42. Weld indique que le prix du passage était de deux guinées "pour ceux qui veulent être dans la chambre du capitaine, et d'une guinée pour ceux qui consentent à rester sur le tillac." (II, p. 234.) Il eut également une traversée assez difficile. La Rochefoucauld-Liancourt eut la bonne fortune de s'embarquer sur une goëlette de la marine militaire, l'*Onondago*.
Voyage, II, p. 117.

43. Kingston — d'abord Fort Frontenac, du nom de son fondateur (1672) puis Cadaraqui et enfin Kingston à partir de 1785, "situé à l'entrée d'une baie profonde, à la pointe nord-est du lac Ontario." "Elle a un fort avec des casernes, une église anglicane et environ cent maisons . . . presque toutes ont été construites par des Américains qui ont émigré des États-Unis, à la fin de la guerre dernière." Déjà à cette date Kingston était l'entrepôt général pour les marchandises qui avaient remonté le St Laurent et étaient destinées à l'approvisionnement du "haut-pays." Weld note que "les négociants de Kingston, dont quelques-uns sont associés avec les plus anciennes maisons de commerce de Montréal et de Québec, sont très hospitaliers, et un étranger, s'il est Anglais surtout, est assuré de recevoir l'accueil le plus obligeant et les soins les plus recherchés." Weld, II, p. 227. Sur le commerce de Kingston, voir aussi La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage*, II, p. 122-160.

44. "Le Long-saut, ou le Long Rapide, situé à trente milles à-peu-près au-dessus du lac Saint-François, est le plus dangereux et le plus difficile de tous: c'est au point qu'il ne faut pas moins de six hommes pour le halage d'un seul bateau, lorsqu'il s'agit de remonter le courant." Weld, II, p. 199.

45. "Le village du coteau des cèdres contient à peu près trente maisons, parmi lesquelles nous fûmes agréablement surpris de trouver une taverne excellente et d'une propreté remarquable, tenue par une Anglaise. Nous nous y reposâmes jusqu'à trois heures de l'après-midi . . . en partie pour admirer les belles perspectives que l'on découvre du haut du coteau, et un peu aussi pour avoir l'occasion de causer avec les jolies Françaises, qui dans cette saison de l'année sont assises par groupes à la porte de leurs maisons, occupées à filer." Weld, II, p. 191. Après les Cèdres venaient les rapides des *Cascades* ou *Saut-de-Truie* et *Saut du Buisson* dont "le courant était fort impétueux."

46. "Le village de la Chine [situé dans l'île même de Montréal, à neuf milles de la ville] est bâti sur un coteau sablonneux, à l'ouverture d'une petite Baie, située au bas du Lac Saint-Louis, qui a, en cet endroit plusieurs milles de large. . . . C'est là que les négociants de Montréal tiennent leurs magasins. . . ." Weld, II, p. 178.

47. On trouvera dans Weld (II, p. 29 et suiv.) une longue description de Montréal à cette date. Le voyageur anglais a remarqué les mêmes précautions prises contre les incendies (II, p. 30) et la beauté du paysage que l'on découvre du haut de "la montagne de Montréal." Il confirme que, dès lors, "les murs de la ville tombaient partout en ruines" (II, p. 34). On a vu par sa note sur "les jolies Françaises" (II, 191) qu'il est moins sévère que Colbert. Weld a d'ailleurs été charmé par "les Canadiens de la basse classe" qui ont "toute la gaieté et la vivacité des habitants de la France. Ils dansent, chantent, et paroissent s'embarrasser fort peu du lendemain." (II, p. 64.)

48. Pour une description de Sorelle, "petite ville située à quinze lieues de Montréal," voir encore Weld. Selon le voyageur anglais, c'était "la seule ville entre Montréal et Québec où la langue anglaise fût la langue dominante." Weld, II, p. 58.

49. Weld a décrit un de ces étranges bateaux plats, "peu propres pour la voile et même pour la rame" qui faisaient le service de Montréal à Québec. Ils présentaient au moins l'avantage de pouvoir s'échouer sans danger en cas de tempête. (II, p. 57.)

50. "Le village de Batiscan, situé sur la rive nord-ouest du fleuve, à environ quatre-vingt milles au-dessous de Montréal." Weld, II, p. 63. Weld non plus ne put l'aborder, la côte étant trop plate, bien que son bateau n'eût qu'un faible tirant d'eau.

51. On trouvera dans Weld, II, p. 153, une gravure représentant une de ces calèches canadiennes.

52. "Oglevu." Peut-être James Ogilvie, éducateur et philosophe né en Ecosse, mort en 1820 à Aberdeen après une carrière assez agitée aux Etats-Unis, ou un descendant de John Ogilvie (1724-1774) qui avait été missionnaire chez les Mohawks et s'était fixé à Albany.

53. Serait-ce Pierre-Gaston de Lévis (1755-1830) fils du duc de Lévis qui succéda à Montcalm après la mort de ce dernier? Pierre-Gaston émigra, combattit à Quiberon, passa en Angleterre et ne revint en France qu'au 18 Brumaire.

54. Le fameux marquis de Bouillé (1739-1800) qui avait combattu à la Guadeloupe pendant la guerre de l'Indépendance américaine et organisa la fuite de Louis XVI à Varennes.

55. Suivant Weld, qui a visité les chutes de la rivière Montmorency et les décrit en grand détail, il s'agirait du "général Haldimand, ancien gouverneur du Canada," qui était "tellement enthousiasmé de cette cataracte, qu'il a fait construire tout auprès une maison de fenêtres de laquelle on peut la contempler dans toute sa beauté." Il ajoute d'ailleurs également que le petit édifice construit au-dessus de la chute tombe en ruine. Weld, II, p. 88.

56. La mort du marquis de Montcalm, 12 septembre 1759, est trop connue pour qu'il soit besoin de la rappeler. Débarqué au Canada en 1756 et nommé commandant des troupes, il mena contre l'armée anglaise une campagne qui remplit ses ennemis de respect et d'admiration. Assiégé dans Québec, il fut tué au cours d'une sortie au même moment que le général anglais Wolfe et fut enseveli dans l'Eglise des Ursulines de Québec. L'Angleterre a fait élever aux deux héros ennemis un monument portant cette simple inscription:

MONTCALM—WOLFE

57. L'auteur fait allusion à la mission qu'avait reçue Joseph de Richery en 1795 de détruire les établissements anglais de Terre-Neuve. Le 28 août 1796, il arriva sur les Bancs, ruina les pêcheries anglaises du Grand Banc et même du Labrador, coulant plus de quatre-vingt navires et anéantit pour plusieurs années le commerce anglais dans ces parages. Richery né à Alons, le 13 septembre 1757, s'était embarqué comme mousse à l'âge de sept ans et pendant la guerre de l'Indépendance américaine s'était distingué à Newport; il servit ensuite dans l'Inde sous le bailli de Suffren, fut nommé capitaine de vaisseau en 1793, et contre-amiral en 1795. Il participa à l'expédition d'Irlande en 1796 et mourut en 1799.

58. Probablement Lord Jeffrey Amherst (1717-1797) qui commanda en chef au Canada en May 1758 et captura Louisbourg dans l'île de Cap-Breton. Nommé commandant en chef des troupes de l'Amérique du Nord, il dirigea la campagne contre les postes français du Lac George et du Lac Champlain, et prit Ticonderoga le 4 août 1759. Il organisa les opérations contre Montréal en 1760 et, la conquête du Canada terminée, retourna en Angleterre en 1763. Bien que nommé gouverneur de Virginie, il resta en Angleterre où il reçut à plusieurs reprises des charges militaires importantes.

59. Chumbly ou Chambley, "où l'on voit un vieux château, bâti par les Français, construit tout près du courant de la rivière de Chambley ou de Sorelle. Il est en bon état, et l'on y tient toujours garnison. A peu de distance, il est imposant." Weld, II, p. 25.

60. Matthew Lyon (14 juillet 1750-1^{er} août 1822) né en Irlande et émigré en Amérique en 1765, servit dans la guerre de l'Indépendance dans un régiment du Vermont et après la guerre fut candidat au Sénat et à la Chambre des représentants. Attaqué par Cobbett dans

son *Porcupine Gazette*, pour son ardeur républicaine, et devenu le centre d'une violente agitation, il cracha à la face de Roger Griswold qui avait fait une allusion insultante à sa conduite dans la guerre de la Révolution, 30 janvier 1798, et plus tard fut assailli par Griswold à coups de canne. Pour son opposition violente au *Sedition act* et à l'administration de John Adams il fut condamné à 4 mois de prison, 9 octobre 1798 et à 100 dollars d'amende. On voit qu'il subissait sa peine au moment où Colbert de Maulevrier traversa la petite ville de Vergennes. Réélu avec une majorité énorme, il quitta le Vermont pour émigrer vers l'Ouest et se mêla activement dans sa vieillesse à la politique du Kentucky qu'il représenta au Congrès sous l'administration de John Quincy Adams.

61. Skenborough au-dessus du confluent de la Wood-creek avec la rivière du Sud était l'endroit où l'on s'embarquait pour remonter le lac Champlain. Weld, I, p. 318. Grâce à la saison, Colbert de Maulevrier évita au moins les moustiques dont se plaint le voyageur anglais.

62. Stillwater, sur l'Hudson entre Albany et Saratoga, petite ville "qui reçoit son nom de l'état presque stagnant de la rivière près de laquelle elle est située." Weld, I, p. 309. C'est à Stillwater que se livra l'engagement décisif qui devait amener la capitulation de Burgoyne. La sympathie du voyageur pour le général anglais Burgoyne est au moins curieuse. Les historiens américains s'accordent à reconnaître que Burgoyne perdit la campagne qui devait finir par sa capitulation à Saratoga, le 17 octobre 1777, par entêtement et manque d'intelligence en s'obstinant à faire la guerre dans la "wilderness" américaine comme il l'aurait faite sur un champ de bataille européen.

63. Albany à cette date comptait douze cents maisons et le nombre s'accroissait tous les jours. On en trouvera une description dans Weld, I, p. 304. D'Albany à New York, en été la route la plus commode était par bateau: c'est ainsi que voyagèrent Chateaubriand et Weld. Au mois de décembre les glaces avaient déjà arrêté la navigation. La Rochefoucauld-Liancourt séjourna plus longtemps à Albany (*Voyage*, II, p. 289-299). Il y visita à cinq milles de la ville l'établissement ou plutôt la ferme du marquis de Gouvernet de la Tour du Pin (*ibid.*, p. 316-318) dont la femme a laissé de charmants souvenirs sur l'émigration américaine sous le titre de *Journal d'une femme de cinquante ans*. Paris, 2 vols. 1906. Colbert de Maulevrier ne semble pas avoir songé à s'y arrêter.

64. On sait que le major anglais André avait été chargé par son chef, le général Clinton, de négocier avec le traître Benedict Arnold pour la reddition de West Point. André pénétra dans les lignes américaines et regagna sous un déguisement l'armée anglaise, quand il fut arrêté par des partisans. Les papiers confirmant la trahison d'Arnold furent trouvés sur lui. Traduit devant une cour martiale il fut exécuté comme espion, le 2 octobre 1780; mais les Américains eux-mêmes s'attendrirent sur son sort. Quand Chateaubriand remonta l'Hudson, les passagers du bateau qui le transportait ne manquèrent pas d'évoquer le pathétique souvenir du jeune officier et une jeune Américaine chanta la romance du Major André "d'une voix timide, pleine de volupté et d'émotion." *Essai sur les Révolutions*, II, p. 234 n. On en trouvera le texte dans les *Mémoires* de Moré de Pontgibaud, p. 138.

INDEX

- Abraham, Plaines d', 65.
 Albany, 27, 71, note 63.
 Alleghany, montagnes, 50.
 Allemands, près de Reading, 2.
 Amherst, Lord Jeffrey, 67, note 58.
 Anderson, M. de Philadelphie, 8.
 André, Major, 72, note 64.
 Angot, M., 34.
 Arnold, Benedict, 72, note 64.
 Auberge, à Reading, 3 du Buk, 22, du
 Cygne à Easton, 28, de Mattersson, 35.
 Azilum, 27, 33-35, 37, note 22.

 Baltimore, 20, 29, 46.
 Barne, M., 31.
 Bartel, Betsy, 38.
 Barton, M. de Geneva, 42.
 Bath, 37, 39, note 30.
 Batiscan, 63, note 50.
 Beaupoil, M. de, 56.
 Beauport, 65.
 Becdelièvre, M. de, 34.
 Bercy, Mlle de, note 23.
 Bernard, M., 57.
 Berry, M., 30.
 Berry's Tavern, 46, la veuve Berry, 46.
 Berthier, 61, 63, 67.
 Bethlehem, 28, note 17.
 Biddle, Marks John, 3, note 5.
 Blackwalnut Bottom, 32.
 Blacons, M. et Mme de, 34, 35, note 23.
 Boiers *voir* Boyers.
 Bordentown, 25.
 Bouillé, Marquis de, 54, 64, 65.
 Boyers, M., 18, 20.
 Brady, M., 13.
 Brévost, John, xii, 35, note 24.
 Brice, M., 43.
 Bristol, 25.
 Brown, Mlle, 8, 9.
 Buau . . . M. de, 37.
 Buffalo, 48.
 Buffaloe Creek, 32, 39, 43, 46, 50, note 38.
 Bunbury, Colonel, 64.
 Burgoyne, Général, 71, note 62.

 Burlington, 25, 70, note 15.
 Burr, C., 48.
 Buzais, M. et Mme, 34.

 Cameron, M., 39.
 Canada, productions, 59, jugement sur les
 Canadiens, 60, les porteurs, 61, les
 seigneurs, 62, gouvernement, 65, 66, les
 Canadiens encore français, 69.
 Canadaigua, 42, note 33.
 Canauvagas *voir* Hereford.
 Canwell [Cantwell], Lieutenant, 52.
 Cap Rouge, 63.
 Carlisle, 17, 18, 23, note 13.
 Carpugos, Indiens, 50.
 Cartwright, Juge à Kingston, 54, 56, 68.
 Cascades, 57.
 Catholiques, 3.
 Cèdres, 57, note 45.
 Chalus, M. de, 56.
 Chambers, M., 43.
 Chambly, 68, note 59.
 Champlain, Lac, 58, 63, 70.
 Chapen *voir* Shipping.
 Chateaubriand, xii, xvii, xviii, note 36, note
 64. 79, 82.⁽³⁾
 Chine, La, ville de, 58, note 46.
 Chippewa, xiv, 52, 54, note 39.
 Clay, M., 48.
 Clergé, Canadien, 66.
 Clinton, Général, 71, 72.
 Clymer, Daniel, 3, note 6.
 Cobbett, William, note 60.
 Coleman, M., 21-23.
 Cooper, Thomas, x, 13, note 11.
 Corne, M. de la, 66.
 Costler, auberge de, 20.
 Crooked Lake, 39, note 30.
 Cuthbert, Alex, 62, 63, 67.
 Cygne, auberge du, à Lancaster, 21.

 Dahait, M., 41.
 Dash, Betsy et Sarah, 16, note 12.
 Delaware, 28.
 Delawares, Indiens, 51.

- Desjardins, abbé, 66.
 Deux Montagnes, 67.
 Dibbers, auberge de, 11, 23.
 Dimontsferry, 70.
 Dixon, M., 54.
 Dock Island, 55.
 Downing, 22.
 Dozollès, maître de danse, 3.
 Duggan [Dogan], M., 45, 46.
 Dupetit Thouars, xii.
 Duportail, Général, note 1.
- Easton, 27, 28.
 Elisabeth, 72.
 Ellicot, M., xiii, 50, 51.
 Erié, Fort, 52, 55, note 39.
 Erié, Lac, 50.
- Farmer's Son, chef Indien, 51.
 Fish, Colonel, 44, 45.
 Fishcreek, 71.
 Flemington, 27.
 Forêts, américaines, 30.
 Forges de Lancaster, 21.
 Forsyth, M., 54, 56.
 Foster, auberge de, 18.
 Friends Mill, 40.
 Français, disposition à l'égard des, à Reading, 4.
- Ganson, M., 47, 48.
 Gaucher, M., 56.
 Gemima [Jemima Wilkinson ou Wilson, "The Universal Friend"], xiii, 40, 41, note 31.
 Genesee, 27, 38, 45.
 Genesee Falls, 43, 45.
 Geneva, 39, 42, 47, note 32.
 Germantown, 22.
 Gore, M., 35.
 Grant, M., 58.
 Grasse, Comte de, v, 64.
 Graydon, M., 5.
 Greenwaltz, M., 5.
 Griswold, Roger, note 60.
 Grotte Naturelle à Carlisle, 19.
 Guitemard, M., 13.
- Halifax, 11, 23.
 Hall, C., de Sunbury, 12, 13, 20.
 Halls, M., près de Bath, 39.
 Hamilton, M., 54, 55.
 Harding, Stevens, 32.
 Harrisburg, 5, 6, 23, note 8.
 Hartley, Colonel, 18, 20, 21.
 Havre de Grâce, 20.
 Heller, M., 28, 29, 30.
 Hereford [Canauvagas, Harford, Hartford], 44, 46.
 High River, 28, 30.
 Hood, M., 29.
 Hoops, Major Adam, xiii, 48, note 37.
 Hoptown Mill, 41.
 Hosmar, M., 43, 46, 47.
 Howen, M., 32.
 Hudson, Baie d', 59.
- Idylle Américaine, 8-10.
 Indiens, description des, 50, 51.
- Jackson, Major, 16.
 Jefferson, Thomas, 36.
 Jemima voir Gemima.
 Jérusalem, 40, 41.
 Jésuites, 67.
 Johnston, M., 50.
 Johnston, Sir John, 68.
 Jordan, 68, 71.
 Juniata, rivière, 7, 17.
 Juein, Major, 6.
- Kentucky, 7, 20.
 Killer, ferry de, 32.
 Kingston, 54 ff., note 43.
 Kittera, M., 19.
- Lamberton, 26.
 Lancaster, 21, 22, 23, 29, note 14.
 La Roux, Chevalier de, 34, note 23.
 La Valtoire, 62, 63.
 Lebanon, 4, 5, 23.
 Lévis, duc de, 64, note 53.
 Lévis, Pointe, 65.
 Lindsay, M., 69.
 Liston, Sir Robert, ministre d'Angleterre, 12, 18, 54.

- Long Saut, 58, note 44.
 Longueil, 61 ff.
 Longue Pointe, 55.
 Louisbourg ou Tarntown, 15.
 Luthériens, 3, 18.
 Lyon, Matthew, 70, note 60.

 MacAllister, Capitaine, 7, 23.
 MacCormick, M., 28, 36.
 MacNorton, Jessy, ix, 17, 18.
 McDonald [Mcdonell], Colonel, 54.
 McGill, Major, 59-60, 67.
 McGrath, 14.
 Magnot, M., 56, 58.
 Marin, Mlle, 34.
 Materson, M., de Painted Post, 47.
 Maulde, Mlle de, note 23.
 Maulde, M. de, 34.
 Metcalf, M., 38.
 Middletown, 6, note 8.
 Millertown, 16, 17.
 Milltown, 14.
 Minewin, auberge de, 29, 30, 31.
 Misisky Mill, 69.
 Mohawks, Indiens, 50.
 Mont du Morne, 16.
 Montagnes Bleues, 28.
 Montcalm, marquis de, 65, note 56.
 Montgomery, Général, 65.
 Montmorency, chute de, 64, 66, note 55.
 Montréal, description, 58-62, départ de, 68.
 Montulé, M. de, ix, 1, 2, note 3.
 Moreau de Saint-Méry, viii.
 Morel, M., 17.
 Morijean, Milles, 64.
 Morris, Anthony, 3, note 6.
 Morris, Robert, xi, xii, xiii, 33, 34, note 22.
 Morris, Thomas, 42, 43, 48, 51.
 Morton, M., 47.
 Mud Lake, 38.
 Muhlenberg, Général, 1, note 2.
 Muir, M., 64.
 Myerstown, 4.

 Narrows, 32.
 Navigation de Newark à Kingston, 55-57.
 Nelson, M., 42.

 Nesbit, Dr. 18.
 Newark, 54, 55, 56, note 41.
 New City, 71.
 Newton, 36, note 27.
 New York, 46, 71, 72.
 Niagara, 27, 39; des chutes, 52-54, 64; le tourbillon, 55.
 Niagara, Fort, 41, 55.
 Nicholson, John, 33.
 Nicholson, M., 29.
 Noailles, Mme de, 34.
 Noailles, Vicomte de, xii, 34, note 23.
 Noix, Ile aux, 69.
 Norristown, 2, 5, note 1, note 10.
 North River, 71.
 Northumberland, 12.

 Ogilvie [Oglevul], James, 64, note 52.
 Ohio, rivière de, 50.
 Oneidas, Indiens, 50.
 Onondagas, Indiens, 50.
 Ontario, Lac, 45, 50.
 Orléans, Ile d', 65.
 Oswego [Osvégo], 27, 45.

 Painted Post, 36, 37, 38, 47, note 29.
 Palm, 5, 23.
 Parade, M. de, 18.
 Parin, M., 44.
 Parker, Squire, 40.
 Patrick, ferme de, 32.
 Patterson, M., 37.
 Perkiomen Creek, 1.
 Peter, M., 47.
 Philadelphia, 1, 25, 26, 46, 69, 72.
 Philips, M., 43, note 33.
 Pickering, Timothy, xi, 27, 38.
 Pionniers, américains, 32, famille de, 49.
 Plumel, auberge de, 40.
 Poters, M., 40.
 Potsgrove, 2, 23.
 Potter, Colonel, 1.
 Pottstown, 27.
 Prescott, Gouverneur, 62, 64.
 Priestley, Joseph, viii, 13, 16, note 11.
 Puisaye, M. de, 56.
 Pultney, Lord, 39.

- Quakers, 3.
 Quakerstown, 17.
 Québec, faubourg de Montréal, 59.
 Québec, ville de, 65.
 Queenstown, 54, note 40.

 Reading, 2-4, 23, note 3, note 4.
 Récollets, 67.
 Redjacket, chef Indien, 51.
 Richelieu, rivière, 63, 69.
 Richery, Joseph de, 66, note 57.
 Ringow's Tavern, 27.
 Rivardy, Major, 54.
 Robespierre, 15.
 Robinson, Capitaine, 68.
 Ross, Dr., x, 13, 16.
 Rouville, Mme, 68.

 St. Charles, rivière, 64, 65.
 St. Christophe, 64.
 St. Laurent, rapides du, 57, 58.
 St. Pierre, Lac, 62, 63.
 St. John, 68, 69.

 Sack [Soc], M., 30.
 Salabery [Salisbury?], Major, 62.
 Sandburn, M., 43.
 Saratoga, bataille de, 71, note 62.
 Schneider, M., 4.
 Sedge Grove, 16.
 Seegling, cordonnier-aubergiste, 27, 30.
 Senecas, Indiens, 50.
 Shapen *voir* Shipping.
 Shepherd, Major, 43.
 Shivers [Shavers], M., 45, 46.
 Shipping [Chapen, Shapen], M., 43, 46, note 33.
 Sibert, M. et Mme de, ix, 1, 2, 6, note 3, note 23.
 Skeenborough, 70, note 61.
 Skinner, M., 32.
 Smith, M., de Lancaster, 18.
 Smith, auberge de Carlisle, 19.
 Smith, C., de Carlisle, 21.
 Soc *voir* Sack.
 Sodus, 45.
 Sorelle, 63, note 48.

 South River, 69.
 Spencer, Major, 56.
 Springmill, 3.
 Standing Stone, 33.
 Starett, Colonel, 36, 48, note 28.
 Steivers, M., 5.
 Steuben, Baron de, note 2.
 Stillwater, 62, 70, 71.
 Street, M., 54.
 Stockton, Mlle, 67.
 Stofflet, vii.
 Sullivan, M., 58.
 Sulpiciens, 66, 67.
 Sunbury, 12, 23, note 9.
 Supérieur, Lac, 60.
 Suskarovas, Indiens, 51.
 Swain, M., 1.
 Switara, 4.

 Talleyrand-Périgord, Charles-Maurice de, 12.
 Talon, Omer, xii, 33-34, note 23.
 Tanawanty, creek, 48; village, 51.
 Tarrytown, 72.
 Taylor, M., 30.
 Terre-Neuve, 66.
 Thousand, M., 40.
 Tioga, 35, note 25; Creek, 38.
 Toneveith, M., 67.
 Torman, M., aubergiste à Pottstown, 27.
 Torneman, M., de Trenton, 27.
 Tour du Pin, Gouvernet de la, note 63.
 Towanda Creek, xii, 37.
 Trappe, bourg de la, 1, 23.
 Trenton, 25, 26, note 16.
 Trois Rivières, 61, 67.
 Troy, 71.

 Vermont, 49, 70.
 Vergennes, 70.
 Vioming, rivière, 31.

 Walkhard, auberge de, 32.
 Warren, auberge, de, 36, note 26.
 Warren, M., commissaire au Fort Érié, 51.
 Washington, George, 26.
 Watts, M., 18.
 West Point, 72.

- Whittington, M., 13.
Wilkson, Capitaine, 56.
Wilkesbarre, 28, 31, note 19.
Wilkinson *voir* Gemima.
Williamsburg sur la rivière Genesee, 39.
Williamson, Capitaine, xii, 37, 38, 39, 41,
42, 44, note 30.
Wilson, M., à Bath, 39.
Wilson, M., près de Niagara Falls, 52, 53.
- Windgap, 28, 29, 31, note 17.
Wolfe, Général, 65, note 56.
Womelsdorf, 4, 23.
Wrights Ferry, x, 20.
York (Pensylvanie), 20, 23.
York [Toronto], 44, note 35.
Young King, chef Indien, 51.

INSTITUT FRANÇAIS DE WASHINGTON

EXTRACT FROM THE ACT OF INCORPORATION

"An association *to promote* in the United States of America the study of French civilization and history, literature and art, and *to preserve* the memory of French contributions to the development of American civilization *by endowing* or otherwise aiding in the establishment of Professorships, Courses of Lectures, Fellowships and Scholarships, prizes and awards, libraries, archives and museums, in cooperation with Universities, Colleges, Learned Societies or Individuals, and *by publishing* documents, special studies and periodicals."

The certificate of incorporation was signed at Washington, D. C., on the 22nd day of December, 1926, the one hundred and fiftieth anniversary of the day when Benjamin Franklin arrived in Paris to negotiate a Treaty of Amity and Commerce between the United States of America and France.

HONORARY PRESIDENT
GENERAL JOHN J. PERSHING

OFFICERS

JAMES BROWN SCOTT <i>President</i>	GEORGE W. WICKERSHAM <i>Vice-President</i>
JULES A. BAISNÉE <i>Secretary General</i>	THOMAS H. HEALY <i>Treasurer</i>

TRUSTEES

JULES A. BAISNÉE	GEORGE NEELY HENNING
GILBERT CHINARD	HENRI HYVERNAT
FREDERIC A. DELANO	STUART W. JACKSON
MRS. JAMES CARROLL FRAZER	MISS ELIZABETH S. KITE
WALTER P. GARDNER	JAMES BROWN SCOTT
THOMAS H. HEALY	GEORGE W. WICKERSHAM

EDITOR
GILBERT CHINARD

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

BNQ



C 000 286 868